

OEUVRES

DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.

P O T S D A M

En 2 Volumes

A L O N D R E E

CHEZ C. G. SEYFFERT,

10 Pall-Mall,

M. DCC. LX.

O E U V R E S

D U

P H I L O S O P H E



S A N S - S O U C I



P O T S D A M

Et se trouve

A L O N D R E S

C H E Z C. G. S E Y F E R T

in Pall-Mall.

M. DCC. LX.

Geo: Hen: Lennox
& Frederick the Great the great
O E U V R E S

DU *King Prussia*

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.



P O T S D A M

Et se trouve

A LONDRES,

CHEZ C. G. SEYFFERT,

in Pall-Mall.

M. DCC. LX.

OF UVERS

DU

PHILIPPO THE



SANS-DOUCI



POTSDAM

Et se trouve

A LONDRES

CHEZ C. G. SEYMOUR

in Pall-Mall.

M. DCC. LX.



P R É F A C E.

*C'EST à vous mes amis , que j'offre cet Ouvrage ,
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage ;
Vous y verrez du sérieux
Entre-mêlé de badinage ,
Des traits un peu facétieux ,
Dont la morale au moins est sage.*

*Mais n'imaginez pas que la morgue d'Auteur ,
De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur ,
M'inspire dans cette Préface ;
Ma passion m'a fait la loi ,
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait Poète malgré moi ;
Ma Muse tudesque & bizarre ,
Jargonnant un français barbare ,
Dit les choses comme elle peut.*

(6)

*Et du compas parfait bravant la symmétrie,
Le purisme gênant & la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.*

*Libre de cette servitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux au gré de ma raison,
Que cette froide exactitude
Dont les Modernes font l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.*



OEUVRES



O E U V R E S

D U

P H I L O S O P H E

D E

S A N S - S O U C I .



O D E I .

A G R E S S E T .

DIVINITE' des vers & des êtres qui pen-
sent ,
Du Palais des esprits d'où partent tes
éclairs ,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent ,
Ecoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante ,
Tu frappes les esprits , tu fais couler nos pleurs ,
Ton éloquente voix flatteuse & foudroyante ,
Est maitresse des cœurs.

A 4

Tes

Tes rayons lumineux colorent la nature,
 Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux,
 Pallas te doit l'égide & Vénus sa ceinture;
 Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur ta fiction hardie
 Cacha de la vertu les préceptes charmans;
 La vérité sévère en parut embellie
 Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les Héros, ton sublime génie
 Dans son immensité bienfaisant & fécond,
 Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
 Les fit tout ce qu'ils font.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace,
 Virgile lui voûa ses nobles fictions;
 Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grace
 De ses proscriptions.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la matiere,
 Les vulgaires humains abrutis, fainéans,
 Végetent sans penser, & n'ouvrent la paupiere
 Que par l'instinct des sens.

Tandis que des Auteurs l'éloquence déchue
 Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
 Se déchire en serpent ou se traîne en tortue
 Loin des pas d'Appollon.

O toi, fils de ce Dieu, toi nourrisson des graces,
 Tu prens ton vol aux cieux qu'habitent les neuf sœurs,
 Et l'on voit tour à tour renaître sur tes traces
 Et des fruits & des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégans sans parure,
 Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
 Enfans du Dieu du goût, enfans de la nature,
 Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse,
 Et chacun de tes vers paraît la démentir;
 Non je ne connais point la pesante molesse
 Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athenes,
 Tu moissonnes en paix la gloire des talens,
 Tandis que l'Univers envieux de la Seine,
 Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappé, à sa voix qui t'appelle,
 Viens des Muses de l'Elbe attendrir les soupirs,
 Et chanter aux doux sons de ta lyre immortelle,
 L'amour & les plaisirs.





ODE II.

LA FERMETÉ.

FUREUR aveugle du carnage,
 Tyran destructeur des mortels,
 Ce n'est point ton aveugle rage
 A qui j'érige des autels;
 C'est à cette vertu constante,
 Ferme, héroïque, patiente,
 Qui brave tous les coups du sort,
 Insensible aux cris de l'envie,
 Qui pleine d'amour pour la vie,
 Par vertu méprise la mort.

Des Dieux la colere irritée
 Contre l'ouvrage audacieux
 Du téméraire Prométhée
 Qui leur ravit le feu des cieux,
 Du fatal présent de Pandore
 Sur l'univers a fait éclore
 Des maux l'assemblage infernal;
 Mais par un reste de clémence,
 Ces Dieux placèrent l'espérance
 Au fond de ce présent fatal.

Sur

Sur ce prodigieux théâtre
 Dont les humains font les acteurs,
 La nature envers eux marâtre
 Semble se plaire à leurs malheurs :
 Mérite, dignité, naissance,
 Rien n'exempte de la souffrance,
 Dans nos destins le mal prévaut ;
 Je vois enchaîner Galilée,
 Je vois Médicis exilée
 Et Charles (a) sur un échafaut.

Ici ta fortune ravie
 Anime ton ressentiment ;
 Là ce sont les traits de l'envie¹
 Qui percent ton cœur innocent ;
 Ou sur ta santé florissante
 La douleur aiguë & perçante
 Répand ses cruelles horreurs ;
 Ou c'est ta femme ou c'est ta mere,
 Ton fidele Achate ou ton frere
 Dont la mort fait couler tes pleurs,

Tels sur une mer orageuse
 Navigent de frêles vaisseaux,
 Malgré la fougue impétueuse
 Des barbares tyrans des flots ;
 Par les vents les vagues émues,
 Soudain les élancent aux nues,

Lea

(a) Charles I, Roi d'Angleterre.

Les précipitent aux enfers ;
 Le Ciel annonce leur naufrage ,
 Mais rassurés par leur courage ,
 Ils bravent les fureurs des mers.

Ainsi dans ces jours pleins d'allarmes ,
 La constance & la fermeté
 Sont le bouclier & les armes
 Que j'oppose à l'adversité :
 Que le destin me persécute ,
 Qu'il prépare ou hâte ma chute ,
 Le danger ne peut m'ébranler.
 Quand le vulgaire est plein de crainte ,
 Que l'espérance semble éteinte ,
 L'homme fort doit se signaler.

Le Dieu du tems d'une aile prompte
 S'envole & ne revient jamais ;
 Cet être en s'échappant nous compte
 Sa fuite au rang de ses bienfaits ;
 Des maux qu'il fait & qu'il efface ,
 Il emporte jusqu'à la trace ;
 Il ne peut changer le destin :
 Pourquoi dans un si court espace ,
 Du malheur d'un moment qui passe
 Gémir & se plaindre sans fin ?

Je ne reconnais plus Ovide ;
 Triste & rampant dans son exil ,
 De son tyran flatteur timide ,
 Son cœur n'a plus rien de viril ;

A l'entendre, on dirait que l'homme,
Hors des murs superbes de Rome,
Ne trouve plus d'espoir pour soi :
Heureux si pendant sa disgrâce
Il eût pu dire comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi !

• Puissans esprits philosophiques,
Terrestres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles Stoïques,
Mortels vous devenez des Dieux ;
Votre sagesse incomparable,
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité :
Que peut sur un cœur insensible
Déterminé, ferme, impassible,
La douleur & l'adversité ?

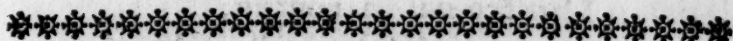
Régulus se livre à Carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour assouvir dans l'esclavage
La fureur de ses fiers tyrans :
J'estime encor plus Bélisaire
Dans l'opprobre & dans la misère,
Qu'au sein de la prospérité ;
Si Louis paraît admirable,
C'est lorsque le malheur l'accable
Et qu'il perd sa postérité.

Sans effort une ame commune
Se repose au sein du bonheur ;

L'homme jouït de la fortune
 Dont le hasard seul est l'auteur.
 Ce n'est point dans un fort prospere
 Que brille un noble caractère ;
 Dans la foule il est confondu :
 Mais si son cœur croît & s'élève
 Lorsque le destin se souleve,
 C'est l'épreuve de la vertu.

L'aveugle sort est inflexible ,
 En vain voudrait-on l'appaiser ;
 A sa destinée invincible
 Quel mortel pourrait s'opposer ?
 Non , toute la force d'Alcide
 Contre un torrent d'un cours rapide ,
 N'aurait pu le faire nager :
 Il nous faut d'une ame constante
 Souffrir la fureur insolente
 D'un mal qu'on ne saurait changer.





ODE III.

LA FLATTERIE.

QUELLE fureur ? Quel Dieu m'inspire ?
 Quel feu s'empare de mes sens ?
 Viens Muse, reprenons la lyre,
 Cédons à tes enchantemens ;
 Soutiens-moi, vertueux Alcide,
 Toi dont la valeur intrépide
 Combattit des monstres affreux ;
 Comme toi vengeur de la terre,
 Il faut que je porte la guerre
 A des monstres plus dangereux.

Les tempêtes dont le ravage
 Brise les vaisseaux aux rochers,
 Et couvre les mers du naufrage
 De cent audacieux nochers :
 Les airs dont l'haleine empestée
 Fait de la terre dévastée
 L'affreux théâtre d'Atropos,
 Sont moins craints sur cet hémisphère
 Que n'est le flatteur mercénaire
 Qui corrompt le cœur des Héros.

L'insinuante flatterie
 Est la fille de l'intérêt,

L'ar-

L'artifice qui l'a nourrie,
 Des vertus lui donna l'apprêt;
 Elle est sans cesse au pied du Trône,
 Son vain encens qui l'environne,
 Enyvra les Rois & les Grands;
 Le masque de la politesse
 Couvre la rampante bassesse
 De ses faux applaudissemens.

Tel un serpent caché sous l'herbe,
 Serrant ses anneaux tortueux,
 Dérobe sa tête superbe
 A l'Africain audacieux:
 Il rampe ainsi pour le surprendre;
 Le piège qu'il a sù lui tendre
 Est caché sous l'émail des fleurs;
 Ou telle une vapeur légère
 Egare à l'instant qu'elle éclaire
 Les trop crédules Voyageurs.

Un Adulateur politique
 Couvre par la feinte douceur
 D'un éternel panégyrique;
 L'apprêt d'un venin corrupteur;
 Sa bouche est trompeuse & perfide,
 Sa langue est un dard homicide
 Qui frappe & perce sans effort,
 Comme le chant de la Syrene
 Dont la mélodie inhumaine
 Par le plaisir donne la mort.

O Ciel ! quelle métamorphose
 En cedre change le roseau !
 D'un vil chardon fait une rose ,
 Ou d'un ciron fait un taureau !
 Mévius devient un Virgile ,
 Therfite est l'émule d'Achille ;
 Tous les objets sont confondus :
 Rois , connaissez la flatterie ,
 C'est elle dont l'Idolâtrie
 De vos vices fait des vertus.

Souvent son indigne bassesse
 Adora d'infâmes Tyrans ,
 Approuva leur scélératesse
 Et leur vendit cher son encens.
 La fortune présomptueuse ,
 La trahison , l'audace heureuse ,
 Trouverent des adulateurs ;
 Cartouche orné d'une couronne ,
 Ou Catilina sur le Trône ,
 Auraient-ils manqué de flatteurs ?

Lorsque pressé de veine en veine
 Mon sang s'embrase en s'agitant ,
 Et porte sa flamme soudaine
 Jusques dans mon cœur palpitant ;
 Que déjà mon ame obscurcie
 M'abandonne à la frénésie ;
 En vain le flatteur effronté ,
 D'une éloquence décevante ,

Van-

Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma santé.

Loin que la basse flatterie
Puisse colorer nos défauts,
Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des Héros;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
Malades, sains, dispos, perclus:
Non, ce n'est point votre éloquence,
C'est l'aveu de ma conscience
Qui décide de mes vertus.

LOUIS qui fit trembler la terre,
Ce Roi dont on craignait le bras;
LOUIS était grand à la guerre
Et très-petit aux Opéras.
Tous ces monumens de sa gloire,
Qu'un Roi consacre à sa mémoire,
Rendent son triomphe odieux;
Et je méconnais sur le Trône
Le Conquérant de Babylone
Lorsqu'il se dit le fils de Dieux.

Réveillez-vous de votre ivresse,
Rois, Princes, Savans & Guerriers,
Et subjuguez une faiblesse
Qui flétrit vos plus beaux lauriers:
Voyez l'océan du mensonge
Où votre aveugle amour vous plonge;

Vous

Vous vous noyez par vanité ;
 Que votre ame aux flatteurs rebelle,
 Brise le miroir infidele
 Qui lui cache la vérité.

O vérité pure & brillante !
 O fille immortelle des Cieux ,
 De la demeure étincellante
 , Daignez descendre sur ces lieux ;
 La lumiere est votre partage ,
 Dissipez le sombre nuage
 Dont l'orgueil couvre la raison ,
 Comme aux doux rayons de l'Aurore ,
 Le brouillard épais s'évapore ,
 Qui s'étendait sur l'horison.

Ministres , qui suivez l'exemple
 Des Cinéas & des Mornay ,
 Vous seuls vous méritez un Temple
 Aux plus grands hommes destiné ;
 Vous dont la critique sévère
 En reprenant a l'art de plaire ,
 Vous êtes seuls de vrais amis ;
 Flatteurs , n'employez plus la ruse ,
 Ne croyez point qu'elle m'abuse ,
 Je connais vos traits ennemis.

Césarion ami fidele ,
 Plus tendre que Pirithoüs ,
 Je retrouve en toi le modele
 De la premiere des vertus.

Que

Que notre amitié sans faiblesse
 Nous dévoile avec hardiesse
 Et nos erreurs & nos défauts :
 Ainsi l'or que le feu prépare,
 Se purifie & se sépare
 Du plomb & des plus vils métaux.



O D E I V.

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

QUE vois-je ! Quel spectacle ! O ma chere Patrie !
 Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours ;
 L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie
 Chassés de tes Palais, sont bannis pour toujours :
 Les beaux Arts sont vainqueurs de l'absurde ignorance,
 Je vois de leurs Héros la pompe qui s'avance,
 Dans leurs mains les lauriers, la lyre & le compas ;
 La Vérité, la Gloire,
 Au Temple de Mémoire
 Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruineux Portique,
 Abattu par les mains de la grossièreté,
 S'élève élégamment un Temple magnifique
 Au Dieu de tous les arts & de la vérité ;

C'est.

C'est-là que le savoir, la raison, le génie
Ayant vaincu l'erreur à force réunie,
Elevent un trophée aux Dieux leurs protecteurs;

Ainsi qu'au Capitole
Se portait le symbole
Du succès des Vainqueurs.

Sous le regne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la stupidité,
Ses tyranniques fers traînaient sous leur puissance
Les membres engourdis de la simplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, abject, timide,
La vérité parut & lui servit de guide;
Il secoua le joug des paniques terreurs,

Sa main brisa l'Idole
Dont le culte frivole
Nourrissait ses erreurs.

Sur la profonde mer où navige le sage,
De sa faible raison uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage,
Il est environné par l'immense infini;
Il le trouve par-tout & ne peut le comprendre,
Il s'égare, il ne peut ni monter ni descendre,
Tout offusque ses yeux, tout échappe à ses sens;

Mais l'obstacle l'excite
Et la gloire l'invite
A des travaux constans.

Par un dernier effort la raison fit paraître
Ces sublimes devins des mystères des Dieux,

C'est

C'est par leurs soias que l'homme apprend à les connaître ,

Ils éclairent la terre, ils lisent dans les cieux ;
 Les astres sont décrits dans leur oblique course ,
 Les torrens découverts dans leur subtile source ;
 Ils ont suivi les vents, ils ont percé les airs ,
 Ils domtent la nature ,
 Ils fixent la figure
 De ce vaste Univers.

L'un par un prisme adroit & d'une main savante
 Détache cet azur, cet or & ces rubis
 Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante
 Dont Phébus de son trône éclaire le pourpris.
 L'autre du corps humain que son art examine,
 Décompose avec soin la fragile machine
 Et les ressorts cachés à l'œil d'un ignorant ;
 Et tel d'un bras magique
 Vous touche & communique
 L'électrique torrent.

Je vois ma Dêité la sublime éloquence,
 Des beaux jours des Romains nous ramener les tems,
 Ressusciter la voix du stupide silence ,
 Des flammes du Génie animer ses enfans ;
 Ici coulent des Vers, là se dicte l'Histoire,
 Le bon goût reparait, les filles de Mémoire
 Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
 N'écrivent dans leurs fastes
 De leurs mains toujours chastes
 Que des noms immortels.

Tel

Tel au faste brillant de la voûte azurée
 On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers;
 La Nature est soumise à cette ame sacrée
 Qui gouverne les cieux, la terre & les enfers;
 Dans cette immensité chacun a son partage,
 Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage;
 Eole excite en l'air des aquilons mutins,

Tandis que Polymnie
 Par sa douce harmonie
 Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
 Ces sages Confidens, ces Ministres des Dieux,
 Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée,
 Le préjugé lui-même est éclairé par eux;
 Leurs soins ont partagé l'empire des Sciences,
 Leur Sénat réunit toutes les connoissances;
 Leur esprit a percé les sombres vérités,

Leurs jeux sont des miracles,
 Leurs livres des oracles
 Par Apollon dictés.

Fleurissez Arts charmans, que les eaux du Pactole
 Arrosent désormais vos lauriers immortels;
 C'est à vous de régner sur le monde frivole,
 C'est au peuple ignorant d'honorer vos Autels:
 J'entens de vos concerts la divine harmonie,
 Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie;
 Vous célébrez les Dieux, vous instruisez les Rois;

Une main souveraine,
 Un goût puissant m'entraîne
 Sous vos suprêmes loix.

ODE



ODE V.

L A G U E R R E.

BELLONE, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée est livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mer n'apperçoit sur ses immenses bords
Que des naufrages & des morts.

Ce monstre au front d'airain, le Démon de la guerre,
Monstre avide & de sang & de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proscription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque,
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuseaux
Où tenaient les jours des Héros.

La discorde barbare encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses serpens,
De l'antique chaos sombre & farouche amante,
Ebranle la Nature & poursuit les vivans;

Elle

Elle guide leurs pas d'abysses en abysses,
 Le désespoir, la mort, la trahison, les crimes
 Complices & vengeurs de ces cruels forfaits,
 Couvrent la terre de cyprès.

Quel transport inoui ? Quel nouveau feu m'anime ?
 Un Dieu subitement s'empare de mes sens,
 Apollon me possède & son esprit sublime
 Va prêter à ma voix les immortels accens.
 Que l'Univers se taise aux accords de ma lyre,
 Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
 Apaisez les transports de vos sens agités
 Pour recevoir ces vérités.

Vous, Juges des Humains, vous nés Dieux de
 la terre,
 Oppresseurs orgueilleux de ce triste Univers ;
 Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre,
 Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
 Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire ;
 Ces humains sont vos fils, ayez un cœur de pere :
 Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
 Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidele,
 Défend & garantit son troupeau bien-aimé,
 Contre la dent du loup & la griffe cruelle
 Du lion par la faim au carnage animé,
 Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
 Son troupeau se repose & pâit sous sa conduite,

B

Et

Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre & bon Monarque,
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la parque,
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits,
Ce n'est point de leur sang qu'il achete la gloire,
Il laisse à ses vertus le soin de sa mémoire;
Tels furent ces Héros: Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre-humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines,
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'Univers entier vous faites des ruines,
Et la terre se change en un vaste tombeau;
Quelle scene tragique étale ce théâtre,
L'Europe à ses enfans trop cruelle marâtre,
De l'Asie étonnée arme le puissant bras,
Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un essain de barbares,
Les froids glaçons du Nord mille fiers assassins,
Je les vois réunis, Caspiens & Tartares,
Marcher sous les drapeaux Bataves & Germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus assez de place,
La fureur des combats vous guide sur les mers,
Pour troubler un autre Univers.

Quitte enfin le séjour de la voûte azurée,
Déesse dont dépend notre félicité,

O paix, aimable paix, si long-tems désirée,
 Viens fermer de Janus le temple redouté;
 Bannis de ces climats l'intérêt & l'envie
 Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
 Alors nous mêlerons à nos sanglans lauriers,
 Tes myrtes & tes oliviers.



ODE VI.

LES TROUBLES DU NORD.

L'UNIVERS ébralé, ne respire qu'à peine,
 Tout le sang fume encor que la rage inhumaine
 Avait fait ruisseler dans l'horreur des combats;

On ne voit sur la terre
 Que traces de la guerre,
 Et traces du trépas.

Tel, après que la flamme exerça sa furie,
 Accablé des débris de sa triste patrie,
 L'habitant malheureux voit dans l'abattement
 Ces monumens funestes,
 Ces ruines, ces restes
 D'un long embrasement.

Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes,
 Du Danube & du Rhin les campagnes désertes;
 De la fureur des Rois les vestiges sanglans,
 Des murs réduits en poudre,
 Des palais que la foudre
 Laisse encor tous fumans.

Les cris des orphelins , les veuves éplorées
 Demandent tristement aux lointaines contrées,
 Les auteurs de leurs jours ou leurs époux pérís ;
 Ah ! familles trop tendres ,
 Il n'est plus que les cendres
 De vos parens chéris.

Dans son épuisement , l'Europe frénétique
 Sentit de ses transports la folie héroïque ,
 Et sa faiblesse enfin rallentit ses fureurs ,
 Désarma la vengeance ,
 Réprima l'insolence
 De ses fiers oppresseurs,

La paix , du haut des Cieux de Bellone vengée ,
 Vint planter sur ces bords l'olive négligée ;
 Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus ,
 Ramenant sur ces rives
 Les Muses fugitives ,
 Qu'on ne connaissait plus.

C'est toi , fille du Ciel , dont la douce puissance
 Ramene les plaisirs , les arts & l'abondance ,
 Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars :
 Le peuple qui respire
 Sous ton heureux empire ,
 Ne craint plus les hazards.

Mais déjà sous l'Etna , l'audacieux Typhée
 Sent renaitre en son sein la fureur étouffée ;

Il veut rompre les fers qui causent son tourment;
 De son terrible gouffre,
 Le bitume & le soufre
 Coulent comme un torrent.

Des froids antres du Nord s'élèvent des tempêtes,
 Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
 Le fer de l'étranger veut couper nos moissons;
 Quelle est l'ardeur funeste,
 Ou bien quel feu celeste
 Embraza ses glaçons ?

La nature épuisée, en ce climat sauvage,
 Fit naître un peuple obscur dans un dur esclavage;
 Rampant stupidement sous un cruel pouvoir,
 Nourri dans la souffrance,
 Et de qui la vaillance
 N'est qu'un vrai désespoir.

Je les vois accourir à leur propre ruine,
 Ces Hyperboréens, ces voisins de la Chine,
 Ces peuples rassemblés des bords du Tanaïs;
 Surpris qu'à la Baltique,
 Un Tyran politique
 Les ait tous réunis.

Voi de tous tes forfaits quel est le fruit sinistre,
 Fléau de la Russie, exécration Ministre,
 Monstre que la discorde a vomi des Enfers;
 C'est ton ame infidelle,
 C'est ta fureur cruelle
 Qui trouble l'Univers.

Mais de l'illusion le brouillard se dissipe,
Dans cet énigme obscur je lis nouvel Oedipe,
Que l'aigle des Césars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage;
Enhardit au carnage
Tous ces monstres du Nord.

Sécouant ses flambeaux, la discorde infernale
Répandant les venins de sa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour servir sa fureur.

Ah! quand reviendrez - vous , heureuses destinées,
Qui sous le vieux Saturne ourdites les années
Et les jours fortunés de l'Univers naissant ?
Serait - ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un Vengeur tout - puissant ?

Et quoiqu'en aboyant l'indiscrete Satyre
Divulgue avec aigreur que l'Univers empire,
Que nous ferons suivis de plus méchans neveux;
Méprisons ces chimères,
Oui; nous valons nos peres,
Ils valaient leurs aïeux.

Mais quel Dieu secourable a par sa voix puissante
Arrêté dans son cours l'audace violente,

Dont

Dont étaient animés nos furieux Rivaux ?

Il prolonge la treve

Il émouffe le glaive

Qu'aiguifait Atropos.

Tel que le Dieu puissant qui domine sur l'onde,
D'un coup de son trident frappa la mer p ofonde,
Dont l'Amant d'Orithie excitait la fureur ;

Les vagues s'apaisèrent,

En grondant respectèrent

Les loix d'un Dieu vainqueur.

Ainsi lorsque Louis en Albion s'explique,
Que l'Univers entend de sa voix pacifique
Retentir en tout lieu les magnanimes loix ;

Mars suspend les allarmes ,

Et renferme ses armes

Qui menaçaient cent Rois.

Venez plaisirs charmans, venez graces naïves,
Que vos jeux désormais embellissent nos rives,
Je consacre mon luth au beau Dieu des amours ;

Je suis sous son empire,

Déjà ce Dieu m'inspire ,

Adieu, Mars, pour toujours.





ODE VII.

AUX PRUSSIENS.

PEUPLES que la valeur conduisit à la gloire,
 Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
 Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
 Craignez que la paresse,
 L'orgueil & la mollesse
 Ne corrompent vos mœurs.

Par l'instinct passager d'une vertu commune
 Un Etat sous ses loix asservit la fortune,
 Il brave ses voisins, il brave le trépas;
 Mais sa vertu s'efface,
 Et son empire passe,
 S'il ne le soutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fiere Ausonie,
 Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
 Ils imposaient leur joug à ces peuples guerriers;
 Mais Carthage l'avoue,
 Le séjour de Capoue
 Flétrit tous ses lauriers.

Jadis tout l'Orient tremblait devant l'Attique,
 Ses valeureux Guerriers, sa sage politique,

De

De ses puissans voisins arrêtaït les progrès,
 Quand la Grece opprimée
 Défit l'immense armée
 De l'orgueilleux Xercès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
 L'intérêt y trama ses noires injustices,
 La lâcheté parut où régnaït la valeur,
 Et sa force épuisée
 La rendit la risée
 De son nouveau vainqueur.

Ainsi, lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
 L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres,
 Dans son rapide cours un éclat éblouit;
 Mais dès qu'on l'a vu naître,
 Trop prompt à disparaître,
 Son feu s'anéantit.

Le Soleil plus puissant, du haut de sa carrière,
 Dans son cours éternel dispense sa lumière,
 Il dissout les glaçons des rigoureux hivers,
 Son influence pure
 Ranime la nature
 Et maintient l'Univers.

Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source,
 Il en est le principe, il en est la ressource;
 Quand la vermeille Aurore éclaire l'Orient,
 Les astres qui palissent,
 Bientôt s'ensevelissent
 Au sein du Firmament.

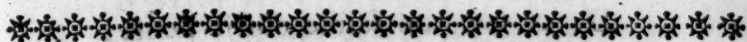
Tel est, ô Prussiens, votre auguste modele,
 Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
 Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,
 Sachez prouver au monde
 Qu'une vertu féconde
 En produit de nouveaux.

Des Empires fameux l'écroulement funeste
 N'est point l'effet frappant de la haine céleste;
 Rien n'était arrêté par l'ordre des Destins;
 Où prospère le sage,
 L'imprudent fait naufrage,
 Le fort est en nos mains.

Héros, vos grands exploits élèvent cet Empire,
 Soutenez votre ouvrage ou votre gloire expire;
 D'un vol toujours rapide il faut vous élever,
 Et monté près du faite,
 Tout mortel qui s'arrête,
 Est prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos succès prospérés,
 Soyez humains & doux, généreux, débonnaires,
 Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus,
 Rendent un moindre hommage
 A votre ardent courage,
 Qu'à vos rares vertus.





ODE VIII.

A MAUPERTUIS.

La vie est un songe.

O MAUPERTIUS, cher MAUPERTUIS,
Que notre vie est peu de chose !
Cette fleur qui brille aujourd'hui ,
Demain se fane à peine éclosé :
Tout périt , tout est emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la destinée ;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du tems
Le seul délai d'une journée,

Mes beaux jours se sont écoulés ,
Ainsi qu'une onde fugitive ,
Mes plaisirs se sont envolés ,
Aucun pouvoir ne les captive :
Déjà de la froide raison
Je suis la stoïque leçon ,
Lorsque je baisse, elle s'élève ,
Le présent s'échappe sans fin ,
L'avenir est très-incertain ,
Et le passé est moins qu'un rêve.

Homme si fier, homme si vain
 De ce que ton faible esprit pense,
 Connais ton fragile destin,
 Et réprime ton arrogance ;
 Ton terme est court, il est borné ;
 Le sort du jour où l'homme est né,
 L'entraîne vers la nuit fatale ;
 Là dans la foule confondus,
 Les Virgile, les Mévius
 Ont une destinée égale.

Vous que séduit l'éclat trompeur
 D'un bien passager & frivole,
 Vous qui d'un métal suborneur
 Avez fait votre unique idole,
 Pour qui voulez-vous l'amasser ?
 Vous que le monde voit passer
 Comme une fleur qui naît & tombe,
 Mortels, déplorez vos erreurs ;
 Vos richesses & vos grandeurs
 Vous suivront-elles dans la tombe ?

Comment à tant de vains objets
 Imole-t-on sa destinée ?
 Comment tant de vastes projets
 Pour une course aussi bornée ?
 Héros, qui préparez des fers
 A ce malheureux Univers ;
 Pour rétablir votre mémoire,
 Rappelez-vous ces Conquérons

Inscrits dans les fastes du tems,
 Pourrez-vous égaler leur gloire ?

Je veux que de vos grands exploits
 La terre paroisse allarmée,
 Et qu'au niveau du nom des Rois
 Vous élève la renommée;
 La paix termine vos combats,
 Enfin victime du trépas,
 On dit un mot de votre vie,
 Bientôt les siècles destructeurs
 Font périr toutes vos grandeurs,
 L'homme meurt, le Héros s'oublie.

Tant de grands hommes ont été,
 Les siècles grossiront leur nombre;
 Elevez-vous à leur côté,
 Vous serez caché dans leur ombre,
 Si votre ignorante fureur
 Prit l'ambition pour l'honneur,
 Quel sera votre sort funeste ?
 Souvent un tyran furieux
 Vante ses exploits glorieux,
 Quand tout l'Univers le déteste.

Que de siècles sont écoulés,
 Depuis qu'une force féconde
 Fixa les élémens troublés,
 Et du chaos forma le monde!
 Le tems soumet tout à sa loi,

Le présent s'enfuit loin de moi,
 L'avenir s'empresse à le suivre :
 Homme, ton terme limité
 N'est qu'un point dans l'éternité,
 Etre un moment, s'appelle vivre.

Si l'homme pouvoit subsister
 Au moins deux âges dans ce monde,
 Peut-être oserait-on flatter
 L'orgueil sur lequel il se fonde ;
 Vos vœux, mortels audacieux,
 Vont à vous égaler aux Dieux,
 Vous, nés pour ramper dans la fange,
 Pour vivre un instant, pour périr,
 Vous, nés pour vous anéantir,
 Vous aspirez à la louange !

Pourquoi rechercher le bonheur ?
 Pourquoi craindre le bras céleste ?
 Le bien est un songe flatteur,
 Et le mal un songe funeste ;
 Tous ces divers événemens
 Sont des objets indifférens
 Pour qui connaît notre durée,
 Pertes, chagrins, plaisirs, amours,
 Je vois la trame de mes jours
 Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richesses, titres, honneurs,
 Gloire, ambition, renommée,

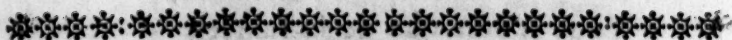
Eclats

Eclats faux, éclats imposteurs ;
Vous n'êtes que de la fumée ;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'apparence ;
Non , rien de solide ici-bas ,
Tout jusqu'aux plus puissants Etats ,
Est le jouet de l'inconstance.

Connaissions notre aveuglement ,
Nos préjugés & nos faiblesses ,
Tout ce qui nous paraît si grand
N'est qu'un amas de petitesse ;
Transportons-nous au haut des Cieux ,
De sa gloire jettons les yeux
Sur Paris, sur Pekin, sur Rome ;
Leur grandeur disparaît de loin ,
Toute la terre n'est qu'un point ,
Ah ! que sera-ce donc de l'homme ?

Nous nageons pleins de vanité
Entre le tems qui nous précède ,
Et l'abforbante éternité
De l'avenir qui nous succède ,
Toujours occupés par des riens ,
Les vrais Tantales des faux biens ,
Sans cesse agités par l'envie ,
Pleins de ce songe séduisant ,
Nous nous perdons dans le néant ,
Tel est le sort de notre vie.

O D E



O D E I X.

AU COMTE DE BRUHL.

Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.

E SCLAVE malheureux de ta haute fortune,
 D'un Roi trop indolent Souverain absolu,
 Surchargé de travaux dont le soin t'importune,
 BRUHL, quitte des grandeurs l'embaras superflu :
 Au sein de ton opulence,
 Je vois le Dieu des ennuis,
 Et dans ta magnificence
 Le repos fuit de tes nuits.

Descends de ce Palais dont le superbe faste
 Domine sur la Saxe en s'élevant aux Cieux,
 D'où ton esprit craintif conjure la tempête
 Que soulève à la Cour un Peuple d'envieux ;
 Vois cette grandeur fragile,
 Et cesse enfin d'admirer
 L'éclat pompeux d'une Ville,
 Où tout feint de l'adorer.

Lasse d'un faste égal qui toujours se répète,
 Connaissant le besoin du moment de loisir,
 Souvent la vanité chercha dans sa retraite
 La liberté naïve avec le doux plaisir ;

Et

Et dans un séjour champêtre
 Qu'ornoit la simplicité,
 L'opulence a vu naître
 Un rayon de sa gaieté.

Déjà le Printems fuit, l'astre du jour nous brûle,
 Le repos nous invite à vivre sous ses loix;
 Déjà nous ressentons l'ardente Canicule,
 Le paisible berger cherche l'ombre des bois;
 Et suspendant son haleine,
 L'Amant de Flore épuisé
 Laisse sécher dans la plaine
 Le jasmin qu'il a brisé.

Tandis que la Nature au repos est livrée,
 Ton esprit inquiet veille sur les Saxons;
 Tu crains déjà de voir la guerre déclarée,
 Et la Prusse liguée avec cent Nations,
 Les Vagebonds de l'Euphrate
 Ravager ces vastes champs,
 Qu'en esclave le Sarmate
 Cultive pour ses Tyrans.

Les Dieux, par un effet de leur haute sagesse,
 Ont couvert l'avenir de nuages épais;
 Ils confondent toujours la vaine hardiesse
 Qui nous porte à percer ces ténébreux secrets :
 Remplis de reconnaissance,
 Jouissons de leurs bienfaits,
 Et ployons sous leur puissance
 Sans nous en plaindre jamais.

L'hom

L'homme règle aussi peu le jeu de la fortune,
Qu'il peut régler du Rhin le cours majestueux;
Tantôt il porte-en paix son tribut à Neptune,
Tantôt on voit grossir ses flots impétueux,
Gonflé des eaux des montagnes
Briser ses freins impuissans,
Et ravager les campagnes,
En noyant leurs habitans.

Que l'air soit dès demain chargé de noirs nuages,
Ou qu'un soleil brillant embellisse les Cieux;
Qu'importe à ma vertu, le vain bruit des orages,
Et de l'astre du jour l'appareil radieux?
Dieu même n'est pas le maître
De réformer le passé,
Le tems prompt à disparaître,
L'a dans son vol effacé.

Connaissez la fortune inconstante & légère,
 La perfide se plaît aux plus cruels revers;
 On la voit abuser le sage, le vulgaire,
 Jouer insolemment tout ce faible Univers;
 Aujourd'hui c'est sur ma tête
 Qu'elle répand ses faveurs,
 Dès demain elle s'apprête
 A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle sur moi sa bizarre inconstance ?
Mon cœur lui saura gré du bien qu'elle me fait ;
Veut-elle en d'autres lieux marquer sa bienveillance ?
Je lui remets ses dons sans chagrin , sans regret ;

Plein d'une vertu plus forte,
J'épouse la pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.



ODE X.

A VOLTAIRE.

*Qu'il prenne son parti sur les approches de la
vieillesse & de la mort.*

SOUTIEN du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France,
Ne te plains point que l'âge à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et sans cesse mine
Tes jours fugitifs.

La Providence égale toutes choses,
Le doux Printems se couronne de roses,
L'Eté de fruits, l'Automne de moissons,
L'Hiver, l'indolence
A la jouissance
Des autres saisons.

VOLTAIRE, ainsi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il

S'il a passé la fleur de ses beaux jours,
 La raison diserte
 Remplace la perte
 Du jeu, des amours.

Quand il vieillit, sa superbe sagesse,
 Avec dédain condamne la jeunesse,
 Qui par instinct suit une aimable erreur;
 L'ambition vaine
 L'excite & l'entraîne
 Aux champs de l'honneur.

Lorsque le tems qui jamais ne s'arrête,
 De cheveux blancs a décoré sa tête,
 Par sa vieillesse il se fait respecter;
 L'intérêt l'amuse
 D'un bien qui l'abuse,
 Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les Arts filent la destinée,
 Dont la raison & la mémoire ornée
 Font admirer tant de divers talens;
 Se peut-il, VOLT AIRE,
 Qu'avec l'art de plaire,
 Tu craignes le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de prise,
 Un bel esprit nous charme à barbe grise,
 Lorsque ton corps chemine à son déclin;

Le

Le Dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie,
Des premiers ans de ce vaste génie;
Et c'est ainsi que l'astre des saisons,
Des bras d'Amphitrite
Laisse aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas! tandis que le faible vulgaire,
Qui, sans penser, languit dans la misère,
Traîne ses jours & son nom avili;
Sortant de ce songe,
Pour jamais se plonge
Dans un sombre oubli.

Tu vois déjà ta mémoire estimée,
Et dans son vol la prompte Renommée
Ne publier que ta Prose & tes Vers;
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'Univers.

Ces vils Rivaux dont la cruelle envie
Avait versé ses poisons sur ta vie,
Que tes vertus ont si fort éclipsés;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.

Quel

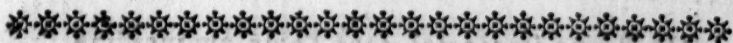
Quel avenir t'attend, divin VOLTAIRE,
 Lorsque ton ame aura quitté la terre!
 A tes genoux vois la postérité;

Le tems qui s'élançe,
 Te promet d'avance
 L'immortalité.





É P I T R E S.



É P I T R E I.

A MON FRERE DE PRUSSE.

O VOUS, à qui je dois le plus sincere amour,
En qui j'aime le sang qui nous donna le jour,
De mes plus chers Parens la ressemblante image;
Vous qui de leurs vertus possédez l'assemblage:
O Frere, en qui je vois briller avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les Héros naissans;
Recevez d'un cœur franc un hommage sincere,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.

Votre esprit par les Arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'est point enyvré,
De vos aïeux fameux que nous vante l'Histoire,
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire;
Toute gloire étrangere est indigne à vos yeux:
La vertu, les talens ont-ils besoin d'aïeux?

Le

Le courage d'*Albert* qu'on surnomma l'*Achille*,
 N'est pour ses descendans qu'une leçon utile;
 Celui qui de *Nestor* mérita le surnom,
 Et ce Prince éloquent qu'on nomma *Cicéron*,
 Ont reçu pour eux seuls ce tribut légitime,
 Qu'aux talens, aux vertus doit la publique estime;
 Mais il ne passe point à la postérité;
 Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

Ce Héros immortel dont l'ame magnanime
 Dans la paix, dans la guerre également sublime,
 Lui fit, par l'Univers, donner le nom de *Grand*,
 Nous met comme des nains à côté d'un géant;
 Il marqua nos devoirs, sa vie est notre livre;
 Plus l'exemple nous touche, & plus il faut le suivre.

Si, malgré tous les soins & l'art du Jardinier,
 Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
 Le fer retrancherait cette plante sauvage,
 Placée indignement sous un si noble ombrage.

Les fils de Jupiter, s'ils n'étaient pas des Dieux,
 N'en ont pas moins paru des Héros dignes d'eux.

C'est un roc élevé, que la haute naissance;
 On y découvre l'homme à travers l'apparence,
 Malignement suivi par des yeux attentifs,
 On juge ses desseins & leurs secrets motifs,
 Et sur ses actions le Public intraitable
 Prononce impunément l'arrêt irrévocable;

Le

Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems,
 Il lit au fond du cœur, ses regards sont perçans;
 Ce Censeur sourcilleux, ce Précepteur sévère,
 Condamne dans les Grands les défauts du Vulgaire;
 Richesses, dignités, honneurs, rien ne nous sert,
 Un défaut nous décrie, un seul faux pas nous perd:
 De nos légers écarts la terre est informée,
 Nous occupons tous seuls la prompte Renommée,
 Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
 Ou nous font des censeurs, ou nous font des rivaux.

Ainsi, plus votre rang vous élève en ce monde,
 Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
 C'est lui seul qu'on estime, & vous devez savoir
 Combien sur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un Monarque impose & se fait suivre :
 Lorsqu'*Auguste* buvait, la Pologne était yvre;
 Lorsque le grand Louis brûla d'un tendre amour,
 Paris devint Cythere, & tout suivit la Cour:
 Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
 Le lâche Courtisan marmota son Bréviaire.

Tout Prince est entouré de vils adulateurs,
 De ses goûts dépravés mercénaires flatteurs,
 Qui remplis de mépris pour son ame commune,
 N'adorent en effet que l'aveugle fortune.

Alexandre, dit-on, eut le torticoli,
 De tous ses Courtisans le cortège poli,

Par art négligemment laissait pencher sa tête.
Des Seigneurs de la Cour tel est l'usage honnête;
Renversez à la fois la coupe, le poison,
Qui corrompant vos mœurs, perdrait votre raison.

Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage,
Et plus ils sont ingrats, plus soyez généreux;
C'est un plaisir divin de faire des heureux:
Sur-tout n'abusez point d'une vaste puissance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance;
Qui ne peut se domter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.

De nos conditions le destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hazard,
L'un guida la charrue, & l'autre fut César:
C'est ainsi que d'un bloc un Ouvrier peut faire
Un ustensile abject, ou le Saint qu'on révere,
Sa matière est égale, & c'est sa volonté
Qui seule en fait l'usage & forme sa beauté.

Ainsi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même pere & font une famille;
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang;
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misère avec votre fortune;
Voulez-vous en effet paraître au-dessus d'eux,
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Tels

Teis ont été les Grands dont l'immortelle gloire,
 Se grave en lettres d'or au Temple de Mémoire;
 Leur ame juste & pure & sur-tout leur bonté
 Annoblit à mes yeux la faible humanité,
 Mon cœur en les nommant est ému de tendresse,
 On fait en leur faveur grace à toute l'espece,
 Peres de leurs sujets, délices des humains,
 Leur nom devient le nom des meilleurs Souverains.

Il est un monstre affreux, né dans la perfidie,
 Cruel dans ses excès & calme en sa furie,
 Son visage hideux se cache sous le fard,
 Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard,
 La trahison l'arma de ses noirs artifices,
 Il fut par Tisiphone endurci dans les vices;
 Il respire le meurtre, il blesse en caressant,
 Il défend le coupable, il poursuit l'innocent:
 De ses traits empestés l'atteinte est incurable,
 L'affreuse calomnie est son nom redoutable.

Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur,
 Fuyez de ses complots la cruelle noirceur;
 Penchez vers l'accusé, tâchez de le défendre,
 Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor,
 Plus cher, plus précieux que les bijoux & l'or,
 Dévouez vos beaux jours à cette adolescence,
 Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science,
 C'est l'école où se forme & le cœur & l'esprit,
 La sagesse est le lait dont l'ame se nourrit,

L'erreur est son poison, l'antidote est l'étude;
D'un si noble travail contractez l'habitude.

L'étude embrasse tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, les mers, le ciel & son auteur,
Les desseins du Très-Haut, ses ouvrages immenses;
Mais loin que votre esprit fier de ses connaissances,
Perde sur l'infini son tems à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.

Qu'avec votre savoir marche la modestie,
Ayez toujours pour but l'amour de la Patrie;
Qui s'instruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'est peu de s'éclairer, il faut régler son cœur.

Soyez l'ami des arts & des talens le pere,
Mais sachez réunir par un choix nécessaire
Les qualités du Sage à celle du Héros;
Quittez, lorsqu'il le faut, les arts pour les travaux:
Au sein de ses exploits, le Vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageait son hommage:
Volez à son exemple, étonnez l'Univers,
La gloire a cent chemins, ils vous sont tous ouverts.

Il est une beauté dont la fraîcheur naissante
Des plus vives couleurs paraît resplendissante;
La santé sur son front brille dans sa vigueur,
La gaieté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle est transport, tout est rempli de vie,
Elle aime les plaisirs & même la folie;

Sur

Sur un trône de fleurs elle embrasse Vénus,
 Et le thyrsé à la main folâtre avec Bacchus.
 Ne connaissez - vous point cette aimable Déesse ?
 MON FRERE, elle est en vous, c'est la vive jeuneſſe ;
 Craignez de ſes excès l'égarement fatal,
 L'abus de ſes plaisirs change le bien en mal.

La molleſſe en tout tems fut contraire à la gloire
 Sur elle remportez la premiere victoire ;
 Domtez vos paſſions, il en eſt encor tems,
 Elles ſont des humains eſclaves ou tyrans ;
 Qui ne les aſſervit ſous un ſceptre ſtoïque,
 Eſt contraint de plier ſous leur bras deſpotique ;
 Rien de plus flétrifiant pour un cœur généreux,
 Que d'être ſubjugué par leur pouvoir honteux ;
 Mais ſur - tout des Héros évitez la faibleſſe,
 Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanterefſe ;
 On peut à tous ſes goûts ſe prêter ſagement,
 Le plaisir eſt plus fin goûté modérément ;
 Je blâme comme vous cette miſantropie
 Qui veut nous ſéqueſtrer des biens de cette vie,
 En nous interdisant tout genre de plaisirs.

Que ſeraient les humains ſans vœux & ſans deſirs ?
 Des eſprits engourdis, des êtres imbéciles,
 De la ſociété membres très - inutiles,
 Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
 Seraient enſévelis dans un ſommeil fatal :
 Nos deſirs ſont des feux qui réchauffent notre ame,
 C'eſt leur embrasement qu'on redoute & qu'on blâme,

Il est certain milieu qu'il faut savoir tenir,
La sagesse, MON FRERE, y fait enfin venir.

Mais c'est bien à mon âge à parler de sagesse !
De mes égaremens je sens toute l'yvresse,
Je sens en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu secret mon orgueil confondu ;
Sans traîner ce discours & trop long & trop ample,
Ah ! je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.

É P I T R E II.

A H E R M O T H I M E ,

Sur l'avantage des Lettres.

ECOUTEZ, HERMOTHIME, une amitié sincère
Remplit pour vous mon cœur des sentimens d'un pere :
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux,
Ah ! faut-il vous prier de vouloir être heureux ?

Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois plein de douleur dans votre adolescence
Le cours impétueux de vos égaremens,
Cet empire fatal qu'ont usurpé vos sens ;
Le frein de la raison secoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre passage,
Ces feux féditieux qui brûlent votre cœur ;
Tout ce que je prévois, hélas ! tout me fait peur.

Vous

Vous entrez dans le monde encor jeune & novice,
 Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulyssé,
 Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux
 Où Circé transforma ces captifs malheureux;
 C'est-là que les plaisirs ont la voix des Syrenes,
 Leurs prestiges charmans, l'or dont brillent vos
 chaînes;

La licence, le bruit, la fausse liberté
 Vous tiennent engourdis dans votre oisiveté.

Je vous dois mes secours, je veux d'un bras stoïque
 Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
 Rompre un charme fatal & faire évanouir
 Ce songe du bonheur dont vous croyez jouir.

Si le vice abrutit & rend l'homme difforme,
 Devez à vos vertus votre première forme;
 Reprenez ces travaux qui relevent le cœur,
 Qui nourrissent l'esprit qui menent à l'honneur.
 Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécile
 Qui de ses passions porte le joug servile,
 Qui ne distingue point dans sa brutalité
 Le plaisir crapuleux d'avec la volupté,
 Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
 Et qui ne peut remplir des momens toujours vuides.

Suivez l'instinct du peuple, ou suivez la raison
 Qui vous fait par ma bouche une utile leçon;
 Préférez ses conseils, la raison salutaire
 N'interdit point à l'homme un plaisir nécessaire;

Apprenez que c'est moi qui dois vous enseigner
 Les plaisirs qui sur vous sont dignes de régner ;
 Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
 Nourrissent dans l'esprit une divine flamme ;
 Qui charment la jeunesse & la caducité,
 Brillans dans la fortune & dans l'adversité ;
 Ces vrais biens au-dessus de la vicissitude
 Nous suivent dans le monde & dans la solitude,
 Malades comme sains, de nuit comme de jour,
 Dans nos champs, à la ville, en exil, à la Cour,
 Ils sont dans tous les tems le bonheur de la vie.

Les Dieux pour nous marquer leur clémence infinie
 Ayant pitié des maux des fragiles humains,
 Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins ;
 L'un c'est le doux sommeil, l'autre c'est l'espérance.

Mais de ces mêmes Dieux la puissante assistance
 Pour les sages exprès fit un consolateur,
 Pallas nous amena ce secours enchanteur,
 C'est l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle,
 Plus on la voit de près, plus elle paraît belle ;
 Les hommes fortunés que son amour remplit
 Négligent les faux biens & cultivent l'esprit ;
 La science est le don que sa main distribue,
 Mais ne présumez point qu'elle se prostitue ;
 Les Arts sont comme Eglé dont le cœur n'est rendu
 Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus assidu.

Si vous savez l'aimer, prodigue en ses largesses,
 Elle ouvrira pour vous des sources de richesses ;

L'u.

L'usage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'est le trésor sacré de toutes les vertus.

La vérité tenant la plume de l'Histoire,
Embrassant tous les tems présente à la mémoire
Ces Empires puissans que le Ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaisser & mourir.

C'est-là qu'on apprend l'art de régner sans puissance,
En pliant les esprits au gré de l'éloquence;
Qu'on se connaît soi-même & que maître de soi,
En domtant ses desirs on est son propre Roi :
Qu'avançant pas à pas, l'expérience sûre,
A force de sonder devine la nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni,
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premières causes
Et saisir les liens les plus secrets des choses.

Oui le Sage en effet, maître des élémens,
Rassemble tous les lieux, réunit tous les tems;
Il voit avec mépris sur ce triste hémisphere,
De la grandeur des Rois la splendeur passagère,
Et les riens importants que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des passions le charme ne l'abuse.

Ainsi lorsque *Metelle* assiégea Syracuse,
Archimede ignoroit dans un sage repos
Le succès des Romains dans leurs derniers assauts;

Avidement épris d'une étude profonde,
 Amant des vérités, il éclairait le monde;
 Dans sa sublime extase il ne s'aperçut pas
 Du monstre dont le fer lui porta le trépas.
 Ce citoyen des Cieux habitant sur la terre,
 Déplorait les humains qui se faisaient la guerre;
 Son esprit affermi contre les coups du sort,
 Méprisait les faux biens, les malheurs & la mort.

Mais ces antiques faits vous paraissent des fables,
 Voyez donc de nos jours des exemples semblables
 Voyez ce Philosophe entouré de jaloux,
 Toujours persécuté, toujours modeste & doux.

Lorsque Bayle entendit qu'un démon scholastique(b)
 Animé contre lui d'un zèle fanatique,
 Avait à Rotterdam fait rayer les tributs
 Que le Batave épris payait à ses vertus;
 Tout pauvre qu'il était, se mettant à sourire,
 Il plaignit son rival & poursuivit d'écrire.

Malgré la noire envie & les Grands en courroux,
 Les trésors de l'esprit restent toujours à nous;
 Ils sont.... Mais je vous vois sombre, distrait & tiède,
 Je lis sur votre front l'ennui qui vous excède;
 „ Observez, dites-vous, soixante bons quartiers
 „ Qui distinguent mon nom de ceux des Roturiers;
 „ On

(b) *Jurieu.*

„ On connaît mes aïeux ; mon antique noblesse
 „ M'allia dans l'Empire à mainte fiere Altesse ;
 „ Je possède des biens, des talens, de l'esprit,
 „ Et je plais, si j'en crois ce que le monde en dit ;
 „ La Nature agissant comme une tendre mere,
 „ A si bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire.

J'en conviens, la Nature eut des égards pour vous ;
 Mais sans vous courroucer, qu'il soit dit entre nous,
 Elle eut autant de soin de cette pierre brute,
 De ce cocon de soie au ver servant de hute,
 De la vigne qui croît sauvage dans les champs.

C'est l'Art qui les raffine, il taille les brillans,
 Et ce cocon filé passant sur des roulettes,
 Artistement tissu par mille mains adroites,
 Eblouit dans l'étoffe, & ses riches couleurs
 L'égalent à l'iris & surpassent les fleurs.

La vigne produirait sans Jardiniers habiles,
 Au lieu d'un doux nectar, des pampres inutiles ;
 Quand la Nature a fait, c'est à l'Art de polir,
 Et le grand point consiste à savoir les unir.

Vous avez de grands biens, mais pouvez-vous
 donc croire
 Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire ?
 Et que de vos aïeux les insignes vertus
 Honorent votre nom depuis qu'ils ne sont plus ?
 Votre esprit est imbu des préjugés vulgaires,
 Vos parchemins usés ne sont que des chimères,

Le mérite est en nous, non pas dans ces faux biens
 Que le hasard réclame & reprend comme siens.
 Quelle erreur d'y placer notre bonheur suprême !
 Leur prix est idéal, ils ne font rien d'eux-mêmes.

Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent,
 S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent ;
 Quand Berlin le méprise & que tout Brieg l'admire,
 Ne faut-il pas conclure en plaignant son délire,
 Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
 Le cas qu'on fit de lui retombait sur son bien ?

Ce sujet me rappelle un conte assez grotesque
 D'un certain vieux Bernard personnage burlesque,
 Qui Seigneur fuzerain de huit millions d'écus,
 Sans graces, sans talens, mais fier d'être un Plutus,
 Tenait les vendredis par grandeur table ouverte :
 Et pour tout parasite également couverte ;
 Dans la maison logeait un aimable Bernard,
 Qui nourri d'ambrosie, abreuvé de nectar,
 Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
 Sur le Pinde auprès d'eux avait choisi sa place.

Vint à cette maison un Duc des plus gourmets,
 Qui sur ses doigts savait l'Apicius français.
 Que voulez-vous ? lui dit un Suisse à bonne mine :
 Celui des deux Bernards auprès duquel on dine ;
 Répondit le Seigneur d'un air déterminé,
 Méprisant les Bernard, estimant le diné,
 Trouvant à la maison, à la table peut-être
 Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.

HER.

HERMOTHIME , les biens ne font que des jaloux ;
 Ils semblent nos amis , ils sont à nos genoux ;
 La fortune à leur gré d'un sot fait un Voltaire ,
 Sommes-nous malheureux ? nous cessons de leur plaire ;
 Leur lâche dureté nous traite en inconnus ,
 La main qui les nourrit ne les retrouve plus ;
 S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit personne ,
 Ils blâment des défauts que leur haine nous donne .

Le mérite à la longue , à coup sûr est vengé
 D'un Midas par le peuple en grand homme érigé ;
 Tout l'appareil pompeux de sa magnificence
 En vain cachait d'un fat la sotte insuffisance ;
 C'est un ballon bouffi qui s'enfle par le vent ;
 Percez - le , l'air s'échappe , il s'affaisse à l'instant .

La fortune en ses dons n'en a point de solides ,
 Ses progrès sont subits ; ses chûtes sont rapides ;
 Je méprise un faquin de titres revêtu ,
 Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu ,
 Au jeune qui d'une ardeur active
 Défriche son esprit , l'embellit , le cultive ,
 Au sceptique d'Argens , au sage Maupertuis ,
 A l'Homere Français , des arts le digne appui .
 Voulez-vous être aimé ? voulez-vous être utile ?
 Soyez sage en vos mœurs & dans les arts habile ;
 On rit d'un ignorant , on fuit un débauché ,
 Le mérite à la longue est toujours recherché ,
 Le besoin le connaît , il l'implore , l'admire .

Le premier des plaisirs est celui de s'instruire ;

C'est peut-être le seul qui souffre des excès,
 Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
 Mais vos plaisirs pervers qu'avec raison je blâme,
 Laissent en nous quittant un vuide affreux dans l'ame,
 Et le pesant ennui blazé sur tous les goûts,
 L'air sombre, l'œil éteint, vient s'endormir chez nous.

Si l'appas de la gloire en secret vous attire,
 Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
 Et que la renommée eut les mêmes égards
 Pour les fils d'Apollon, que pour les fils de Mars.

Au mérite, à l'esprit, à la vertu du Sage.

Le Vainqueur de l'Asie en subjuguant cent Rois
 Dans le rapide cours de ses brillants exploits,
 Estimait Aristote & méditait son livre;
 Heureux si son humeur plus docile à le suivre,
 Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
 N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus.
 Mais ce même Alexandre arrêtant sa furie,
 Dans Thebes, de Pindare épargna la Patrie.

La Grèce était alors le berceau des beaux arts,
 La science y naquit sous les lauriers de Mars;
 De la gloire des Rois, vains juges que nous sommes!
 L'époque des beaux arts est celle des grands hommes.

Avant qu'on eût vu Rome au point de sa splendeur,
 Le Sénat n'honorait que la seule valeur;

Mais

Mais le grand AFRICAÎN destructeur de Numance,
 Protecteur d'Ennius, ami de la science,
 Apprit par son exemple à ses grossiers Rivaux,
 Que les arts n'ont jamais dégradé les Héros.
 César vint après lui, le Vainqueur de Pompée
 Tint dans ses mains le sceptre & la plume & l'épée.

Depuis l'heureux Auguste apaisant l'Univers,
 Dans un Temple pompeux plaça le Dieu des vers.
 La muse de Virgile & la lyre d'Horace,
 A la postérité pour lui demandant grace,
 Par l'effet enchanteur de leurs illusions
 Détournèrent nos yeux de ses proscriptions.

Après les Antonins, Mars rempli de furie,
 Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
 Apollon prit son vol vers la céleste Cour,
 Le Dieu du goût quitta ce terrestre séjour;
 Le Tibre vit les Huns se disputer ses rives,
 Et l'on n'entendit plus que muses fugitives
 Attendrir l'Orient de leurs tristes récits

Douze siècles après s'éleva *Médicis*,
 À sa voix les beaux arts rappelés à la vie.
 Pour la seconde fois ornerent l'Italie.

François premier en vain chez ses peuples grossiers;
 Des Grecs & des Latins transplanta les lauriers;
 Ces tems si fortunés n'étaient pas près d'éclorre,
 Richelieu par ses soins en prépara l'aurore;

LOUIS

Louis à sa couronne ajouta ce fleuron,
 Il eut tout à la fois, Térence, Cicéron,
 Sophocle, Euclide, Horace, Anacréon, Salluste,
 Et l'on revit les jours d'Alexandre & d'Auguste.

Ainsi tous ces Héros dans ces tems fortunés,
 Ont été par les arts doublement couronnés:
 L'exemple & le plaisir guidaient à la science,
 Et la gloire en était l'illustre récompense;
 Qu'heureux sont les mortels avides de savoir!
 Eclairer notre esprit est pour nous un devoir.
 La science, HERMOTHIME, est pour celui qui l'aime
 Un organe nouveau de son bonheur suprême.

Esprits anéantis, Automates pésans,
 Imbéciles humains absorbés dans vos sens,
 On voit revivre en vous ce Monarque superbe,
 Qui privé de raison dans les bois broutoit l'herbe,
 Votre vie est un rêve; un stupide sommeil,
 Et vous aurez vécu sans avoir de réveil.

Craignez ce sort affreux, Ô mon cher HERMOTHIME,
 Prêt à vous assoupir, que ma voix vous ranime;
 Laissez, laissez périr des imprudens, des fous,
 Plongés dans leurs plaisirs, noyés dans leurs dégouts:
 Opprobres des humains que le monde méprise.

La sagesse prospère où périt la sottise;
 A tout être créé le Ciel accorde un don;
 Aux animaux l'instinct, aux hommes la raison,
 Qui

Qui vers les vérités sent son ame élancée,
 Animal par les sens est Dieu par la pensée;
 Pourriez-vous négliger ce présent précieux
 Qui rend l'homme mortel un citoyen des Cieux?

L'esprit se perd enfin chez les Sardanapales,
 Il est pareil au feu qu'attifiaient les Vestales;
 Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
 S'il ne s'accroît sans cesse, il s'éteint & périt.

Voilà le seul parti que le sage doit suivre,
 Végéter c'est mourir, beaucoup penser c'est vivre.





É P I T R E I I I .

S U R L A G L O I R E , E T S U R L' I N T É R Ê T .

SOIT dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use,
 Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse;
 Mon feu s'éteint, je touche à l'arrière-saison,
 Il est tems d'écouter la tardive raison;
 Tout plaît également à l'aveugle jeunesse;
 D'autres tems, d'autres mœurs, à la fin la sagesse
 Etouffe les transports de nos desirs ardens:
 Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon sens,
 Et la balance en main, pesons au poids du juste
 Les cruautés d'Octave & les vertus d'Auguste.

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
 Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
 Pouvons-nous le donner à ce fier Insulaire,
 Qui de son cabinet croit agiter la terre;
 De ses propres sujets habile séducteur,
 Qui des Grands & des Rois dangereux corrupteur,
 Marchande au poids de l'or un secours mercénaire,
 Et souscrit en riant cet arrêt sanguinaire;
 Mortels égorgez-vous, tel est mon bon plaisir.

Com-

Comment sans murmurer enfin peut-on souffrir
 Qu'un lâche, un Harpagon, qu'un misérable avare,
 Du nom de vertueux par vanité se pare ?
 Par quel droit ose-t-il prétendre à cet honneur ?
 D'un titre glorieux il est l'usurpateur,
 Il n'a que des vertus les dehors hypocrites,
 Quels sont donc ses hauts faits ? Quels sont ses
 grands mérites ?

Son navire est frété, prêt à fortir du port,
 Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le fort,
 Il brûle de partir & son espoir le flatte
 D'acquérir les trésors de l'Inde & de l'Euphrate,
 D'enrichir ses neveux dans ces climats lointains
 Dont un fameux Génois découvrit les chemins.
 Mais l'aquilon s'apaise, on l'appelle, il s'embarque,
 On leve l'ancre, il part plus content qu'un Monarque,
 Il brave les dangers, il brave les saisons,
 L'Eté n'a plus de feux, l'Hiver plus de glaçons;
 Plus dur dans ses travaux que ne le fut Alcide,
 Il n'est plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obscurcir les airs,
 Les flots lancés aux Cieux retombent aux Enfers,
 Eole se déchaîne & pousse dans sa rage
 Le vaisseau démâté sur le prochain rivage,
 Et sur des ais brisés Pilotes, Matelots,
 Se sauvent à la nage en abjurant les flots:
 Notre avare maudit cet élément perfide;
 A peine est-il sauvé que l'intérêt avide,

Sans

Sans daigner lui donner le tems de se sécher,
 L'entraîne en lui disant, „ Debout, il faut marcher,
 „ Méprise des dangers la terreur importune;
 „ Les chemins épineux sont ceux de la fortune.

Le péril qui n'est plus est bientôt oublié,
 Ce malheureux avare à l'intérêt lié
 N'hésite qu'un moment; sa funeste habitude,
 L'ardente soif de l'or, l'espoir, l'inquiétude,
 Chassent de son esprit tout desir de repos,
 Le sommeil sur son front voit faner ses pavots,
 Et notre forcené tout mouillé du naufrage,
 Une seconde fois court affronter l'orage.

Pourra-t-il dévorer ses trésors amassés,
 Ces barres, ces lingots dans sa cave entassés?
 Des faux & des vrais biens vains juges que nous
 sommes!

Le fort plus qu'on ne pense égale tous les hommes;
 A nos nécessités le Ciel avait pourvu,
 Quel usage Midas fait-il du superflu?
 Je vois de jour en jour accroître ses misères
 Par de nouveaux besoins devenus nécessaires,
 Moins riche des trésors dont il sent l'embarras,
 Que pauvre de tous ceux qu'il ne possède pas.

C'est bien pis si ce fou comblant le ridicule,
 Sans jouir de son bien sans cesse l'accumule,
 Afin qu'un beau matin, la mort à l'œil hagard
 De sa tranchante faux moissonnant le Richard,

Met-

Mette en possession de cette immense proie
 Un parent affamé qui s'en pâme de joie;
 Qui sans donner le tems d'enterrer le vilain,
 Vuide son coffre fort & boit son meilleur vin;
 Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême!

L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même,
 Mais l'ambitieux l'est de tout le genre-humain,
 Il marche à la grandeur le poignard à la main,
 Ses desseins, ses hauts-faits sont autant d'injustices
 Tout jusqu'à ses vertus devient en lui des vices;
 Ces tristes passions charment des cœurs pervers,
 Renversent les Etats & troublent l'Univers.

Je vais sur ce sujet vous conter une histoire;
 Le fordide INTERET & la superbe GLOIRE
 Voyageant par le monde enrôlaient ici-bas
 Tous ces fous qu'on voit naître en différens cli mat ;
 Pâtres, Bourgeois, Guerriers, Prêtres, Seigneurs,
 Ministres,
 Etaient bientôt séduits par leurs bienfaits sinistres;
 Ils virent en passant près d'un petit hameau
 Un Berger peu connu qui guidait son troupeau,
 Il se nommoit Damon, & malgré sa naissance,
 Des plus rares talens il avoit la semence,
 De l'esprit, un cœur tendre, & dans sa pauvreté
 Du goût pour le repos & pour la liberté,
 Seul avec sa Philis, ses moutons, sa houlette,
 Il vivoit loin du monde, heureux dans sa retraite.

Quel

„ Quel Berger, dit la *Gloire*, Ah ! verrons-nous
tous deux

„ Qu'il nous fasse l'affront d'être heureux à nos yeux ?
„ Nous avons égaré dans nos routes scabreuses ,
„ Des plus sages humains les ames vertueuses ;
„ Que de mortels sans nous dans le sein de la paix
„ Jouïraient d'un bonheur que nous n'avons jamais !
„ Aurons-nous vainement troublé toute la terre ?
„ Allumé tant de fois le flambeau de la guerre ?
„ Et nagé dans le sang des Guerriers expirans ?
„ Quoi ! tandis qu'ici-bas nous sommes tout puissans ,
„ Mon frere , verrons-nous lâchement sans rien dire ,
„ Que cet heureux Berger échappe à notre empire ?
„ Ah ! troublons son repos , égarons sa vertu ,
„ Qu'il tombé dans le piège , à nos pieds abattu.

Alors pour mieux voiler leur funeste imposture ,
Ils prennent d'un Berger l'habit & la figure ,
Ils abordent Damon d'un air doux & flatteur ;
La *Gloire* parle ainsi : „ Je te plains , cher Pasteur ,
„ Faut-il que les talens dont ton esprit abonde
„ Restent ensévelis pour nous & pour le monde ?
„ Quitte l'obscurité , connais-toi mieux Damon ,
„ C'est une double mort que de mourir sans nom ;
„ Il faut à tes vertus une illustre carrière ,
„ Il est tems , viens , suis-moi , parais à la lumière ,
„ Cesse de te cacher ton mérite éminent ,
„ La fortune t'appelle & la gloire t'attend.

„ J'annonce à ton génie une grandeur certaine ,
„ Choisis , deviens Auteur , Ministre ou Capitaine ,

„ De

„ De tes contemporains, applaudi, respecté,
 „ Ton nom peut passer même à l'immortalité.
 „ Vois-tu bien ces Bergers éblouis de ta gloire,
 „ S'écrier tous surpris & ne pouvant le croire,
 „ C'est donc là ce Damon que nous connumes tous !
 „ Colin & Licidas en sont déjà jaloux,
 „ Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs sans pareilles

Damon à ce discours nouveau pour ses oreilles
 Sent un trouble secret; un charme suborneur
 A porté son poison jusqu'au fond de son cœur,
 L'ambition soudain de son esprit s'empare.

L'Intérêt attentif s'aperçoit qu'il s'égare,
 Il saisit le moment qu'il est déjà troublé,
 Afin de lui donner un assaut redoublé,
 Et d'exciter encor dans le fond de son ame
 L'insatiable soif de son métal infame:
 „ Connais ton ignorance, ô rustique pasteur !
 „ Apprens de moi, dit-il, quel est le vrai bonheur :
 „ Tu n'es qu'un indigent & tu crois être sobre ;
 „ Va, ta simplicité dans le fond n'est qu'opprobre,
 „ Quoi ! Damon lâchement esclave d'un troupeau,
 „ Abreuve ses brebis, les tond de son ciseau,
 „ Tandis que tant d'humains vivant dans l'opulence,
 „ Ont consacré leurs jours à la molle indolence ?
 „ Ah ! quel luxe charmant s'étale chez les Grands !
 „ Des Palais somptueux logent ces fainéans,
 „ Leurs promenades sont des pompes triomphales,
 „ Leurs repas des festins, leurs jeux des saturnales,
 „ Les

„ Les humains ici-bas aux richesses soumis
 „ Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs
 amis;
 „ Sans argent il n'est rien que misère & bassesse,
 „ On prône vainement la stérile sagesse;
 „ Un esprit merveilleux, un mérite divin,
 „ Vous laissent sans argent un vertueux faquin.
 „ L'or a dans ces climats une entière puissance,
 „ Il donne à tous vos goûts une heureuse influence;
 „ Faut-il faire valoir des droits litigieux?
 „ Votre cœur brûle-t-il d'un feu séditieux?
 „ Frappez d'un marteau d'or, les portes sont ouvertes,
 „ Vos talens sont prônés, vos sottises souffertes;
 „ De l'Univers entier ce précieux métal
 „ Est le premier mobile & le nerf principal.

Le malheureux Damon que l'*Intérêt* assiege,
 Ne peut plus résister & tombe dans le piège.
 Ses moutons & Philis objets de ses plaisirs,
 Sont effacés soudain par de nouveaux desirs,
 Ce champêtre séjour lui devient insipide;
 Des grandeurs & des biens sentant la soif avide,
 Il abandonne enfin Philis & ses brebis.

Dieux! Que devintes-vous, malheureuse Philis?
 Cette amante aussi-tôt demi-morte & glacée,
 Rappelle son amant d'une voix oppressée;
 Ses larmes & ses cris ne peuvent l'attendrir,
 L'inconstant de sang froid part sans la secourir;
 L'intérêt l'endurcit & la gloire hautaine,
 En méprisant Damon avec elle l'entraîne.

Que

Que d'attraits séduifans n'a pas la nouveauté
 Pour un jeune pasteur dont la simplicité
 Sort novice & sans fard des mains de la nature !
 Incertain sur le choix, il erre à l'aventure,
 Le desir de briller & d'acquérir un nom,
 Des neuf savantes sœurs le rend le nourrisson ;
 Sans cesse il se dépeint ses hautes destinées,
 Il en veut par ses soins rapprocher les années ;
 Ses rapides travaux abregent son chemin,
 Il passe promptement dans le Pays Latin,
 Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie,
 Sécondé dans son vol des ailes du Génie,
 On le voit au grand jour publier ses écrits,
 Se placer parmi vous, Messieurs les beaux es-
 prits ;

Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
 Font hurler contre lui la mordante satire,
 Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux ;
 De ce genre de gloire il ressent les dégoûts,
 Et blâmant hautement son ardeur téméraire,
 Fatigué de leurs cris il apprend à se taire.
 Damon quitte le Pinde & des desseins plus hauts
 L'élevent au Théâtre où brillent les Héros,
 Il vole sur les pas de Mars & de Bellonne,
 Il venge sa patrie, il raffermir le trône,
 Il brave les périls, il cherche les hazards,
 Il conduit les assauts, il force les remparts,
 Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
 Et ses combats nombreux sont suivis de conquê-
 tes ;

Quelques membres de moins, quelques succès de plus,
Damon ferait l'égal du Vainqueur de Brutus.

Mais on brigue, on conspire, & l'implacable envie
Répand avec fureur ses poisons sur sa vie;
Du front victorieux de ce jeune Guerrier
Elle vient arracher le superbe laurier.

De ses exploits, dit-on, il n'est point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'Etat par son bras a pu se soutenir,
D'un aussi grand service il faudra le punir;
Ses vertus du Ministre ont allumé la haine,
Encore une victoire & sa perte est certaine;
Qu'il répande pour nous son sang dans les combats,
Ce sang augmentera le nombre des ingrats;
On l'accuse & ces bruits volent de bouche en bouche,
Le Courtisan malin & le Guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot est abusé par eux.
Ah Damon! quelle épreuve! Ambition trompeuse!
Telle est de tes Héros la récompense affreuse!
Quand même leurs exploits semblent se surpasser
Souvent un envieux les fait tous éclipses;
Damon dont l'imposture ose obscurcir la gloire,
Déchu de son pouvoir au sein de la victoire,
Perdu par ses jaloux lorsqu'il vengeait l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de soldat;
Mais dans ce désespoir l'ambition altière
Lui fait tourner ses pas vers une autre carrière.

Il paraît tout-à-coup au fond d'un cabinet,
 Griffonne des traités, met des projets au net ;
 Mais ce moderne Atlas croyant porter l'Europe,
 Devient sombre, rêveur, défiant, misantrope ;
 Damon comme soldat fut simple dans ses mœurs,
 Il se livra Ministre aux vices des Grandeurs.

Lorsque la Politique adoptant le Sophisme,
 S'imbut des trahisons du Machiavélisme,
 On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
 Que Ministres trompés & Ministres trompeurs ;
 On proscrivit l'honneur par ces fausses maximes,
 Et l'art de gouverner fut l'école des crimes ;
 Cette corruption qui l'infeste soudain,
 Rend Damon soupçonneux, double, dur, inhumain.
 Yvre de son pouvoir & plein de son système,
 Il ne voit, ne connaît & n'aime que lui-même.
 Ce n'est plus ce Berger qui modéré, content,
 Qu'un sort doux, mais uni, rendait compatissant ;
 C'est un Riche écrasé du poids de sa richesse,
 Qui porte au fond du cœur le dégoût, la tristesse :
 Il aime son aisance, il n'a que des travaux,
 Il cherche des amis, il trouve des rivaux ;
 Il doit de l'avenir deviner le mystère,
 L'événement douteux lui devient-il contraire ?
 Le public prévenu contre l'Infortuné
 Par un arrêt cruel l'a soudain condamné.
 Tandis qu'il se consigne à supporter ses peines,
 Le tems qui détruit tout déjà glace ses veines.

Comme l'on voit souvent de jeunes libertins
 Aux bachiques excès consacrant leurs festins,
 Quand un sommeil heureux a cuvé leur yvresse,
 Récouvrer au réveil l'esprit & la sagesse;
 Ainsi de son erreur rejetant le poison,
 Damon retrouve enfin sa première raison,
 Il maudit l'intérêt, la gloire & sa folie,
 Et reprend ses moutons & sa première vie,
 Philis à son retour, la constante Philis,
 Embrassant son amant vit ses vœux accomplis:
 Damon jouit en paix d'une heureuse vieillesse,
 Et goûta des plaisirs que donne la sagesse.

Heureux qui du bon sens pratiquant les leçons,
 N'abandonna jamais Philis & ses moutons!
 Les frivoles faveurs que fait la Renommée
 Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
 Un corps sain, des amis, l'aïfance, un peu d'amour,
 Sont les uniques biens du terrestre séjour;
 Ils sont autour de vous, mais semblable à Tantale,
 L'onde en vain se présente à sa levre fatale,
 Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

Allez donc maintenant, *Avare, ambitieux,*
 Follement vous bouffir de pompeuses chimères;
 Nos fortunes, Mortels, ne sont que passageres.
 Tel possède aujourd'hui de superbes jardins,
 Qui feront dès ce soir peut-être en d'autres mains,
 Ces biens nous sont prêtés, rien n'est sûr, tout varie,
 Et le monde pour nous n'est qu'une hôtellerie?

Le tems emporte tout, les Maîtres, les Sujets;
 Pour des momens si courts pourquoi ces longs projets?
 Pourquoi sans profiter des biens qu'on nous destine,
 Nourrir en notre esprit une guerre intestine?
 Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever!

Mais par tout ce discours qu'ai-je voulu prouver?
 Que sur la mer du monde un Pilote bien sage
 Doit préférer le port aux risques du naufrage.





EPI TRE IV.

A ROTTE MBOURG.

Sur les Voyages.

J'EN conviens, ROTTE MBOURG, quoique l'on en
présume,

L'homme est un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné,
Est par un vieil usage aux abus enchaîné;
L'immortelle sottise allant de race en race,
Maîtrisera toujours la faible populace;
Le siècle la transmet aux siècles à venir,
Tout sot est son sujet né pour la soutenir,
Il pratique avec soin son ridicule Code.

Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
Les fantasques décrets, ses tyranniques loix,
Ses caprices, ses goûts, son audace effrontée,
Ses changemens subits qui la font un Protée;
Je compterais plutôt les roses du Printems
Les épis de l'Eté, les grapes des sarmens,
Et de l'Hiver glacé. . . . Mais sans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.

Remarquez, ROTTE MBOURG, que de peres chez nous,
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Pré-

Prévenus pour un fils que leur amour protège,
 Lui font courir l'Europe au sortir du College;
 Lors même que ce fils est dépourvu de sens,
 Pleins de leurs préjugés, ces obstinés parens
 Osent nous soutenir qu'ainsi le veut l'usage,
 Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage;
 C'est un remede sûr & dès long-tems prescrit,
 Qui guérit la cervelle & donne de l'esprit.

Qu'un Dieu fléau des fots puisse un jour les confondre!

L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on respire à Londres,
 Raffinerait-il plus que celui de Berlin,
 Les fibres engourdis d'un cerveau né mal sain?
 L'esprit est inhérent & propre à la personne,
 Le climat n'y fait rien, la nature le donne;
 Un organe bouché ne se formerait pas
 Dans les serres où l'art mûrit les ananas.

Ah! verrai-je toujours l'Allemand imbécile
 De ses opinions esclave trop docile,
 Penser & raisonner si ridiculement?

Un jour je m'emportai & leur dis brusquement:
 „ Avez-vous résolu dans votre frénésie
 „ De vous deshonorer vous & votre patrie,
 „ En promenant par-tout, sans valable raison,
 „ L'opprobre de la Prusse & de votre maison?
 „ Et que diront de nous les nations polies?
 „ Certes leur vanité rira de nos folies,

„ En voyant arriver ce vol de nos badauts,
 „ Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigots;
 „ Je crois voir des Français qui secouant la tête
 „ Diront avec dédain : ah ! que ce peuple est bête !
 „ L'esprit est concentré chez les Parisiens,
 „ Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.

Ainsi je leur parlai, les raillant sans scrupule,
 Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;
 De leur opinion rien ne les fit changer;
 Et l'Univers entier en dût-il enrager,
 Les nations verront promener par le monde
 Ce fils où tout l'espoir de leur maison se fonde.

Soit, qu'il voyage donc, s'il le faut aujourd'hui,
 Je l'attens de pied ferme à son retour chez lui :
 Que fait-il ? qu'a-t-il vu pendant sa longue absence ?
 A-t-il l'esprit de *Stil* ? en a-t-il la prudence ?
 Point du tout, remarquez son plumet incarnat,
 De stupide qu'il fut il est devenu fat ;
 Et jouant l'étourdi sans pouvoir jamais l'être,
 C'est un lourdaud badin qui fait le petit maître.

Chrysispe, dites vous, est un homme prudent,
 Son fils qui doit partir a l'esprit transcendant,
 Son école est le monde, & son pere qui l'aime,
 Assuré de ses mœurs l'abandonne à lui-même ;
 Avec son esprit vif joint à tant de talens,
 Il ne fréquentera que les honnêtes gens

Et

Et les bonnes maisons dites les dangereuses ;
 Chez l'Abbesse *Paris* & ses Religieuses,
 Votre phénix de fils décemment introduit,
 De son zele dans peu recueillera le fruit ;
 Au pieux exercice ardemment Catholique,
 Il en emportera Dieu sait quelle relique ;
 Qui macérant sa chair, lui fera ressentir
 D'un plaisir passager le cuisant repentir :

S'il passe chez l'Anglais, citoyen de taverne ;
 Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
 Prendra tous les défauts de cette nation,
 Bizarre & singulier par affectation,
 Il fera vanité d'étaler sa folie ;
 Dieu vous garde sur-tout pour comble de manie,
 Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le splin pargôût,
 Et poussant l'Anglicisme insensément à bout,
 Pour marque des progrès qu'il fit dans son voyage,
 Il ne se pendre un jour à la fleur de son âge.

Si *Paris* le retient dans un Hôtel garni,
 Voyez son char superbe artitement verni,
 Ses laquais chamarrés, ses festins, sa dépense,
 Au Cours, à l'Opéra sa folle extravagance,
 Et pour prix de ses soins son bien en moins d'un an
 Fricassé par *Manon*, perdu dans un brelan ;
 Après tant de plaisirs, tant de galanterie,
 Qu'ira-t-il faire enfin dans sa triste patrie ?

Ce Seigneur opulent qui prodiguait son bien,
 Puni de ses excès doit par-tout & n'a rien,

Et pour lui la fortune ayant tourné sa roue,
 Sans laquais, sans carrosse il trotte dans la boue;
 Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
 L'enverront dès demain crever à l'Hôpital.

Mais Posthume, dit-on, doit vous charmer sans
 doute,

Ce pere prévoyant choisit une autre route;
 Son fils doit voyager en sage citoyen,
 Il a pour conducteur un Théologien;
 Cet austere Mentor guidant ce Télémaque
 Saura le ramener innocent vers Ithaque,
 Et des séductions garantissant son cœur....

Suffit, je vous entens, ce dévot Gouverneur
 Brutalement savant, sans monde, sans manieres,
 Déplacé dans le siecle & manquant de lumieres,
 Aurait besoin lui-même afin qu'on le souffrit,
 D'un maître qui daignât raboter son esprit.

Que peut-il résulter de ce choix ridicule?
 Le pupile enclôtré tenu sous la férule
 Par ce cuistre ombrageux de ce dépôt jaloux
 Gardé dans sa maison sous de doubles verroux,
 De prisons en prisons voyageant par le monde,
 De l'Univers entier pourrait faire la ronde,
 Il verrait tout au plus les dehors des Cités,
 Des enseignes, des murs & des antiquités,
 Il n'aura fréquenté, grace au cuistre incommode,
 Qu'un nombre d'artisans ministres de la mode,

Et

Et si son plat dévot n'en est point allarmé,
 Il verra de ballets un maître renommé,
 Qui jusqu'à l'entrechat portant sa connaissance,
 Fera couler ses pas au gré de la cadence;
 Le beau monde sur-tout qu'on recherche avec soin
 Sera fui du bourru qui ne le connaît point,
 Qui prend Londres & Paris pour des lieux exécration
 Où le Ciel doit lancer ses foudres redoutables.

Posthume, je vous plains, il valait mieux, je crois,
 Elever votre fils sous vos sévères loix;
 Voyez comme il paraît sombre, craintif, sauvage,
 La honte & l'embarras se lit sur son visage,
 Viendrait-il de Paris cet asyle des jeux?
 Non, vous m'en imposez, ce fils sort des Chartreux.
 Ah l'utile projet! Ah la belle dépense!
 Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
 Que fait-il? qu'a-t-il vu? qu'en fit son Directeur?

Mais voyez ses habits, ils sont du bon Tailleur,
 De ses cheveux tappés l'élégante frisure
 D'un toupet arrangé relève la parure;
 Il met du grand *Paffot* le génie aux abois,
 Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts.

Eh! quoi pour s'ajuster fit-il ce long voyage?
 Qu'on aurait épargné de longueur & d'ouvrage,
 Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
 Cordonnier & Friseur & Tailleur à Berlin!

Un jour leur eût suffi pour orner sa figure;
 Croyez vous que ce fils pourra par sa parure,
 Malgré son esprit sec & son cerveau perclus,
 Nous faire illusion sur son peu de vertus?

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces peres,
 De leurs desseins secrets pénétrons les mysteres,
 Ils ont sans doute un but, & ces sages parens
 Auront pensé sur-tout au bien de leurs enfans.
 Dites, lorsque vos fils de leurs coûteux voyages
 Reviendront étrangers par l'air & les usages,
 Qu'ils seront plus Français, plus Anglais que Ger-
 mains;

Quels utiles emplois leur préparent vos soins?
 S'il faut juger des faits par notre expérience,
 Le hazard en décide & non votre prudence.

Je vois vos voyageurs s'empresser chaque jour;
 L'un Juge postulant se présente à la Cour,
 Il a pris ses degrés & soutenu ses theses
 A l'Université des coulisses Françaises;
 De crainte que Cujas ne gâtât son cerveau,
 Il ne lut que Mouhi, Moncrif & Marivaux;
 Il n'est aucun discours que son esprit fertile
 N'embellisse d'un trait cité d'un Vaudeville.
 Ô le Juge excellent! Heureux sont les plaideurs
 Dont le sort dépendra de pareils Rapporteurs!

Le fâsque Dameret, fils chéri de sa mere,
 Jeune athlete énérvé des combats de Cythere,

De-

Desse de couvrir ses membres délicats
 Du fer & de l'acier dont s'arment les soldats;
 Il n'a jamais connu Vauban, Folard, Feuquiere,
 Mais l'art d'aimer d'Ovide est son cours militaire.

Cet autre à son retour va se mettre à l'écart,
 Imite ses aïeux & se fait campagnard;
 C'était bien employé d'aller en Angleterre,
 Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.

Voilà comme ces fous ont usé de leur tems;
 Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens
 Errans comme ce Juif qu'on dit courir le monde,
 Qui livrés aux travers dont leur esprit abonde,
 Prirent en voyageant un goût si vagebond,
 Que ne pouvant depuis rester à la maison,
 Se dévouant par choix aux grandes aventures,
 Finirent en frippons tout chargés d'impostures?

L'Allemagne féconde en plats originaux,
 En compte chez les grands des plus fous, des plus
 fots,
 Leur impuissant orgueil plein de la Cour de France,
 Imité les Louis par leur magnificence,
 Des Princes dont l'Etat contient six mille arpens,
 Réduisent en jardins la moitié de leurs champs,
 Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Versailles,
 Oppressent leurs sujets gémissans sous les tailles,
 Dans leurs vastes palais on chercherait un jour,
 Avant que d'y trouver le Prince avec sa Cour.

Dix hourets font leur meute & cent gueux leur armée;
 Ils sont nourris d'encens, ils vivent de fumée,
 C'est le faste des Rois gravé dans leurs cerveaux
 Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
 Hélas ! pour gouverner leurs petites Provinces,
 Fallait-il voyager & voir tant d'autres Princes
 Enfler leur vanité, se rendre malheureux ?
 Qu'on eût fait sagement de les garder chez eux !

Ces exemples récents ne corrigent personne,
 La coutume se fuit, soit mauvaise, soit bonne,
 L'homme est imitateur sans penser, sans juger,
 Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.

Une meute dépeint les gens de cette classe,
 Elle fuit Farillau qui la mène & qui chasse,
 S'il aboie, aussi-tôt tout aboie après lui,
 Sans connaître le cerf qui devant elle fuit,
 Sans savoir où ce chien par sa course les mène,
 En jappant après lui ne le suivent qu'à peine.

Nos gothiques Aïeux dans leur grossièreté,
 Ignoraient les douceurs de la société;
 Les Arts qui fleurissaient en France, en Italie,
 N'avaient point réchauffé la froide Germanie;
 De la Seine & du Tibre ils décoraient les bords,
 Le besoin demandait qu'on voyageât alors.
 L'Allemagne depuis quittant sa barbarie,
 Par les Arts à son tour à la fin fut polie;
 L'urbanité Romaine orna toutes les Cours,
 Mais sans autre dessein on voyagea toujours;

Cet

Cet abus en croissant allant à la sottise,
 Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.

Mais malgré la coutume & tous ses sectateurs,
 Il est des gens sensés au-dessus des erreurs,
 Qui présageant de loin & calculant d'avance,
 Pesent leurs actions au poids de la prudence.

Oui, Varus a raison, il prétend que son fils
 Augmente ses talens par des talens acquis,
 Et des pays lointains rapporte en sa patrie,
 De la capacité, du goût, de l'industrie,
 Afin que plus utile à soi-même, à l'Etat,
 Dans l'emploi qui l'attend il serve avec éclat.

C'est ainsi que l'on voit sur des troncs ordinaires
 Enter soigneusement des branches étrangères,
 Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

Ainsi l'heureux Jason revint en Conquérant
 Rapporter la toison dans Argos sa patrie,
 Il faut au Voyageur un but & du génie.

Tandis que dans mes vers je vous tiens ce discours
 Je vois de chez Vincent partir de jeunes ours;
 Coutume, opinion, vous gouvernez le monde,
 Le sage vainement vous attaque & vous fronde.
 Il n'est que trop certain, les écarts des aïeux
 N'ont jamais corrigé leurs indiscrets neveux.
 J'abandonne le monde en proie à sa bêtise,
 Maudit soit qui prétend réformer sa sottise :

Qu'on

Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au bien,

Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.

Qu'on suive votre exemple, on aura mon suffrage,
Je condamne l'abus en approuvant l'usage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais, ROTTEMBOURG, qu'ils voyageassent tous.

E P I T R E V.

A D' A R G E N S.

Sur la faiblesse de l'Esprit humain.

OUI, je doute avec vous, j'adopte cher d'ARGENS,
La raison qui retient votre esprit en suspens,
Qui loin de décider légèrement des choses,
Vous fait modestement examiner les causes;
Vous connaissez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des superstitions:
Je vois entre les mains d'un Philosophe libre,
Sa balance en flottant respecter l'équilibre.

Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer,
Fier & présomptueux dans ma tendre jeunesse
J'aimais à décider, c'était une faiblesse;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême & l'orgueil des Docteurs.

En

En songe je volais aux pleines immortelles,
 Ouvrant les yeux j'ai vu que je n'avais point d'ailes,
 Je fus me défier d'un esprit inventif,
 Curieux mais léger, prompt mais spéculatif,
 Qui créant des erreurs, adorait son ouvrage.

Il me semble, d'ARGENS, tout étant pour l'usage,
 Que nous avons reçu certain degré d'esprit,
 Qui bien que limité pour nos besoins suffit.
 Cét esprit fut pour nous un présent nécessaire,
 Et le Ciel le devait à l'humaine misère;
 Inférieur en force à tous les animaux,
 L'homme aurait succombé sous le nombre des maux;
 Imbécile en naissant, exposé sans défense,
 La mort l'eût moissonné dès sa plus tendre enfance;
 Un tissu délié, de fragiles ressorts
 Artistement unis composent notre corps;
 Contre les aquilons & la bise perçante,
 Rien ne nous garantit qu'une peau transparente;
 Il fallait en tout tems combattre les saisons,
 Tondre, filer, ourdir & tramer les toisons,
 Charpenter dans les bois, creuser dans les carrieres,
 Et sur des chars tremblans mener de lourdes pierres.

Mais sur tout autre soin il fallait se nourrir,
 Expliquer ses besoins, s'aider, se secourir,
 Par des sons variés interpretes de l'ame,
 Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
 Pour notre sûreté créer des Arts nouveaux,
 Rendre le fer tranchant, domter les animaux;

Ain-

Ainsi sur nos dangers la nature attendrie,
 A la faiblesse humaine accorda l'industrie.
 Mais lorsque notre orgueil sur le bon sens prévaut,
 Que notre esprit trop vain veut s'élever trop haut,
 Que l'homme veut percer de ses yeux téméraires
 La nuit dont la nature a voilé ses mystères,
 Son audace frivole, au lieu d'embrasser tout,
 De son étroite sphere apprend à voir le bout.
 Non, l'esprit hors de sens n'a plus d'intelligence,
 Nos organes grossiers font toute sa puissance,
 Notre raison sans eux comme un esquif léger,
 Sans boussole & sans mâts flotte au gré de la mer;
 Jouet des aquilons, perdant le port de vue,
 Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
 A des absurdités tout système conduit,
 En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.

Serait-ce donc à l'homme à décider en maître
 Sur tant de profondeur qu'il ne sauroit connaître ?

Par le rapport des sens & leurs illusions
 Il reçoit des objets quelques impressions;
 A l'entendre on dirait que le maître du monde,
 Quand il forma les Cieux, quand il abaissa l'onde,
 Daigna le consulter sur ses profonds desseins,
 Qui reglent la nature & fixent les destins;
 Et l'orgueilleuse Athene & la savante Rome
 Définissaient les Dieux lorsqu'ils ignoraient l'homme.

Est-ce à toi, vil mortel, à l'esprit limité,
 D'asservir sous tes loix l'immense éternité ?

Par-

Parle, insecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
 Voi l'abîme des tems & ta courte durée :
 Aurais-tu précédé ces siècles si nombreux ?
 Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis dans eux,
 Ton œil qui peut à peine endurer la lumière,
 Prétend percer des Cieux la brillante carrière ?

Plutôt des humbles champs où s'élève Berlin,
 L'on pourroit découvrir le superbe Apennin,
 Que de connaître à fond tous les premiers principes,
 Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes,
 De cent difficultés cet énigme muni,
 En petit comme en grand présente l'infini.

Demande à ce Docteur ce qu'est la cohérence,
 S'il connaît la matière & sa pure substance ?
 Il avouera que non, mais sans cesse il écrit
 En mots alambiqués un roman sur l'esprit ;
 Par un obscur jargon il veut expliquer l'ame,
 C'est un souffle, une essence, une divine flamme ;
 Il invente des mots au lieu de définir,
 Et se perd dans sa route au lieu de l'applanir.
 Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile,
 Voulant être profonde est tout au plus subtile.
 Sait-il donc s'il est libre, ou si sa volonté
 Obéit en esclave à la fatalité ?
 Il ne se connaît pas, mais son esprit devine
 Que ce vaste Univers n'eut jamais d'origine,
 Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
 Tira l'ordre du sein de l'antique chaos ;

Et

Et ce juge éclairé décidant sans connaître,
 Dira comme de rien se peut former un être ?
 Sait-il ce qu'est le vuide ? A-t-il pu concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir ?

Laissons à cet Anglais digne de notre estime,
 L'honneur d'avoir trouvé par un calcul sublime
 Les effets merveilleux nés de l'attraction ;
 Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'impulsion,
 Et quel est ce pouvoir dont l'effet peut produire
 Qu'un corps pesant sur l'autre également l'attire ?
 Le grand Newton l'ignore & son art n'en dit rien.
 Qui poussera plus loin son calcul que le sien ?
 Dans une région de ténèbres couverte,
 Qui de ces grands secrets fera la découverte,
 Si cet esprit puissant fait pour y réussir,
 Malgré tous ses efforts n'a pu les éclaircir ?

Lorsqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
 Veut marquer sur un plan les lieux, leur latitude,
 Nivelier des valons ou mesurer des champs,
 Il éprouve d'abord ses divers instrumens,
 Son opération dépend de leur justesse.

Cet usage en effet est rempli de sagesse,
 Si l'on veut raisonner n'est-il pas de saison
 De connaître avant tout quelle est notre raison ?
 Mais l'homme qui s'ignore, au hasard s'abandonne,
 Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne,

Ref-

Refferré dans lui-même un desir curieux
 Egare sa pensée & la perd dans les Cieux.
 Sait-il si la raison est frivole ou solide ?
 Si son esprit ardent peut se tenir en bride ?
 Ou si malgré ce frein par des écarts fréquens,
 L'imagination emporte le bon sens ?
 Mais l'orgueil dans son cœur respecte sa folie,
 Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On dirait en effet que notre esprit trompeur
 Froid pour la vérité s'échauffe pour l'erreur,
 Dans cent absurdités sa faiblesse nous plonge,
 Du brillant merveilleux le séduisant mensonge,
 S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
 Nourrit de fictions notre crédulité.

Il est comme un miroir dont la glace infidèle,
 Loïn de peindre à nos yeux une image réelle,
 Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
 Défigure les traits qui lui sont présentés.

L'homme ne connaît pas jusqu'où va sa faiblesse,
 Au sein de la folie il vante sa sagesse ;
 Enyvré d'amour propre il chérit ses talens,
 Et de sa propre main se parfume d'encens.

Ce n'est pas sans raison que mon chagrin l'accuse,
 Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse ;
 Qu'un Adepté paraisse & promette son or,
 Cent dupes du grand œuvre en attendront leur sort ;
 Leur

Leur erreur ne voit pas du gain trop animée ;
 Que leur bien au creuset se dissipe en fumée.
 Qu'un Astrologue vienne , & lisant dans les Cieux ,
 Annonce par son art un avenir fâcheux ,
 Le peuple plein d'effroi , rêveur & taciturne ,
 Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne ,
 Et croit pour avertir des grands événemens
 Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
 Quoi ! ces astres muets sont - ils donc des Prophetes ?
 Quoi ! tout est - il perdu quand on voit des Comètes ?

J'en fais dont les cerveaux sont vivement frappés
 D'esprits & de vampires autour d'eux attroupés ;
 Les ombres dans la nuit leur semblent des fantômes ,
 Sans cesse en frénésie ils en ont les symptômes ,
 Et toujours allarmés de spectres effrayans ,
 Ils accusent les morts des crimes des vivans.

Les superstitieux encor plus ridicules ,
 Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules ;
 Combien n'a - t - on pas vu d'habiles imposteurs
 Du stupide public cimenter les erreurs ?
 Sous des mots captieux proférer des oracles ?
 Par des prestiges vains fabriquer des miracles ?

Rassemblons tous les tems , voyons tous les pays
 De Lisbonne à Pékin , d'Archangel à Memphis ,
 S'en trouve - t - il un seul , je consens qu'on le nomme ,
 Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme ?

Oui,

Oui, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des grossieres erreurs des Prêtres frauduleux,
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile (a),
L'encens fuma jadis devant le Crocodile.
O comble de forfaits ! nos antiques Germains
Prodiguaient leur encens à des Dieux inhumains,
L'erreur leur immolait pour apaiser leurs haines
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix suivant ses visions,
N'avoit point combattu pour ses opinions,
Mais depuis les Chrétiens dans leur sang se plongerent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgerent ;
Défenseurs d'une Foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots assassins se portoient le trépas,
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs sans rien gagner par elles ;
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faiblesse ou croit par préjugé !

Mais que devient au fond cette raison si vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine ?
Je n'y vois que faiblesse & qu'imbécillité,
Le bon sens est captif de la crédulité ;
Une erreur singulière est sûre de séduire,
Folard à saint Médard a pu nous en instruire,
Le bon sens est voisin du transport insensé,
L'entre-deux par malheur est bien peu nuancé ;
Oui, l'ame la plus forte est pleine de faiblesse,
Ce n'est qu'un bon esprit qui voit sa petitesse.

Les

(a) L'Oignon.

Les hommes doivent tout aux organes des sens,
 Leur ministère instruit leurs esprits impuissans,
 Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
 C'est le seul point d'appui de leur intelligence;
 Mais ne jugeant de tout que par comparaison,
 Dès qu'ils sortent des sens ils perdent leur raison;
 De leur esprit borné la petite étendue
 Ne peut saisir ni rendre une chose inconnue;
 De tant de maux nouveaux les sons articulés
 Enveloppent des riens en termes empoulés.

De ce vaste Univers atome imperceptible,
 Crois-tu que l'infini devait t'être accessible?
 Dans tes projets hautains il n'est point de milieu,
 Tes destins sont d'un homme & tes vœux sont d'un
 Dieu.

Tandis que l'Aigle atteint le séjour du tonnerre,
 La timide Progné vole en rasant la terre;
 Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
 La prudence le règle & lui sert de soutien.
 Non, ne condamnons point cet amour des sciences
 Qui remplit notre esprit d'utiles connaissances;
 Qu'un sage soit savant; mais loin de s'entêter,
 Qu'apprenant à connaître il apprenne à douter,
 Et que de sa raison gouvernant la faiblesse,
 Dans son propre néant il puisse la sagesse.
 Un peu d'or pour un pauvre est un immense bien,
 C'est apprendre beaucoup de voir qu'on ne fait rien.
 De tous les animaux que l'Univers enferme,
 Chaque espèce a ses loix, ses limites, son terme;

La

La Nature fixa par ses arrangemens,
 Leurs domaines bornés à certains élémens.
 L'homme est ainsi qu'Antée illustré par la fable,
 Sur terre ce géant fut toujours indomtable,
 Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
 Perdant son élément il périt étouffé.
 Il faut, sage D'ARGENS, s'enfermer dans sa sphere:
 Qui pourrait respirer hors de son atmosphère,
 Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
 Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt en l'air.

De même notre esprit sans tenter l'impossible,
 Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
 C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer,
 L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
 Nos organes, D'ARGENS, seraient d'autre fabrique,
 Si l'homme eût été fait pour la Métaphysique,
 Notre esprit dégagé des terrestres liens,
 Pourrait en s'élevant aux champs aériens
 Y voir ce qu'il suppose & tout ce qu'il ignore,
 Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore;
 Nos yeux seraient perçans, nos desirs satisfaits,
 On n'aurait plus besoin du microscope anglais,
 Point de problème alors, tout serait axiome,
 On pourrait disséquer la monade & l'atome,
 Et prenant la Nature à l'instant que tout naît,
 Décomposer chaque être & savoir ce qu'il est.

L'Eternel nous cacha ces objets des Sciences,
 Il nous rendit heureux sans tant de connaissances;

E

Plo-

Ployons modestement nos vœux à ses arrêts,
 Du lot qui nous échut soyons tous satisfaits,
 Qu'à notre esprit débile & prudemment timide
 La modération serve toujours de guide;
 Ce fut dans son école où fleurit autrefois
 Ce Philosophe Grec (d) dont nous suivons les loix;
 Ce sage de l'erreur craignant le bras magique,
 Contr'elle se couvrit de l'égide sceptique;
 De notre faible esprit il connaissait l'orgueil,
 Et d'un système adroit le dangereux écueil.

Cicéron son disciple au fond de l'Aufonie,
 Transporta son école & son Académie;
 Philosophe prudent, généreux Sénateur,
 Pere de la Patrie & fléau de l'erreur.

O sage *Cicéron*, présidez à ma verve,
 Soyez mon Uranie & soyez ma Minerve,
 Vous de qui l'éloquence en plein Barreau domta
 Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
 Qui retiré depuis dans les champs de Tusculum
 Apprîtes à douter au monde trop crédule,
 Et peignant la vertu dans toute sa beauté,
 Montrâtes le chemin de la félicité.

Oui, laissons dans les cieux la science sublime;
 Travaillons dans le monde à détruire le crime;
 Que sert-il après tout à l'esprit curieux
 De descendre aux enfers, d'escalader les cieux?

Loin

(d) *Carnéade*,

Loin de nous égarer dans ce sombre dédale,
 Appliquons notre esprit à l'utile Morale;
 C'est elle qui fondant tous les replis des cœurs,
 Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs,
 Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
 Distinguer hardiment leurs vertus & leurs vices,
 Domter des passions tous les transports outrés,
 Changer des furieux en humains modérés,
 Nous apprendre à connaître au fond ce que nous
 sommes,
 Et rabaisser les Rois jusqu'au niveau des hommes.
 C'est elle qui nous fait triompher des revers.

O céleste Morale, épurez tous mes vers,
 Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque,
 Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,
 Préparez le chemin qui mène à la vertu,
 Plus on l'adoucira, plus il sera battu.

Tant que la destinée & la vicissitude
 Prolongeront mes jours, j'en ferai mon étude,
 Et sans perdre à connaître un tems fait pour jouir,
 Descartes ni Leibnitz ne pourront m'éblouir ?





E P I T R E V I.

A U C O M T E G O T T E R.

*Combien de travaux il faut pour satisfaire des
Epicuriens.*

O COMTE fortuné, qui dans l'indépendance
Jouïſſez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus & de la volupté,
Nourri dans le berceau de la proſpérité;
L'inſtinct vaut à vos yeux toute philoſophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des plaiſirs ſans vous charger de ſoins,
Vous laiſſez aux mortels pour vos nombreux beſoins
Epuifer leurs talens, les arts & l'induſtrie.

Dans la pourpre des Rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y deſcendez, c'eſt d'un air dédaigneux,
Ou c'eſt pour mépriſer un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts eſclave mercénaire;
Vous prétendez ſans peine avoir tous les plaiſirs,
Ordonner & d'abord contenter vos deſirs;
Trop promptement laſſé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des raffinemens reſſuſciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

Quel

Quel terrible embarras de servir votre table !
 Souvent votre *Joyard* veut se donner au Diable ,
 Pour inventer des mets dignes dons de Comus ,
 Sous leurs déguisemens à peine encor connus ;
 Et vous n'appercevez sous tant de mascarades
 Que pâtés , hachis fins , farces & marinades ,
 Vous ne connaissez plus la chair qui vous nourrit
 Satisfait d'affouvir votre avide appétit ;
 Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte ,
 Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate
 Et réduire à la casse , à la manne , au séné
 D'un appétit glouton le goût défordonné.

Tels sont tous ces repas goûtés dans l'indolence ,
 Où l'ennui compagnon de la magnificence ,
 Souvent jette au hasard ses languissans pavots ,
 Fait bailler l'enjouement & glace les bons mots.

Tandis que les festins , le luxe & la paresse
 De vos sens émouffés séduisent la mollesse ;
 Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts !
 Que de bras occupés à travailler pour vous !
 Regardez ce spectacle & souffrez que ma Muse
 De leurs nombreux travaux un moment vous amuse ,
 Ces objets ne sont bas que pour des ignorans.

Cet immense Univers , ces divers élémens
 Fournissent vos repas , la féconde Nature
 Réserve ses faveurs aux enfans d'Epicure ;
 Nos ruisseaux , nos étangs vous donnent leurs poissons ;
 L'air donne ses oiseaux , la terre ses moissons ,

Et la mer vous présente en fouillant ses abymes
Ces monstres recherchés, malheureuses victimes
De la voracité des célèbres gourmets.

Mais laissons pour un tems tous ces étranges mets,
Ces turbots, ces poupars & ces ragoûts bizarres,
Moins bienfaisans, moins bons que singuliers & rares;
Loin de l'art de Nevers & du raffinement,
Considérons ce pain pur & simple aliment
Qui sert toujours de base à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de soins & de culture!

Voyez ces Laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue & cultivent les champs;
Ils éternisent l'art qu'enseigna Triptoleme,
Par leurs rustiques mains le grain divers se sème;
On creuse avec le fer, on ferme les sillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moissons;
En vain sur les guérets l'aquilon souffle & gronde,
Vers le riant Printems la semence féconde
Se sentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pousse, s'élève & couvre les guérets
De sa plante touffue en Eté jaunissante;
Alors le Laboureur saisit sa faux tranchante,
Et moissonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit sur ses pas ses enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fideles
Après l'avoir lié l'entassent en javelles;
Delà le bœuf tardif vers le plus proche lieu,
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'aïssieu;
Plus

Plus loin des bras nerveux forts de leur tempérance
 Par des coups redoublés le battent en cadence,
 Et séparent enfin par leurs pesans fléaux
 L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux foins, ce grain que l'on sépare,
 Par un autre instrument se broye & se prépare,
 Il change de nature, une pierre en tournant
 Opère ce miracle à la faveur du vent;
 C'est une poudre fine artistement broyée,
 Il faut pour vous nourrir qu'elle soit délayée;
 Que la chaleur du four & l'aide du levain
 Par un dernier effort la transforment en pain.

Dans vos riches palais, votre fiere mollesse
 De ce simple aliment dédaigne la bassesse,
 Trop loin des Laboureurs qui peuplent les hameaux,
 Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
 Vous ignorez encor par quel immense ouvrage
 Le Français prépara cet excellent breuvage.
 Ce vin que vous buvez d'un air de connaisseur,
 Et dont vous nous yantez la sève & la douceur;
 Les fertiles côteaux où serpente la Saone
 L'ont fait croître & mûrir vers la fin de l'Automne;
 Le Vigneron soigneux en cultiva le plant,
 Il donna des appuis au débile sarment,
 Il pressa des raisins la liqueur empourprée,
 Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;
 Ce jus clarifié sans mélange, sans art,
 Vieilli dans ses vaisseaux devient ce doux nectar

Dont les flots de rubis colorent votre verre ;
 Et ce brillant cristal que vous jetez par terre ,
 Ce vase transparent que vous n'estimez plus
 Dans les bruyans transports des plaisirs de Bacchus ,
 Vous le devez encore à l'industrie humaine.

La cendre , la fougere & le sable d'arene
 Préparés par les mains d'un habile artisan ,
 Changent de forme & d'être en un brasier ardent ,
 Leur composition de dure & de solide ,
 Par la vertu du feu soudain devient fluide ,
 L'ouvrier en soufflant par un tube de fer
 Dilate cette masse & la gonfle par l'air ;
 Souple au gré du ciseau dont elle est arrondie ,
 Elle devient cristal dès qu'elle est refroidie ,
 Et permet aux rayons d'oser la traverser.

Ainsi s'est fait ce verre où l'on vous voit verser
 Cette boisson des Dieux , cette liqueur riante ,
 Qui vous fait savourer sa mousse pétillante.

Avec plus d'art encor se font ces grands trumeaux
 Dont la glace polie , égale & sans défauts ,
 Vous rend exactement comme un portrait fidele
 Les différens objets qui sont vis-à-vis d'elle.
 C'est-là tous les matins après votre réveil ,
 Sur le choix des atours que vous prenez conseil ;
 Ce miroir toujours vrai regle votre parure ,
 Il vous fait arranger la fausse chevelure
 Qu'on emprunta d'autrui , qu'on boucla tout exprès ,
 Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et

Et cet habit superbe avorton de la mode,
 Qui plus il paraît beau, plus il est incommode,
 Vous dérobe sous l'or le drap & sa couleur,
 Savez-vous qui l'a fait ? Ce n'est pas le Tailleur,
 Qui toisant votre corps sur son moule façonne
 Le drap auné, coupé, recousu qu'il galonne.

Examinez ces champs, ces bosquets, ces vallons :
 Voyez-vous ce Berger qui conduit ses moutons ?
 Il les tond deux fois l'an, leur utile dépouille
 Se convertit en fil passant sur la quenouille ;
 Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
 Minerve dans cet art forma les ouvriers ;
 Que d'hommes occupés, & que de mains adroites
 Sur la trame avec bruit font rouler les navettes !
 Un nouvel Univers nous fournit la couleur.
 Qui fait perdre à ce drap sa mal propre blancheur,
 Des couleurs de l'Iris on a l'art de le teindre,
 Pour lui donner du lustre on employe un cylindre,
 Qui de son poids égal en roulant l'applatit ;
 Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adresse humaine !
 Ces tableaux sont tissus d'or, de soie & de laine,
 Un eleve d'Appelle en donna le dessein,
 Corregé & Raphaël conduisirent sa main ;
 Ces contours, ces couleurs animent la teinture,
 La haute-lisse exacte égale la peinture.
 Oui, *Mercier* (e) ton aiguille à l'aide du fuseau,
 Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau ;

Tout

(e) *Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.*

Tout personnage a vie, il agit, il s'élançe,
 Le lointain fuit des yeux aidé par la nuance;
 Ces ouvrages parfaits poussés au clair obscur
 Couvrent dans les palais la nudité du mur;
 Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence
 A quoi servent ces biens sans goût; sans con-
 naissance ?

Il faut avoir sur eux quelque érudition,
 Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah! si dans vos grands biens vous voulez vous
 complaire,
 Qu'un sentiment plus fin sur les arts vous éclaire;
 Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné,
 Apprenez à connaître, ô mortel fortuné,
 De quel prix est pour vous l'industrie & l'ouvrage,
 Du moins à ces travaux, donnez votre suffrage.

Mais je parle des Arts du ton d'un amateur;
 La moindre attention lasse votre Grandeur,
 Vos sens sont engourdis, vous sortez d'une fête;
 Les vapeurs du dîné vous montent à la tête;
 Vous allez digérer dans un profond repos :
 La moleste déjà vous couvre de pavots;
 Vous allez vous livrer fatigué de la table,
 Sur un sofa commode au sommeil délectable;
 Ou bien sans y penser je vous vois parcourir
 Des obscènes Romans ennuyeux à mourir,
 Oeuvres qui de nos tems dénotent les miseres
 Et partagent le sort d'insectes éphémères;

Vous

Vous lisez ces écrits de votre propre aveu,
 Pour tuer les momens jusqu'à l'heure du jeu;
 Cette heure sonne, enfin votre carillon chante.
 Savez-vous comme on rend cette montre agissante?
 Par quels moyens secrets ses ressorts différens
 Travaillent de concert à mesurer le tems?
 Comment sur son cadran en tournant en silence,
 L'aiguille en vous marquant le moment qui s'élance,
 Aidé du carillon dont ce bruit retentit,
 Du matin jusqu'au soir, COMTE, vous avertit
 De la fin de vos jours dont le terme s'avance,
 Et de ce tems perdu par votre nonchalance?

Mais tout est préparé, votre jeu vous attend,
 Votre front s'éclaircit, votre cœur est content;
 En vain l'obscurcure nuit baisse ses sombres voiles,
 L'industrie a pour vous inventé des étoiles,
 Qui de votre salon chassent l'obscurité,
 Et ravissent les yeux par leur vive clarté;
 Ici d'un jeu nouveau l'amusement s'apprête,
 Vous comptez sur le sort qui regne à la comete.

Ces cartons par *Muller (f)* timbrés, bariolés,
 Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés,
 Et leurs combinaisons que le hazard amene,
 Reglent de votre jeu la fortune incertaine;
 Ces *Louis*, ces *Ducats*, entassés en monceaux
 Vont passer tour à tour à des maîtres nouveaux.

Mais

(f) Chargé du timbre des cartes à Berlin,

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur &
rare ?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare ?

On ne l'a point tiré de ces monts sourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élèvent jusqu'aux Cieux ;
Leur stérile tribut dont on se glorifie,
N'enrichira jamais la vuide Westphalie.

Ah, cher COMTE, apprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant ;
De ses propriétés la vertu découverte
Aux Sciences montra plus d'une route ouverte ;
L'art à ces vérités joignit l'invention,
Le fer obéissant connut l'attraction,
Frottée par l'aimant, on vit l'aiguille habile
Vers le Pole tourner sur son pivot mobile ;
Un Génois partagé d'un esprit créateur,
Amant des vérités & rempli de valeur,
Assuré des efforts du pouvoir magnétique
Fonda sur ses vertus son projet héroïque.

Il fit sur des chantiers construire ses vaisseaux,
Les peuples de Lusuf furent ses matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ses voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Russe esclave,
Et ce nouveau Jason s'embarqua sur les mers,
Résolu de trouver un nouvel Univers ;
On leve l'ancre, il part guidé par sa boussole,
Il brave tous les vents déchaînés par Eole,

Tous

Tous les flots élevés du fougueux Océan,
 Sa proue en fendant l'eau s'approche du couchant,
 Et baloté long-tems entre le ciel & l'onde,
 Après un long voyage il trouve un autre monde.

Ferdinand attentif à d'aussi grands travaux
 Fit du port de Cadix partir d'autres vaisseaux,
 De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cause,
 Les Saints sont enichés sur les bords du Potose,
 Les Incas detronés sont livrés à la mort.

Ainsi l'espoir du gain, l'ardente soif de l'or
 Apprit aux Espagnols secourus par Neptune,
 Sur des bords étrangers à chercher la fortune;
 Cortès, le fier Cortès avec peu de soldats
 Domta Montezuma, subjugua ses Etats.
 L'Afriquain consterné voit rempli d'épouvante
 Approcher de ses bords une ville flottante,
 Et huit cens Espagnols lui paraissent des Dieux,
 Ils portent le tonnerre, ils lui lancent leurs feux,
 Des monstres inconnus, des Centaures rapides
 L'atteignent en courant de leurs traits homicides;
 Tout se soumet, tout plie, on enchaîne le Roi,
 Cortès aux Mexicains fait respecter sa loi:
 Ces cruels conquérans dans ces champs de leur
 gloire
 Par des meurtres affreux ternissent leur victoire;
 Les Caciques, les Rois sont livrés au trépas.

Depuis l'astre brûlant de ces riches climats,

En dardant ses rayons sur cette ardente Zone
 Ne vit plus de Cacique ou de Roi sur le Trône ;
 Le peuple avait péri comme ses Souverains ,
 Les fleuves regorgeaient du sang des Mexicains ;
 Parmi tant de fureurs & tant de funérailles
 Ou fouillait dans les monts , du sein de leurs en-
 traîles

L'Espagnol retirait ce dangereux métal ,
 Du vice des humains mobile principal ;
 Les riches minéraux que recelait l'Afrique ,
 La dépouille des Rois , les trésors du Mexique
 Et tous ces biens acquis par des crimes hardis ,
 Pour enrichir Madrid passèrent à Cadix ;
 On timbra les lingots , la piece eut son poids juste ,
 De Charles (g) à chacune on imprima le buste ;
 Ces signes de valeur reçurent divers noms ,
 On vit Piastras , Ducats , Pistoles , Patagons ;
 Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce ,
 Ce métal en Europe à pleine main se verse.

Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts ?
 Ils portent nos moissons dans de lointaines mers ;
 L'Espagnol les reçoit ; il nous rend des especes ,
 Et de ce troc heureux dérivent nos richesses ;
 Les trésors du Mexique en Prusse transportés ,
 Entretiennent les arts dans les grandes Cités ;
 Ils font naitre le luxe enfant de l'opulence ,
 Des villes aux hameaux circuler la dépense ;

Le

(g) Charles-Quint.

Le Laboureur qui vend le fruit de sa sueur,
 Du prix qu'il en reçoit va payer son Seigneur;
 C'est lui qui vous fournit à force de fatigue
 Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.
 Jugez, COMTE, jugez par ces faibles desseins
 Des travaux étonnans qu'embrassent les humains;
 Je n'ai pas tout dépeint, la matiere est immense,
 Et je laisse à *Bernis* sa stérile abondance.

Mais ceci vous suffit, vous voyez les liens
 Dont l'avantage égal unit les citoyens,
 L'industrie en tous lieux qui s'accroît & s'exerce;
 L'ouvrage encouragé par l'appas du commerce;
 L'Asie & l'Amérique ont contenté nos goûts,
 Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Méprifez-vous encore ces artisans habiles,
 A vous, à leur patrie au genre humain utiles?
 Leurs occupations les rendent vertueux,
 COMTE, de leur bonheur devenez envieux;
 Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines,
 Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont acheté les peines;
 La paresse offre à l'homme une fausse douceur,
 Le travail est pour lui la source du bonheur.





É P I T R E VII.

A MAUPERTUIS.

*La Providence ne s'intéresse point à l'individu,
mais à l'espece.*

NON, ne présumez point, sublime MAUPERTUIS,
Que Dieu regle un détail trop au-dessous de lui,
De nos frères destins, de notre petitesse,
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse;
Quoi notre individu, quoi nos nombreux besoins
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins?

Ce moteur inconnu, cette cause première
En donnant une forme à l'antique matière,
Aux êtres imposa ses immuables loix:
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air élève une flamme ondoyante,
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente,
Tout genre est limité dans son petit circuit;
D'un pepin de pomier l'arbre se reproduit,
Mais jamais ce pepin ne produira des roses,
Les effets sont toujours les esclaves des causes.

Ainsi l'homme en naissant reçut les passions,
Ces tyrans de son cœur & de ses actions;

Leur

Leur empire est connu par des effets semblables,
 La trahison naquit des haines implacables;
 L'amour à ses douceurs mêle un cruel poison,
 Il égare l'esprit & séduit la raison;
 Inquiet, soupçonneux, rempli de jalousie,
 Il produit la fureur ou la mélancolie.
 La colere est subite, aveugle & sans accès,
 Et pousse les humains au comble des forfaits;
 Nous sommes tous marqués d'un de ces caractères,
 Ils ont, vous le voyez, des suites nécessaires:
 Un Héraclite pleure, un Démocrite rit,
 L'atrabilaire est dur & l'humain s'attendrit.

Dieu fit ces passions, une main inconnue
 Dans un ordre ignoré par-tout les distribue;
 Tant de variétés, tant de destins divers,
 Par leurs combinaisons décorent l'Univers,
 Et d'un spectacle usé renouvellent la scene.

Mais l'Etre tout-puissant ne se met point en peine
 Du rôle que je joue & du sort qui m'attend,
 Mon principe m'entraîne & je suis son torrent
 Si du faite des Cieux il abaisse sa vue,
 Il voit d'un œil égal la rose & la ciguë;
 Le grand est son ouvrage & dans l'immensité
 Il fait manifester toute sa majesté;
 Dans de vastes desseins ce Dieu peut se complaire,
 Mais il est sourd aux cris du stupide vulgaire;
 Sans soins, sans embarras, sans peine, sans tourment,
 Il fait que la Nature exécutant son plan

Obéit

Obéit à ses loix sans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.

Tel sûr de son ouvrage un Horloger expert
Agence des ressorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement son allure constante;
Au principe moteur la montre obéissante,
Dans l'absence du maître accomplit ses desseins.

Et tel ayant posé des principes certains,
Dieu soumit les effets à leurs premières causes;
Sûr des événemens il laisse aller les choses;
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à son plan général.

Les loix qu'à la matière imposa sa sagesse
Se bornent au devoir de conserver l'espèce;
Tout ce qui se détruit doit être remplacé.

Ainsi le tems présent répare le passé,
Ainsi nous occupons les places de nos pères,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires,
Le Rhin fournit la mer du tribut de ses eaux,
Là naissent des forêts, ici des végétaux;
Leur semence diverse également féconde,
Alors qu'il dépérit renouvelle le monde,
Mais leur force inhérente & leur fécondité
Ne produit qu'un seul genre à jamais limité.

Connaissez la Nature, attentive à l'espèce;
Nos pertes par ses soins se réparent sans cesse;

Par

Par sa fécondité le monde est maintenu ;
 Et son sein abondant fournit au superflu :
 Elle fait que le gland peut reproduire un chêne ;
 Mais de ces glands perdus elle n'est point en peine
 Qui tombent les hyvers, abattus par les vents,
 Et sans multiplier pourrissent dans les champs :
 Qu'un déluge en Été détruise la semence,
 Le grain en d'autres lieux revient en abondance,
 Que l'Afrique fournisse aux besoins des Français,
 Que les champs des Germains nourrissent les Anglais,
 Ces objets grands pour nous, petits pour la Nature,
 N'important point au monde, il poursuit son allure.

Voyez quand le Printems vient déchaîner les eaux,
 Que les torrens Saxons font enfler nos ruisseaux,
 Dans son cours orgueilleux l'Elbe majesteuse
 Etendre sur les prés sa fange limoneuse,
 Changer en serpentant la forme de son lit,
 Couvrir un de ses bords de son onde qui fuit ;
 Sans égard au terrain, qu'il soit le mien, le vôtre,
 Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

Ainsi pour l'Univers il n'est rien de perdu,
 Mais Dieu ne descend point jusqu'à l'individu ;
 Il rit de l'homme vain qui rempli de lui-même,
 Mécontent de son sort blâme l'Etre suprême.

Eh quoi ! la taupe aveugle en son vil souterrain,
 Doit-elle critiquer les palais de Berlin ?
 Peut-elle appercevoir leur immense étendue ?
 A sa motte de terre elle borne sa vue ;

MAU-

MAUPERTUIS, l'homme est taupe, étroitement borné
Par l'instinct de ses sens il se trouve enchaîné,
Ses jugemens sont faux, ses lumières trompeuses.

Ce Campagnard se plaint que des sources bourbeuses
Coulent par le gagnage à travers ses vallons,
Il accuse les Dieux; connaît-il leurs raisons?
Ce marais desséché qui forme sa prairie,
A l'utile ruisseau doit son herbe fleurie,
Et ses eaux serpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichissent les mers.

Tels sont nos préjugés! l'homme d'un regard louche
Voit & sent vivement le malheur qui le touche,
Mais il n'apperçoit point dans la totalité
Le bien que son mal fait à la société.

Atome imperceptible, insecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu? Que te doit la Nature?
T'avait-elle promis de troubler l'Univers
Pour t'épargner des soins, des peines, des revers?
Etouffe ton orgueil qui te rend misérable,
Et souviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général par le Ciel arrêté,
Un homme, un Etat même est à peine compté;
Un Empire n'est rien, il disparaît dans l'ombre
De ce vaste Univers, de ces mondes sans nombre
Qui nagent dans le vuide autour de leurs soleils
Supérieurs au nôtre ou du moins ses pareils.

Des

Des plus puissans Etats examinons l'histoire;
 Je vois de grands revers à côté de leur gloire;
 La Grece jadis libre, esclave des Romains,
 La maîtresse des mers & des champs Afriquains,
 Par Scipion conquise, abattue & rasée,
 Par les Huns, par les Goths je vois Rome embrasée;
 Ici tout un pays submergé par les flots,
 Là Marseille livrée aux fureurs d'Atropos,
 Tant de vastes Etats; tant d'immenses Colosses
 Ebranlés & détruits par des peuples féroces,
 De la vicissitude ils se ressentent tous;
 Vous voyez donc que Dieu ne descend point à nous,
 Insensible au fléau qui ravage le monde,
 Nous n'occupons jamais sa sagesse profonde;
 Il voit tout dans le grand où l'homme est englouti.

Oui, dans l'immensité l'homme est anéanti,
 Oui, cette vérité qui blesse une ame vaine,
 Par les événemens paraît claire & certaine.

Lorsque l'astre des jours qui regle les saisons
 De ses rayons ardens vient brûler nos moissons,
 Et que les Cieux d'airain qu'à grands cris on implore,
 Refusent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'aurore,
 L'Etat prévoit sa perte, il va manquer de pain;
 Le besoin, la pâleur, la misère, la faim,
 L'horreur, le désespoir & la mort implacable
 Font dans tout le Royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignait veiller sur nos faibles destins,
 A ces calamités donnerait-il les mains?

Ver-

Verraît-il de sang froid le démon de la guerre
 Voler d'un pôle à l'autre en détruisant la terre.
 Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
 Ces massacres affreux de mortels égorgés,
 Tous ces combats sanglans qui nous ensévelissent,
 Ces générations qui par le fer périssent ?

Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
 L'espece fièrement triomphe du destin.

Qu'un Monarque absolu par des Arrêts très-sages
 Proscribe les moineaux qui pillent les villages,
 Le mal qu'ils souffriront de sa rigidité,
 N'approchera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés aux humains serviables,
 Ont pour multiplier des ressources semblables;
 Notre voracité de leur chair se nourrit,
 Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux est présent à ma vue
 Qui ravit la genisse au joug de la charrue;
 Nos prés semblent deserts, sur nos troupeaux nom-
 breux

La mort appesantit son glaive rigoureux;
 Tous les secours de l'art leur furent inutiles,
 Nos champs sans leurs travaux vont demeurer stériles;
 Le triste Laboureur, pensif, désespéré,
 Sans toucher son rateau demeure désœuvré;
 Les Français, les Bretons, la vaste Germanie,
 La Prusse, tout le Nord & la froide Scythie
 Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.

Mais

Mais la mort vainement exerce ses fureurs,
Voici d'autres troupeaux parés de leur jeunesse,
La Nature par eux reparera l'espece.

Cette calamité rappelle à mon esprit
Les funestes fléaux dont la Prusse souffrit;
Citoyens malheureux ! ô ma chere Patrie !
De votre triste sort mon ame est attendrie,
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le Royaume en deuil déplorait ses enfans.

Du mal contagieux l'attaque était subite,
De ceux qu'il atteignait la vie était proscrite;
Une chaleur ardente à l'instant les brûlait,
L'haleine leur manquait, la soif les accablait,
Ils buvaient, mais hélas ! nos fleuves dans leurs courses
Sans éteindre leur soif auraient tari leurs sources;
Pareils à la fournaise où l'on verse de l'eau,
Leurs entrailles sentaient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue desséchée & leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient sur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuses
Sentaient couvrir leurs corps de taches venimeuses,
De ces charbons crévés sortait un poison noir,
Ils mouraient dans les cris & dans le désespoir.

O tems infortunés, ô tems vraiment funestes !
Il n'était plus alors de Nisus ni d'Orestes;

Les

Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
 Rien ne pouvait lier le peuple épouventé.
 Faut-il le rapporter ? ô comble de nos crimes !
 On fuyait lâchement ces plaintives victimes
 Qui sentaient les fureurs de la contagion ;
 On les laissait mourir sans consolation ;
 La faim à tant de maux vint joindre sa souffrance,
 Alors de tous les cœurs disparut l'espérance.

Peignez-vous, s'il se peut, les horreurs de ces
 tems,

Les places, les maisons pleines de nos mourans,
 Là le frere expirant sur le corps de son frere,
 Le cadavre du fils couvrant celui du pere ;
 Là les tristes sanglots & les cris douloureux
 Des lamentables voix qui s'élevaient aux Cieux ;
 Voyez ce tendre enfant qui tette à la mamelle,
 Il prend sans le savoir une boisson mortelle ;
 Sa mere défaillante & manquant de secours
 Veut même en expirant lui prolonger ses jours.
 Figurez-vous ces morts privés de sépulture,
 Et représentez-vous l'odeur infecte, impure
 Qu'exhalaient dans les airs tant de corps empestés,
 Ces passans par l'odeur à l'instant infectés.

Nos sens n'étaient frappés que d'objets lamentables,
 O jours trop désastreux ! spectacles effroyables !
 A la sombre lueur d'un funeste flambeau,
 Une famille entiere est conduite au tombeau,
 Et tous ceux qui lui font cette faveur dernière
 Dans peu sont tous portés au même cimetiere :

Là des monceaux de morts on détournait ses pas,
 Où fuir ? hélas ! par-tout on trouvait le trépas ;
 La mort jusqu'aux saints lieux insultant tout asyle
 Fit un spectacle affreux de cette triste ville ; (b)
 La peste avait juré la mort des Prussiens,
 Il nous restait si peu des anciens Citoyens,
 Par les meurtres nombreux qu'avait commis sa rage,
 Que ce pays désert semblait un champ sauvage.

Soit que la peste alors lasse de ses fureurs,
 Terminât de nos maux les funestes horreurs,
 Ou soit qu'elle perdit par ce ravage insigne
 De son poison mortel l'influence maligne,
 Le mal finit enfin , & sous un regne heureux (i)
 La Prusse répara son destin malheureux ;
 Le peu de Citoyens qui des maux échaperent
 Secondés par le tems depuis la repeuplerent ;
 La nature attendrie attentive à nos jours,
 Sous le nom de l'amour vint à notre secours ;
 Tout le peuple nouveau dont la Prusse est remplie,
 Au pouvoir de ce Dieu doit compte de sa vie,
 Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux Etats
 Les traces qu'imprimait la fureur du trépas.

Si ces calamités troublaient l'ordre des choses,
 La main du *Tout-puissant* arrêterait leurs causes ;
 Mais ce qui nous paraît un malheur capital,
 N'est rien quand on le voit d'un coup d'œil général.

Que

(b) *Konigsberg.*

(i) *Celui du feu Roi.*

Que cette vérité, quoique dure & sévère,
 Ne nous éloigne point du plaisir nécessaire;
 Le sage gagne à tout, l'école du malheur
 Lui sert à mieux sentir le vrai prix du bonheur;
 Il fait à quels dangers l'expose sa nature,
 Dans des jours fortunés disciple d'Epicure,
 Dans des jours désastreux disciple de Zénon,
 Pour tous les cas prévus il arme sa raison.

Oui, tels sont nos devoirs, respectons en silence
 Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence,
 De notre esprit borné redoutons les erreurs,
 Craignons de décider sur tant de profondeurs,
 Et soyons assurés malgré nos catastrophes,
 Que le Ciel en fait plus que tous les Philosophes.

ÉPITRE VIII.

A MON FRERE FERDINAND.

Sur les vœux des Humains.

Tous les hommes sont fous, Platon dans son erreur
 Leur donna la raison & leur fit trop d'honneur;
 Un triste instinct les porte à la vicissitude.
 Leur vie est un tableau de leur inquiétude.
 Empressés d'obtenir, lassés de posséder,
 Leurs vœux & leurs destins ne sauraient s'accorder.

J'ai-

J'aime à voir tel qu'il est l'homme & son caractère,
 Et l'exemple d'autrui sur mes défauts m'éclaire;
 Oui, le cœur des humains ce fidele miroir
 Nous peind tous dans le vrai si nous voulons nous
 voir.

Un jour en raisonnant je traversais la ville,
 L'esprit tout occupé, suivi de Théophile,
 Le hasard me mena du côté du jardin;
 Un peuple d'importuns remplissait le chemin,
 De mille voix en l'air le discordant mélange
 Nous annonçait de loin la multitude étrange,
 Qu'assemblait en ces lieux l'esprit d'oïiveté:
 Aussi désœuvré qu'eux, ma curiosité
 Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante;
 Les fous sont pour un sage une leçon puissante;
 Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre pressés,
 Se heurtant, se fuyant, poussés & repoussés,
 Et portés par la foule au fort de la mêlée
 Nous voilà des secrets de l'absurde assemblée.

Un fou disait, parlant vivement & très-haut,
 „ Puisse-t-il plaire au Ciel d'allumer au plutôt,
 „ (Qu'importe au Sud, au Nord, en quel lieu de la
 terre ?)
 „ Pour exaucer mes vœux une sanglante guerre !
 „ On connaîtrait alors le prix que nous valons;
 „ Loin de nous consommer, ainsi que nous faisons,
 „ Dans les honneurs obscurs des grades subalternes,
 „ On connaîtrait en nous des Eugenes modernes.

Deux jeunes Officiers se parlaient sur ce ton,
Un poil folet à peine ombrageait leur menton.

Au même instant arrive une foule nouvelle
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle ;
Vingt personnes au moins croyant se réjouir,
Se parlaient à la fois sans penser, sans ouïr ;
Ce flux impétueux qui vient & nous inonde,
Se dissipe à l'instant & se perd comme l'onde ;
Tout change & nos voisins sont d'autres inconnus ;
Alors tout fraîchement dans la foule venus ;
Un squelette ambulante me passe & me coudoie,
Disant à son ami, „ Dieu ! que j'aurais de joie
„ Si le Ciel bienfaisant renouvelant ses dons
„ Daignait me départir deux vigoureux poulmons !
„ Un siècle tout au moins j'aurais dessein de vivre.
La toux en l'étouffant l'empêcha de poursuivre.

Bientôt d'autres passans s'approcherent de nous ;
Un personnage âgé se distinguait d'eux tous ;
Il disait d'un ton sec à l'un de ses confrères,
„ Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
„ Mais ne présumez pas que je me trouve heureux,
„ Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux ;
„ Je les ai conjurés que ma stérile flamme
„ Pût encor procurer un seul fils à ma femme ;
„ Mes avides neveux desirant mon trépas,
„ Mes biens accumulés seront pour des ingrats.
Quelques collatéraux qui près de lui passèrent,
Bras dessus, bras dessous, vivement l'embrassèrent ;

Et

Et de mille fâcheux qui discouraient fans choix,
Le bruyant carillon fit étouffer sa voix.

Nous entendons chanter, on éclatait de rire,
Tous ceux qui de l'amour sentaient le doux empire,
Charmés de leurs beautés faisaient les doucereux;
Un homme très-rêveur était tout auprès d'eux,
Il se promenait seul d'un pas grave & stoïque
En se frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés sur terre exprimaient sa douleur,
Touché de ses soupirs, émû de son malheur,
Lui promettant mes soins & ma faible assistance,
Je le priai sur-tout de rompre le silence;
„ Ah! puisse *Befstuchef* périr tragiquement!
Reprit-il & soudain me quitte brusquement.

Théophile à la fin brûlant d'impatience
S'écria, „ Dieu, quels gens! ah, quelle extrava-
gance!

„ Partons, & dès demain revenons tous les deux;
„ Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux,
„ Et nous favoriser d'un tems doux & propice!

Appercevez du moins quelle est votre injustice,
Vous, dis-je, qui frondez tous les gens à projets,
Vous en formez ici pour de moindres sujets,
Au lieu de relever les faiblesses des autres,
Il serait plus sensé de corriger les vôtres;
Jouïssons dès ce soir de ce charmant jardin,
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain;

Souvent un Ciel serein se couvre de nuages ,
Aux charmes des beaux jours succedent les orages.

MON FRERE, je vous fais le tableau de nos mœurs,
Voyez ces infensés en proie à leurs erreurs,
Dévorés de desirs & nourris de chimeres
S'élever follement au-dessus de leurs spheres,
Attristés du passé, dégoûtés du présent.
Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant;
D'un bonheur idéal soigneux de se repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encor naître,
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets, de vœux audacieux;
Remplissez leurs souhaits, la colere céleste
Ne put jamais leur faire un présent plus funeste.

Mais ouvrons à leurs yeux le palais des destins;
Observez ce concours de malheureux humains,
Qui passent tour-à-tour de l'espoir à la crainte,
Mécontents de leur sort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous : „ Tremblez faibles mortels,
„ Renoncez à changer mes décrets éternels,
„ Connaissez l'avenir, la liaison des choses,
„ L'enchaînement des faits assujettis aux causes,
„ Tout obéit aux loix de la nécessité;
„ Voyez, voilà le tems, voilà la vérité,
„ Ils vont hâter pour vous l'ordre des destinées,
„ Présenter à chacun le cours de ses années;
„ Dans l'immense avenir quel est l'événement,
„ Qui peut remplir les vœux de votre égarement ?
„ Quit-

„ Quittez les vains projets où votre espoir se fonde ,
 „ Vos vœux dans le chaos replongeraient le monde ;
 „ C'est par mes sages loix que je l'ai maintenu ,
 „ Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu ;
 „ Les sorts sont tous jettés, soyez contents des vôtres ,
 „ Ceux que vous desirez sont les destins des autres ;
 „ Et si j'avais été flexible à vos soupirs ,
 „ Vous seriez tous punis par vos propres desirs .

„ Toi , guerrier imprudent , un autre tient ta place ,
 „ Vois sa funeste fin , frémis de son audace ,
 „ Il aimait les dangers , il cherchait les combats ,
 „ Le voilà moissonné par la faux du trépas .

„ Toi , qui du vieux Nestor desires les années ,
 „ Peinds - toi dans ce vieillard les tristes destinées
 „ Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparait ;
 „ Il vit dans les dégoûts , l'âge , la maladie
 „ Ronge insensiblement la trame de sa vie ,
 „ De sa faible raison consume le flambeau ,
 „ Et par de longs tourmens le conduit au tombeau .

„ Approche , vieux Crésus , mécontent imbécile ,
 „ Possesseur malheureux d'une femme stérile ,
 „ Vois tu chez ton voisin ce fils tant désiré ?
 „ C'est un lâche , un ingrat , un fils dénaturé .
 „ Misantrope absorbé dans tes frayeurs sinistres ,
 „ Au lieu d'un *Bestuchef* vois deux nouveaux Mi-
 nistres
 „ Plus fiers , plus corrompus & plus entreprenans !

„ Ah ! modérez , mortels , vos desirs violens ;

„ Un ciel toujours serein, un bonheur sans mélange
 „ Etaient-ils faits pour vous qui rampez dans la fange?
 „ Rien ne vous était dû, j'ai beaucoup fait pour vous,
 „ Ingrats à mes bienfaits redoutez mon courroux.

Il dit, & dans l'instant à ces accens terribles,
 Le palais & le Dieu devinrent invisibles,
 Et ce peuple à projet détrompé de ses vœux
 Dit en se résignant, laissons agir les Cieux.

Qu'est-ce que nos souhaits ? des plaintes insensées ;
 D'inutiles regrets, de frivoles pensées,
 Des songes turbulens d'un sommeil agité,
 Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.

Notre sort est marqué, l'homme déraisonnable
 Veut changer à son gré son arrêt immuable ;
 Tandis que Jupiter de deux vases égaux
 Versa sur les humains & les biens & les maux.

Mortel extravagant, fragile créature,
 Prétends-tu renverser l'ordre de la nature,
 Et jouir d'un bonheur toujours pur & parfait ?
 Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait ?
 Réponds pour quels humains les trois Parques sévères
 Ont-elles donc sans fin filé des jours prospères ?
 Consultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
 Ces fastes échappés à l'injure des tems,
 Fouillons l'antiquité, rappelons la mémoire
 De ces illustres morts qui vivent dans l'Histoire;
 J'en

J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de
fers,

Et tous ont dans leur vie effuyé des revers.

Crésus se crut heureux, une foule importune
De courtisans flatteurs adorait sa fortune ;
Il apprit de Solon qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa
mort.

Cyrus qui le vainquit & qui domta l'Asie,
Perdit bientôt après sa fortune & sa vie,
Une femme (k) mit fin à ses destins heureux.

Le vainqueur de Pharsale entouré d'envieux
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir & de gloire,
Arbitre des humains & maître du Sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'exil de *Bélisaire*,
Un *Frédéric* second errant dans la misère,
Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif
Que *Pierre* à Pultawa vit presque son captif.

Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un tems, dans d'autres fortunées ;
Faut-il pour le prouver échauffant mes poulmons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons ?
Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en faisons-nous pas tous la triste expérience ?

Mais

(k) *Tomiris*,

Mais un cœur ulcéré plein d'orgueil & de fiel
 Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel;
 Les choses à ses yeux semblent changer de formes,
 Il prend des accidens pour des malheurs énormes.

„ Passe que le Vulgaire éprouve des hazards,
 „ Mais les gens tels que moi méritent des égards,
 Dîfait un certain homme ennuyé de l'attente
 Du bien qu'il espérait par la mort de sa tante.

Varus est mécontent, il ne fait pas pourquoi,
 Mais son chagrin le ronge & lui donne la loi.

Si Plancus fait des vœux; c'est que Plancus s'ennuie,
 Il veut des nouveautés qui dissipent sa vie.

Galba, devenu Prince est las de son bonheur,
 Il n'a plus de repos qu'il ne soit Electeur;
 Mais à peine l'est-il, que sa folie extrême
 Veut décorer son front du sacré diadème,
 Et mécontent bientôt de cette dignité
 Il envie aux Césars leur vaine Majesté;
 Ses vœux vont en croissant, il est incorrigible;
 Oui, rendre heureux un fou c'est une œuvre impos-
 sible.

O le sage discours que le vieux Cinéas
 Fit au bouillant Pyrrhus qui ne l'écouta pas!
 „ Quittez ces vains projets dont votre esprit s'enyvre;
 „ Apprenez à jouir, c'est apprendre à bien vivre.

Je

Je suis de son avis, ici bas tout mortel
 Doit jouir du présent, c'est le seul bien réel;
 Le tems qui fuit toujours emporte nos années,
 En dévorant sans fin nos frêles destinées,
 Il s'échappe, il s'envole, & ne revient jamais;
 Et notre esprit chagrin dans ses sombres accès,
 Quand le bonheur présent lui pèse & l'importune
 De l'avenir qu'il craint se fait une infortune.

Mais ce triste avenir que l'on veut pénétrer,
 Les favorables Dieux nous le font ignorer.

Si l'homme était instruit au jour de sa naissance
 De desseins qu'a sur lui la sage Providence,
 L'un prévoyant ses maux deviendrait furieux,
 L'autre sûr de ses biens ferait trop tôt las d'eux,
 Et l'ennui, le dégoût, la tristesse ennemie
 Armant leur désespoir, abrégeraient leur vie.

Oui, laissons l'avenir dans son obscurité,
 Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté,
 Sans murmurer en vain contre la Providence,
 Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse imprudence,
 Que le Ciel à son gré dispose des humains,
 C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.





ÉPITRE IX.

A S T I L.

*Sur l'emploi du courage & sur le vrai point
d'honneur.*

STIL, sur le point d'honneur peu de gens sont
d'accord,

L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort,
Il pousse un fanatique à faire un crime atroce,
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule vengeance a le droit d'appaîser;
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage,
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour servir la patrie;
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus,
Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abattus.

La Suede a de nos jours souffert cette infamie,
Elle qui subjuga la fiere Germanie,
A vu de ses guerriers les cœurs abatardis;

La Finlande témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguere fut réduite.

Par

Par un destin pareil ces fiers Républicains,
 Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
 Et noya dans le sang l'idole politique
 Qu'élevait dans leurs murs un maître tyrannique,
 Virent dégénérer leurs indignes neveux
 Et fouiller les vertus qui paraient leurs aïeux;
 De leurs lâches soldats la déroute fut prompte,
 Laufeld & Fontenoy sont témoins de leur honte,
 Le Batave à la peur indignement livré,
 Cherchait dans ses roseaux un asile assuré;
 Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime,
 La faiblesse est sa honte & la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent,
 Il n'a point de faiblesse & n'est jamais ardent;
 Assuré de son cœur & maître de lui-même,
 Ce n'est pas un vain nom mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
 S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
 Sa vertu disparaît & c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse,
 Au violent courroux prompt à s'abandonner,
 Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner;
 L'honneur est dans sa bouche, & pleine d'arrogance,
 De ce nom respecté décorant sa vengeance,
 Et ne distinguant point dans son aveuglement
 L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
 Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire,
 Et pense par le crime arriver à la gloire.

Les premiers mouvemens doivent se pardonner,
 L'impétueux courroux ne peut se gouverner ;
 Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colere,
 Un préjugé cruel que le monde révere,
 Pour sauver leur honneur oblige deux amis
 De combattre en champ clos comme des ennemis ;
 Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre
 Impose à l'honneur même une loi si barbare ?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
 Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux ?
 Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime
 Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
 Qui du ciel partagé d'une rare valeur,
 En pervertit l'usage & la change en fureur.

Arrêtez, malheureux ! Ayez l'ame attendrie,
 Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie,
 N'en couvrez point la terre où vous vites le jour :
 Ah ! qu'avidé de sang l'implaçable vautour
 Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
 En déchirant leur sein de sa serre cruelle,
 Disperse dans les bois leurs membres palpitans,
 Tous les vautours sont nés pour être des tyrans :
 Mais vous, ô Prussiens ! Vous êtes tous des freres,
 Respectez vos foyers, vos pénates, vos peres
 Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous ;
 Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups ;
 Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,
 Se voit avec horreur de votre sang rougie.

„ Ver-

„ Verrai - je , ô Ciel , dit-elle , égorger mes enfans ,
 „ Leurs parricides mains leur déchirer les flancs ?
 „ Quel monstre des enfers , quelle affreuse Euménide
 „ Ramene les forfaits que vit la Thébàïde ?
 „ Parlez , êtes - vous nés des dents de ce dragon
 „ Abattu par Cadmus près du mont Cythéron ,
 „ Dont le venin semé produisit sur la terre
 „ Un peuple qui périt en se faisant la guerre ?
 „ Ne vous ai - je nourris que pour m'abandonner
 „ Pour trahir votre mere & vous exterminer ?
 „ Barbares assassins ! Si j'ai pu vous produire ,
 „ C'était pour vous aimer & non pour vous détruire ;
 „ Epargnez ce beau sang , que mes rivaux jaloux
 „ Vaincus par vos exploits périssent sous vos coups ,
 „ Oui , signalez contre eux le vertueux courage
 „ Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage ,
 „ Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers ,
 „ Des mains de la victoire attendez vos lauriers ;
 „ Le courage rend - il les humains sanguinaires ?
 „ Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos freres ?
 „ Quittez de vos fureurs l'affreuse illusion .

J'applaudis de bon cœur à notre nation ,
 Lorsque de ses succès présents à ma mémoire
 Je me rappelle ici la grandeur & la gloire .

Manes que je révere , invincibles Héros
 Dont la haute valeur terrassa nos rivaux ,
 Souffrez que j'ose orner mes poèmes funebres
 Des noms que vos vertus ont rendu si célèbres .

Si

Si ma lyre eut jamais des sons harmonieux,
 Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux,
 Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
 Les pleurs de la patrie & ma reconnaissance,
 Ces faits que publiera l'auguste vérité,
 Seront l'exemple un jour de la postérité;
 Elle apprendra de vous comment s'élève l'ame,
 Lorsque l'amour du bien & la gloire l'enflamme;
 Que l'immortalité me prête son burin,
 Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'attesterai comment votre ardeur généreuse
 Confondit des Césars l'aigle présomptueuse,
 Dans combien de combats sous vos efforts soumis.
 J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illustres fils d'*Albert*, l'ennemi de son foudre
 Tous les deux, juste Ciel! vous a réduits en poudre;
 Mais si vous périssez, c'est sur le champ d'honneur,
 Très-dignes rejettons de ce grand Electeur,
 Qui jadis comme vous risqua cent fois sa vie
 Pour défendre l'Etat, pour sauver la patrie.
 Cher *Finck*, ah *Schulembourg*! que je plains votre sort!
 Toi, brave *Fitzerald*, spectateur de ta mort
 Etait-ce donc à moi de fermer ta paupière?
 Que ne promettait pas ton illustre carrière,
 Si le Dieu des combats de tes exploits jaloux
 N'eût trompé notre espoir en t'arrachant à nous?
 Tous ces vaillans guerriers au trépas se dévouent,
 Les Anglais sont surpris & les Hongrois les louent;

Dans

Dans ce fameux combat si long-tems disputé,
 L'amour de la patrie & l'intrépidité
 Les firent triompher à force de constance
 Des vieilles légions fieres de leur vaillance,
 Qu'Eugene avait sù rendre invincibles sous lui.
 Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.

Que dirai-je de vous, Héros couverts de gloire,
 A qui la Prusse doit sa seconde victoire?
 Rien ne vous ébranla, ces perfides Saxons
 Méditant en secret d'infames trahisons,
 Rompaient les nœuds sacrés d'une triple alliance;
 Ils quittaient la Baviere, & la Prusse & la France,
 Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvaient ternir,
 Ils fuyaient & par crainte & pour nous affaiblir;
 Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée,
 Mais par votre valeur son onde ensanglantée
 Apprit à l'Océan vos immortels exploits.

Hélas! cher *Rottembourg*, est ce vous que je vois?
 Victime de la mort, Dieux! quel sanglant spectacle!
 Aux Dieux mon amitié demandait un miracle,
 Et Mars vous rappella des portes du trépas;
 L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
 Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
Werdeck & *Buddembrock* ardens à la poursuite,
 Dans ces funebres champs terminèrent leurs jours.

Bientôt la politique appelant des secours,
 Ligua cent Nations qui juraient notre perte,
 De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,
 Et

Et l'on voyait marcher sous l'aigle des Romains
 Croates & Saxons, Barbares & Germain ;
 Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur ex-
 trême,

Ils descendaient déjà des monts de la Bohème,
 Un présage trompeur, un chimérique espoir
 Et leur présomption leur faisaient entrevoir
 De la Prusse aux abois la facile conquête,
 Sans songer aux combats, ils réglaient dans leur tête
 Le partage des lieux qu'ils croyaient subjuguier ;
 Que de sang généreux ce jour vit prodiguer !
Schwerin, Truchses, Doring, vous perdités la vie,
 Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.

Quoi, sont-ce des dragons ? Sont-ce des demi-
 Dieux,

Qui renversent par-tout l'ennemi devant eux ?
 Quel nombre de captifs & de drapeaux signale,
 De leurs brillans exploits la pompe triomphale !
 Ainsi lorsque les vents déchainés sur les eaux
 Vers le prochain rivage amoncellent les flots,
 D'un choc impétueux les digues sont percées,
 Les bois déracinés, les maisons renversées,
 Et la mer en fureur s'élançant sur les champs,
 Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.
 Invincibles Héros, oui, dans ce jour de gloire
 Votre insigne valeur nous donna la victoire :
 Que de sang précieux, ô généreux Guerriers,
 Dans ce jour de carnage arrosa vos lauriers !

Prusse, de tes Héros la race est immortelle,

Ce

Ce phénix dans tes camps sans fin se renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenseurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs,
Sur les monts fourcilleux de la sombre Bohème
Aux complots meurtriers joignant le stratagème,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous;
Héros, qui confondez leur funeste artifice,
O *Wedel*, notre Achille, & vous *Goltz* notre Ulysse,
A vos bras généreux nous devons nos succès,
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès;
Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cède à vos vertus.

Mais quels sont ces Héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimats & la glace?
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'Hyver,
Nous portait dans ses mains & la flamme & le fer;
„ Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie;
„ Faisons de ses palais une seconde Troie,
„ Tous leurs fiers défenseurs dans leurs sanglants
combats,
„ Ont été moissonnés par la faux du trépas,
„ Le plus pur de leur sang acheta leur victoire,
„ Tombeaux de leurs Héros, vous l'êtes de leur
gloire!
„ Le succès nous appelle, il est tems, vengeons-
nous.

A ces mots, nos Guerriers pleins d'un noble cour-
roux,

S'élancent aux combats, les Cieux leur sont propices,
Les forêts, les torrents, les monts, les précipices
Que la Saxe étonnée enferme dans son sein,
Rien ne peut s'opposer à leur heureux destin;
Sur ses remparts affreux l'ennemi se rassure,
Il faut vaincre à la fois & l'art & la nature;
Ils volent sur des monts tout chargés de frimats,
Que défendaient le feu, le fer & le trépas;
Ils volent, rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, faibles efforts d'une impuissante rage,
La mort fond sur *Bredow* par des coups imprévus,
O mort cruelle, arrête, épargne ses vertus!

Des ennemis altiers l'espérance est détruite,
Vers *Dresde* consternée ils prennent tous la fuite.
Ah! *Polentz*, *Kleist*, *Rindorff*, quels coups vous
ont percés?

Vous nous rendez vainqueurs, grand Dieu, vous
périfiez!

Quel barbare a sur vous porté sa main sanglante?
Il n'est plus d'ennemis, leur rage est impuissante,
La Prusse a triomphé dans ces fameux combats
Du terrain, des faisons, du nombre des soldats,
Et la gloire à vos mains en était réservée.

La patrie en ce jour par vos exploits sauvée,
Notre triste patrie en proie à ses douleurs,
Appelle en gémissant ses vaillans défenseurs;

Vos

Vos périls l'ont plongée en d'affreuses allarmes,
 Et vos lauriers sanglans sont baignés de ses larmes;
 Oui, Manes généreux, nos regrets vous sont dûs,
 Notre reconnaissance égale vos vertus.

Telle est de nos Héros la valeur admirable,
 Tel est le point d'honneur pur, simple & véritable,

Fécond en grands exploits, soumis à son devoir,
 Utile à sa patrie & doux dans le pouvoir.
 L'Etat fait affronter les périls & la guerre;
 Qui sauve sa patrie est un Dieu sur la terre,
 Par le puissant effort d'un esprit vertueux,
 Il perd pour ses parens le jour qu'il reçut d'eux.

Ainsi Léonidas au pas des Termopyles
 S'immola pour la Grece & rendit inutiles
 Les efforts redoublés de ces fiers conquérans.
 Son audace étonna la valeur des Persans,
 Ainsi chez les Romains le généreux Decie
 Pour fixer la victoire abandonna sa vie:
 Illustres Défenseurs! Héros des Prussiens!
 Vous avez surpassé ces Héros anciens,
 Vous ferez désormais nos Dieux & nos exemples.

Malheureuse jeunesse, accourez à leurs temples,
 Abhorrez vos fureurs, loin de vous égorger,
 Apprenez que vos jours doivent se ménager.
 Si vous osez jamais prodiguer votre vie,
 Ainsi que ces Héros, mourez pour la patrie;

Leurs

Leurs grands noms dureront jusqu'à la fin des tems,
 Autant que l'Univers aura des habitans,
 Et que l'astre des jours du haut de sa carrière
 Dispensera sur eux sa brillante lumière.



É P I T R E X.

A U G E N E' R A L B R E D O W.

Sur la Réputation.

BR E D O W, l'homme est aux yeux d'un censeur
 équitable,

Un être raisonneur plutôt que raisonnable;
 Son esprit inquiet, vain, superficiel
 Embrasse l'apparence & manque le réel;
 Sa faiblesse entrevoit & son orgueil décide.

Est-il rien de plus faux & de plus stupide
 Que la frivolité de tant de jugemens,
 Que ces décisions d'ineptes suffisans,
 Que tant de Tribunaux qui sans regles ni titres.
 Des réputations se rendent les arbitres?
 C'est-là que la sottise a d'ardens zélateurs,
 J'ai vu discret témoin de leurs propos moqueurs.
 Le mérite modeste attaqué sans scrupule,
 La folie en crédit, le bon sens ridicule.

Quand pour les intérêts du Kan son Souverain,
 Mustapha d'Oczakoff se rendit à Berlin,

Sa barbe, son caftan exciterent à rire;
 Le courtifan moqueur enclin à la satire,
 Rempli de préjugés contre les Mufulmans,
 Epiloguait leurs mœurs & leurs ajuftemens;
 Les plus polis difaient, peut-on être Tartare?
 Pas un d'eux ne favait que ce peuple barbare,
 Quoique de nos habits les fiens foient différens,
 Avait conquis la Chine & fousmis les Perfans.

Mais la réflexion les effraye & les gêne,
 L'efprit d'un mot plaifant peut accoucher fans peine;
 Affectons cet air haut & ce ton fuffifant
 Dont l'idiot public refpecte l'afcendant,
 Et nous subjuguons notre abfurde auditoire;
 Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire,
 Une voix impofante, un maintien effronté
 Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
 Nos beaux efprits manqués, fur le titre du tome
 Jugent févèrement l'ouvrage & fon auteur;
 Tout quartier de Berlin a certain connaisseur
 Qui fur ces nouveautés raisonne, dogmatife,
 Du vulgaire à fon gré gouverne la bêtife.

L'un foutient que Voltaire eft dépourvu d'efprit,
 Mais que Baehr doit charmer tout Lecteur qui le lit,
 Qu'Euler en vains calculs met fa Philofophie,
 Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie,
 Que Sack eft amusant & Montesquieu diffus.

Les

Les graces, dit un autre, inspirent Henlus;
 Haller à son avis l'emporte sur Horace,
 Et Gottsched doit tenir le sceptre du Parnasse;
 Midas jugeait ainsi sur le sacré vallon
 Des pipaux du Satyre & du luth d'Apollon:
 Qu'heureux seraient nos jours si tout Juge profane
 Portait comme ce Roi la coëffure d'une âne!
 Ah! quel plaisir de voir ces censeurs refrognés,
 Dans toute leur folie en public désignés;

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le
 monde

De ces louches esprits dont ma patrie abonde -
 Virgile avec Segrais s'est trouvé comparé,
 Auguste aux Antonins fut souvent préféré;
 Des imposteurs mitrés qu'on nomme les saints Peres
 Nous ont peint Julien sous les traits des Tiberes;
 Tout l'Univers reçut ces mensonges pieux,
 Et Julien passa pour un monstre odieux;
 Un sage (1) après mille ans débrouilla son Histoire,
 La vérité parut & lui rendit sa gloire.
 Tout Paris condamna l'Auteur (m) laborieux,
 Qui dans un parallele exact, ingénieux,
 D'Homere & de Zeuxis compara la science;
 Des Lettrés étrangers forcerent ceux de France
 A priser cet ouvrage approuvé d'Apollon.

Londres ne connut point la muse de Milton;

Long-

(1) L'Abbé de la Bletterie.

(m) L'Abbé du Bois.

Long-tems après sa mort l'Anglais mélancolique
 Apperçut les beautés de son poëme épique;
 Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout tems.
 Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits & ces pieces nouvelles
 Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles;
 Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
 Le droit de le juger appartient au lecteur,
 Que l'un aime le simple & l'autre le sublime,
 Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime;
 Mais que tous les humains pensent profondément,
 Lorsqu'il faut décider d'un sujet important,
 D'un sujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah! c'est là, cher BREDOW, que paraît leur
 folie;

Erreur, sur notre esprit jusqu'où va ton pouvoir?
 Dans ce siècle éclairé plein d'un profond savoir,
 De nos bons Berlinoïis la cervelle insensée
 Prend la poudre d'Aillot pour une panacée;
 Aucun d'eux ne connaît l'empyrique Docteur
 Du remede nouveau téméraire inventeur;
 Sans un long examen qui leur est incommode,
 Eblouis par l'espoir, attirés par la mode
 Ils éprouvent sur eux quels seront les effets.

Ne vous souvient-il plus du regne des sachets,
 Fameux préservatif d'un mal qu'on appréhende,
 Aussi sûr que les os d'un Saint de la Légende?

J'ai vu, BREDOW, j'ai vu, mes chers Concitoyens
 Chargeant de ces sachets leurs cous Luthériens,
 Dans leur crédulité braver la léthargie,
 Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
 Faut-il approfondir si le remede est bon,
 Si c'est un antidote ou si c'est un poison?
 Toinon s'en applaudit, Marthe s'en est servie,
 Suffit, il faut en prendre au risque de sa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
 Tant l'esprit des humains est frivole & léger!
 Rappeliez-vous les tems de Law & du Systême,
 Jadis les bons Chrétiens couraient moins au Baptême,
 Que le peuple Français dans ses transports outrés
 S'empressait de gagner de ces papiers timbrés;
 La triste vérité dissipant leur chimere,
 Au sein de leurs trésors étala leur misere.

Quoi, BREDOW, vous riez de mes raisonnemens?
 Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
 Ne font qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,
 Qui plaïsante des fots & de la Médecine;
 Ces portraits, dites vous, malignement tracés
 Ne représentent point des Citoyens sensés;
 Et mes pinceaux trempés aux couleurs de Tenieres
 Peignent d'un peuple obscur les sottises grossieres.

Soit, mais ce peuple vil que vous m'abandonnez,
 C'est lui qui fait le nombre, & du moins convenez
 Que les trois quarts du monde ignorant & stupide,
 Ignorent dans leurs choix quel motif les décide.

Hé

Hé bien puisqu'il le faut, plaçons-nous sur les bancs,
Examinons tous deux la raison des Savans;
Ces esprits pénétrans amateurs des Sciences,
Sans doute auront acquis de vastes connoissances.

Prenons ce fameux Sack, ce suppôt de Calvin,
Ce zélateur cornu du sexe féminin,
Qui deux fois par semaine en stile de Sophiste,
Fulmine l'anathème & proscriit le Déiste;
Si le hazard caché qui préside au destin,
Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin,
L'avait fait naître à Rome, il serait Catholique;
A Péra Musulman, & Païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il aurait combattu pour ces Religions;
De puissans préjugés sucés dès son enfance
Offusquant sa raison font toute sa science,
Par de sombres terreurs ses esprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes sacrés;
Ce Docteur à son gré gouverne le vulgaire,
Une foule stupide environne sa chaire,
Avec un saint respect l'écoute en sommeillant,
Le croit sans le comprendre & l'admire en baillant.

Qu'au sortir du Sermon l'auditeur imbécile,
Entende un libertin glossant sur l'Evangile,
Il dévore aussi tôt ces plaisantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raisons;
Dévot sans examen, libertin sans scrupule,
De Chrétien qu'il était, il devient incrédule,

Son esprit inconstant est dépourvu d'appui,
 De fragiles roseaux sont plus fermes que lui;
 Le peuple veut juger, le Docte croit connaître,
 Raïsonner sans raison c'est le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le sublime Newton,
 Qui s'élevant plus haut qu'Archimede & Platon,
 Dit qu'autour du Soleil nous faisons une ellipse,
 Newton, le grand Newton fit son Apocalyse,
 Quoique par son Algebre il calculât les Cieux,
 Sur saint Jean comme nous cet Anglais rêva creux.

Peu m'importe après tout que des Savans célèbres
 Egarent leur raison au sein de ces ténèbres;
 Mais ce qui doit toucher tout homme de bon sens,
 C'est la funeste yvresse & les écarts fréquens
 D'un peuple mesuré, timide, flegmatique,
 Républicain zélé, Commerçant pacifique,
 Qui suivant les conseils d'un fripon d'écrivain
 Fit la guerre à la France & Nassau souverain.

A Cologne vivait un Fripier de nouvelles,
 Singe de l'Aretin, grand faiseur de libelles,
 Sa plume était vendue, & ses écrits mordans
 Lançaient contre Louis leurs traits impertinents;
 Deux fois tous les sept jours pour lui roulait la presse,
 Et ses feuillets notés par la scélératesse,
 Décorés des vains noms de foi, de liberté,
 Etaient lus du Batave avec avidité;
 De ce poison grossier le succès fut rapide,
 Le peuple & les Régens suivant leur nouveau guide,

Ces

Ces bons Marchands heureux dans le sein de la paix
 Publièrent la guerre en haine des Français,
 Si GEORGE de leur bras fortifia sa ligue,
 Il ne dut ce secours qu'au pouvoir de Rodrigue.

Ainsi d'un scélérat le vain raisonnement
 Devint l'opinion du vulgaire ignorant;
 Plein de ses préjugés il donne son suffrage,
 Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage,
 Il veut apprécier les Grands & les Héros,
 Sans les avoir connus il reprend leurs défauts.

Quand Mars au front sanglant par sa funeste escorte,
 Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,
 Dès qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,
 Les glaives meurtriers sortir de leurs fourreaux,
 Sans savoir la raison de leur haine cruelle,
 D'un des Rois le vulgaire embrasse la querelle.

J'ai vu de nos Germains le bon sens perverti,
 Plein d'un instinct aveugle embrasser un parti,
 De l'Autriche oublier l'insolent despotisme,
 En faveur de THERÈSE outrer le fanatisme,
 Détester Charles sept, Prussiens, Bavaïois,
 Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaisant projet de ce peuple caustique,
 Qui reprend un Héros sur l'art de la Tactique,
 Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,
 Et dispose un combat sans avoir combattu!
 Chacun jusqu'au beau sexe en ces graves matières
 Croit pouvoir décider par ses propres lumières;

Devant son tribunal Ministres, Généraux,
 Et les Rois agresseurs & les Rois leurs rivaux
 Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
 Et la navette en main l'on juge de leur chute;
 Dans cet Aréopage on décide des noms,
 On élève, on détruit les réputations;
 La vertu, les talens, le sceptre, la tiare,
 Il n'est rien qu'on épargne en ce siècle bizarre.

Ce digne Protecteur des arts & des talens,
 A qui la France a dû ses destins florissans,
 Colbert de l'industrie & le moteur & l'ame,
 Souffrit après sa mort un traitement infame.

Louis qui dans l'Europe étala sa grandeur,
 Bienfaisant dans sa Cour, terrible à l'Empereur;
 Louis, que les travaux, les Arts & la Victoire,
 D'un pas toujours égal élevaient à la gloire,
 Dès qu'une fois la mort retrancha ses destins,
 Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
 Et le Français léger enyvéré de folie,
 Du plus grand de ses Rois osa flétrir la vie.

BREDOW, tel est le peuple & l'idiot public,
 Rien ne peut échaper à sa langue d'aspic;
 C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux & d'oreilles,
 De Climats en climats publiant des merveilles,
 Qui ne peut assouvir sa curiosité,
 Qui confond le mensonge avec la vérité;
 L'inquiète cabale & la perfide envie,
 La haine, la fureur, l'infame calomnie,

L'in-

L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs,
 Et bientôt l'Univers répète ces noirceurs;
 Etre blessé du monstre est un mal incurable.

Hé bien ! que pensez-vous ? l'homme est-il raisonnable.

D'employer tant de soins, de peines, de travaux,
 D'immoler ses plaisirs, ses jours & son repos,
 Pour attirer sur lui les yeux & le suffrage
 De ce peuple ignorant, téméraire & volage,
 Rempli de préjugés, esclave de l'erreur,
 Et du nom des mortels très-faux dispensateur ?

O Gloire, illusion cesse de nous séduire,
 L'Amour de la vertu doit tout seul nous conduire,
 Mon cœur doit me juger, s'il m'approuve, suffit,
 J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi ! je voudrais devoir mon nom & mon mérite
 Au caprice inconstant d'une foule séduite,
 Et n'être vertueux que pour me voir louer !
 Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
 Je ris de son encens qui s'envole en fumée,
 Et du peuple insensé qui fait la Renommée.





ÉPITRE XI.

A MA SOEUR DE SUEDE.

QUELLE gloire en ce jour, MA SOEUR, vous environne!

Vos premiers pas en Suede en approchant du Trône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.

Ce Royaume autrefois si fier, si redouté,
Terreur du Danemarck, fléau de la Russie,
Arbitre du Sarmate & maître en Germanie,
Était enfin réduit à force de malheurs,
A la nécessité d'implorer les Vainqueurs;
Au milieu du Sénat une guerre intestine
Lui déchirait le sein & comblait sa ruine;
La discorde ordonnait, & le peuple animé
Tournait contre l'Etat son courage enflammé;
Tout paraissait perdu, l'Europe semblait dire,
Voiei le dernier jour qui reste à votre Empire.

Mais lorsque ce colosse oppresseur du Germain,
S'incline vers sa chute & présage sa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le Sénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La Nation reprend des sentimens plus hauts,
Dignes du grand Gustave & de tous ses Héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la souffrance,
Se remplissent d'espoir, d'ardeur, de confiance;

Les

Les peuples sont toujours ce que les font leurs Rois;
 Ma Reine va fixer le destin des Suédois,
 Toutes les passions se taisent devant elle,
 Il n'est plus d'envieux, il n'est plus de querelle,
 L'ordre renaît du sein de la confusion,
 On sacrifie enfin la haine à l'union.

Qu'Homere vainement vante Panthésilée,
 Que Mars guide ses pas au fort de la mêlée,
 Des bords du Thermodon aux bords du Simois,
 Quel que soit son courage & ses faits inouïs,
 Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
 Son bras ne peut sauver la malheureuse Troie;
 Cette brave Amazone en ces champs pleins d'horreurs
 Ne combattit cent Rois que pour voir des malheurs.

Qu'en vers harmonieux le sublime Virgile,
 Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille,
 Dont les faibles secours, les stériles vertus
 Ne purent soutenir le bon Roi Latinus.

Votre gloire, MA SOEUR, plus sûre & plus brillante,
 Mériterait au moins qu'un Voltaire la chante,
 Mon cœur en est ému, j'admire vos exploits,
 Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
 Le seul pinceau d'Apelle osait peindre Alexandre,
 Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
 C'est qu'un si beau sujet soutient seul un Auteur.

C'est donc vous que je vois à ce point de grandeur !

C'est donc vous qui donnez à la Suede enchantée
 Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Prométhée !
 Votre exemple étonnant porte la fermeté
 Jusqu'au sein palpitant de la perplexité ;
 Ce peuple libre & fier, MA SOEUR, qui vous admire,
 Apprend à soutenir l'honneur de votre Empire,
 Timide auparavant, encouragé par vous,
 Il impose silence à ses voisins jaloux ;
 A ce peuple farouche, insolent & barbare,
 Qui combat en esclave & s'enfuit en Tartare,
 Et dont l'orgueil enflé d'un succès passager,
 Se flattait hautement de l'espoir mensonger,
 Que sa férocité qui fit trembler l'Euphrate,
 Domterait le Suédois ainsi que le Sarmate.
 Dans les fonds ténébreux de leurs vastes forêts,
 Sous un ciel rigoureux & parmi leurs marais,
 Vos lâches ennemis que la fureur possède
 Osaient forger des fers à la triste Suède ;
 On voyait dans leurs ports leurs grossiers matelots
 Défier à la fois & la Suede & les flots ;
 Des glaces d'Archangel au Palus Méotide,
 Le démon de la guerre au regard homicide
 Assemblait vers Vibourg des rustiques guerriers,
 Avides de pillage & non pas de lauriers.

Un monstre que l'enfer vomit sur ce rivage,
 Que l'implacable haine allaita de sa rage,
 Instruit par la discorde en cet art criminel
 Qu'à Florence enseigna l'affreux Machiavel ;

Ce monstre en soumettant sa molle Souveraine
 Près du Trône éleva sa fortune hautaine,
 Et le Russe tremblant que ce tyran conduit,
 Dans sa stupidité par bassesse obéit;
 La noire trahison, la louche perfidie
 Formerent aux forfaits sa fureur enhardie;
 Ce farouche ennemi des plus augustes droits,
 Veut régner dans le Nord, fouler aux pieds ses Rois;
 Ses trames, ses complots, ses brigues infernales
 Divisent l'Univers en puissantes cabales;
 Il séduit l'Empereur, que dis-je? les Anglais
 Complices de sa rage ont payé ses forfaits;
 Mais lorsqu'on le voit prêt à ravager la terre,
 Un Dieu dans ses cachots vient renfermer la guerre;
 Ce monstre audacieux en gémit de douleur,
 Il demeure interdit en proie à sa fureur;
 Rongé par les serpens qui servaient sa vengeance,
 Le bonheur des Suédois redouble sa souffrance;
 Tel l'on peint sous l'Etna ce géant renfermé,
 Qui vomissant des feux de son gouffre enflammé,
 S'agite & veut briser sa puissante barrière,
 Il brave en ses prisons l'Auteur de la lumière;
 Mais ce Dieu qui punit ses transports menaçans,
 Dédaigne au haut des cieux ses efforts impuissans.

Ce Dieu, c'est vous, MAGEUR, oui c'est vous
 dont l'égide
 Pétrifia ce monstre envieux & perfide;
 Votre main détruisit ces infames complots,
 Sans armes, sans secours, sans foudres, sans carreaux,

Il vous suffit d'un mot pour calmer la tempête;
 Vous dites, arrêtez, & la guerre s'arrête.

O Suede, reconnois d'aussi puissans secours,
 Si l'ombre de la paix protege tes beaux jours,
 Si du joug ennemi Stockholm est préservée,
 Bénis du fond du cœur la main qui t'a sauvée.

Auteurs, ne vantez plus dans vos pefansécrits
 Les noms d'Elizabeth & de Sémiranis;
 Suédois, votre Christine indigne qu'on la prône,
 Par un caprice étrange abandonna le Trône;
 Déjà mon Héroïne a su le soutenir.

Ah! quels engagemens, MA SOEUR, pour l'avenir!
 Si dans le second rang je vous vois si brillante,
 Parvenue au premier, jugez de mon attente,
 Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts,
 Votre regne intéresse & nous & l'Univers;
 Il se propose à voir l'Europe réunie
 Par les soins généreux de ce puissant génie,
 Dont la sagesse égale asservissant le fort
 Fera l'amour du monde & la gloire du Nord;
 Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
 Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.

Vos tranquilles fujets sous votre regne heureux,
 Diront, ,, ô Prussiens! ô peuple généreux!
 ,, C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
 ,, Premices des beaux jours qui la suivront encore;
 ,, Nous

„ Nous vous devons la paix, nos biens & nos hon-
neurs.

Ah! quel plaisir touchant! quels concerts enchan-
teurs!

Foyer de mes aïeux, ô ma chère Patrie!
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie!
En respectant vos dons, on chante vos bienfaits;
Nos voisins sont heureux, nos peuples satisfaits,
On ne les entend point murmurer & se plaindre,
Ils savent nous aimer & ne sauraient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus,
S'empressent d'annoblir leur sang par nos vertus;
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre Dieu d'Hymen en embrasant leurs ames,
Pour les encourager leur présente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos Rois;
Celles (n) dont s'applaudit l'heureuse Franconie
Que le Weser chérit, que l'Oder déifie;
Vous enfin que l'envie admire en frémissant,
Vous que nos ennemis estiment en tremblant,
Oui, vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphê-
me;

La vérité s'arrache à ces cœurs furieux;
Ainsi l'enfer connaît & déteste les Dieux.

Si le simple mérite est digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint, il en a plus d'empire;

Le

(n) Mesdames les Margraves de Bareith & d'Anspach, Ma-
dame la Duchesse de Brunswick & Madame la Margrave de
Schwedt.

Le stoïque Zénon dans sa rigidité,
 Aurait connu par vous le prix de la beauté,
 Il eût été surpris de se trouver sensible;
 Ah! malheur au mortel dont l'ame est inflexible;
 La raison ne doit point détruire l'homme en nous,
 Quand le cœur s'attendrit, l'esprit en est plus doux;
 Oui, j'adore les Dieux dans leur plus bel ouvrage,
 Je vois dans vos attraits leur véritable image;
 Cet hommage si pur & détaché des sens
 Se doit comme aux vertus, aux charmes, aux talens;

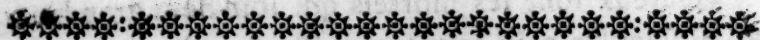
Mais tandis que je vois la Suede fortunée
 Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée,
 Vous le dirai - je ici, l'oserai - je, MA SOEUR?
 C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur;
 Ah! si j'ai pu chanter votre gloire future,
 Je sens en même-tems murmurer la Nature:
 Amitié, don du Ciel, sacrés liens du sang!
 Si nous devons tous deux nos jours au même sang;
 Parlez, enfin, parlez sentimens d'un cœur tendre,
 Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
 Ce départ douloureux, cet adieu si touchant;
 Accablé de chagrin dans cet affreux moment,
 Je vous quittai, MA SOEUR, m'arrachant à vos charmes;
 Que ce triste congé fut arrosé de larmes!
 Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
 Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil;
 Un éternel adieu! MA SOEUR, quel sort barbare!
 Triste-nécessité, devoir qui nous sépare!
 Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur?

Heu.

Heureux sont les mortels qui loin de la grandeur,
 Réunissent en paix leur tranquille famille,
 Dont un toit peut couvrir & mere & fils & fille !
 Satisfaits de leur sort dans leur obscurité ;
 Le bonheur est le prix de leur simplicité ;
 Ils ne redoutent point la fortune bizarre ,
 Et l'abyme des mers jamais ne les sépare .
 Les brigues, les complots que forme l'étranger
 Amusent leur loisir loin de les affliger ;
 Mais sur-tout & c'est - là ce qui me désespere ,
 C'est chez eux que la sœur peut vivre auprès du frere ,

Quels écarts insensés ! Où vais - je m'égarer ?
 Aimons sans intérêt & sachons préférer
 Le bien de nos amis à notre bonheur même .

Je vois sur votre front poser le diadème ;
 Si la Suede connaît le prix de nos bienfaits ,
 Ne souillons pas nos dons par d'impuissants regrets ,
 Etouffons nos soupirs & supprimons nos larmes ;
 Loin de vous , mais toujours le cœur plein de vos
 charmes ,
 Votre félicité fera tout mon bonheur ;
 Je le préviens déjà ce siecle de grandeur ,
 Ce tems où j'entendrai la prompte renommée
 Répétant les accens de la Suede charmée ,
 Vous nommer à grands cris en comptant vos exploits ,
 Le modele du sexe & l'exemple des Rois .



É P I T R E XII.

A P O D E W I L S.

*Sur ce que l'on ne fait pas tout ce que l'on
pourrait faire.*

LABORIEUX Ami, dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre République,
Vous dont l'activité remplissant mes desseins,
D'un œil toujours ouvert veille sur nos destins:

Ne remarquez-vous pas en passant en revue
L'Europe chaque jour présente à votre vue,
Dans des climats divers & parmi tant de loix,
Que du Moine au Pontife & des Commis aux Rois,
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire?
Le fils aveuglément suit les pas de son pere;
Il n'est aucun Etat qui ne soit plein d'abus,
On les souffre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.

Si quelque Citoyen pour l'Etat plein de zele
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carriere il est d'abord lassé,
Et quitte son ouvrage à peine commencé.

Des mortels adorés dont l'ame magnanime
Sert le genre humain sans briguer son estime,

Qui

Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens,
 Laisserent après eux d'illustres monumens,
 Ces demi-Dieux sur terre avec un esprit ferme
 Volaient obstinément arriver à leur terme;
 La volonté peut tout, qui ne veut qu'à demi,
 Sort du sommeil, se leve & retombe endormi.

En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles,
 Bien peu d'un si grand nombre ont passé pour utiles;
 S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel,
 La paresse, l'ennui, l'intérêt personnel
 Ont fait évanouir dans leurs âmes communes,
 Des desirs vertueux dignes de leurs fortunes.

Eh ! qu'importe en effet à la société,
 Qu'un Ministre absorbé dans la prospérité,
 Ayant sans être Roi la puissance suprême,
 Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau système,
 Si quittant sans dessein, distrait par cent objets,
 Il n'exécute point ses louables projets ?

L'un préfère aux travaux les plaisirs de la vie,
 L'autre craint en secret de reveiller l'envie,
 Et d'entendre crier contre le novateur
 Le peuple de l'usage aveugle sectateur,
 Patron des vieux abus, insensible aux services,
 Qui compte les bienfaits pour autant d'injustices.

Un autre dans son cœur des biens sent les attraits,
 Immoie ses devoirs à de vils intérêts,

Capable de servir l'Etat & la Couronne,
Il ne voit, ne connaît, n'aime que sa personne.

Ces indignes mortels qui tolèrent nos maux,
Laissent nos loix, nos mœurs & tout dans le chaos;
C'est un plaisir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confusion & du sein du désordre;
Mais quelque fort malin par des moyens secrets,
Retarde & bien souvent enchaîne nos progrès;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la paresse,
Sont les lâches ressorts de l'humaine faiblesse;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, Ministres, Rois, aucun n'atteint son but.

Voyez - vous ces guerriers au sein de la victoire
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,
Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit?

L'amour propre avec peur, satisfait de lui-même,
Se flatte, s'applaudit, s'élève au rang suprême,
Il caresse un Héros, il lui montre ses faits
Par un verre trompeur qui grossit les objets;
Il lui dit, „ C'est assez & votre ardeur guerrière
„ Dans ce jour mémorable a rempli sa carrière,
„ Conservez les lauriers dont vous êtes muni;
L'ouvrage est commencé qu'il croit avoir fini.
Si le vil intérêt d'un Ministre s'empare,
Si la corruption de son devoir l'égare,
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public
Il fera sans remords un indigne trafic,

Em.

Embrouillera les loix & se livrant au vice
 Au Temple de Thémis il vendra la justice ;
 Sa voix dans les conseils organe des voisins ,
 Fera par artifice agréer leurs desseins ,
 Et troublant à leur gré le repos de la terre ,
 Entraînera l'Etat dans l'horreur de la guerre ;
 Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.

Mais vous reconnaissez à ces infames traits
 Du portrait que je peins l'original coupable ,
 Ce monstre dont Moscow sent le bras redoutable ,
 Qui tient un peuple entier sur sa frontière armé ,
 Et se complait à voir tout le Nord allarmé.

Tandis que ses complots bravent notre constance ,
 Que l'Europe en courroux souffre son insolence ;
 De la fertile Ukraine il voit les champs déserts ,
 Les vaisseaux à Riga dévorés par les vers ,
 Les arts abandonnés, l'industrie expirante ,
 L'antique barbarie à la Cour renaissante ,
 Tous les travaux du Czar pencher vers leur déclin.

Quel abus, CHER AMI, du pouvoir souverain !
 Quelle utile leçon aux Ministres, aux Princes ,
 Qui loin de s'occuper du bien de leurs Provinces ,
 Puissans pour leurs voisins, misérables chez eux ,
 Ont le cœur dévoré de soins ambitieux ;
 Et quoique leur pays soit beaucoup moins barbare ,
 Que ce repaire d'ours, image du Ténare ,
 Il n'est aucun Etat si policé qu'il soit ,
 Où pour le bien public la réforme n'ait droit ,

Où

Où l'usage & la loi l'un à l'autre contraires
 N'offensent du bon sens les préceptes sévères.
 De ces difficultés on sent les embarras,
 Mais pourquoi, dites-vous, ne les leve-t-on pas ?

Sachez comme en effet le monde se gouverne ;
 Ceux devant qui le peuple en tremblant se prosterne ,
 Elevés dans la pompe & dans l'oïveté ,
 D'un ouvrage suivi redoutent l'âpreté ;
 Occupés des plaisirs au sein de la mollesse ,
 Ces fainéans heureux respectent leur paresse ;
 Les affaires iront selon le gré des Dieux ,
 Tous les événemens étaient prévus par eux ,
 Et le soin que du monde a pris la Providence
 Des travaux superflus en honneur les dispense ,
 Leur lâche quiétude adopte ces raisons
 Et perd dans ses langueurs les jours & les saisons ;
 Ces fardeaux de la terre engourdis sur le Trône ,
 Insensibles pour tous, tendres pour leur personne ,
 Semblables par leurs mœurs aux Rois Orientaux ,
 Sans procurer le bien tolèrent tous les maux.

Si la Saxe autrefois puissante & fortunée
 A vu depuis dix ans changer sa destinée ,
 Préparer sa ruine , abaisser son crédit ,
 Ses peuples opprimés, son fonds à rien réduit ,
 N'en chargez point leur Prince, il n'est point ty-
 rannique ,
 Rien ne peut remuer son ame léthargique ;
 Condamnez sa faiblesse & son oïveté ,
 S'il cause tous leurs maux, c'est sans méchanceté ,

Il s'endort sur des fleurs , & ses mains incertaines
De l'Etat chancelant laissent flotter les rênes.

Avec ces vieux abus , la moleſſe des Cours ;
L'oifiveté des Grands , le monde va toujours ;
Mais les vices des Rois ſont la première cauſe
Que pour le bien public ſe fait ſi peu de choſe :

Réprimons la ſatyre , épargnons nos égaux ,
Ah ! Serions-nous les ſeuls exemts de ces défauts ?
Avons-nous en tout tems la même vigilance ?
Dans nos travaux divers la même prévoyance ?
Et n'eſt-il pas des jours où l'eſprit détendu
Incapable d'agir demeure ſans vertu ?
Où loin d'approfondir le tout ou ſa partie ,
A peine gliffons nous ſur la ſuperficie ?

De ma légéreté vous me voyez rougir ,
La mort eſt un repos , mais vivre c'eſt agir ;
Le tems qui fuit toujours aurait dû nous apprendre
Que nos jours ſont comptés , qu'il ne faut rien ſuſ-
pendre ,
Qu'il faut par les cheveux ſaiſir l'occaſion ,
Et paſſer conſtamment ſes jours dans l'action ;
La Parque coupe en vain le fil de notre vie ,
Nous l'allongeons aſſez dès qu'elle eſt bien remplie ,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'uſage du pouvoir qui reſe en nos mains ;
A ce but nos deſſeins doivent tous ſe réduire ;
L'ame eſt inépuisable & peut toujours produire.

Voyez

Voyez ces orangers féconds dans tous les tems,
 La feve leur fournit les tributs abondans;
 Ces fleurs, ces pommes d'or qu'ils produisent sans
 cesse,
 Semblent nous reprocher notre indigne paresse.

Si je chante en mes vers la mâle activité,
 Ne me supposez point follement entêté
 De ces esprits ardens qui désolent la terre,
 Et par inquiétude entreprennent la guerre;
 Non, je n'admire point ce fougueux Roi du Nord,
 Qui cherchant les travaux, les dangers & la mort,
 N'ayant d'autre plaisir que les troubles des armes,
 A détrôner les Rois trouva ses plus doux charmes;
 Et loin de ses sujets qu'il ne gouvernait pas,
 Conquérait la Pologne en perdant ses Etats.

Mais dans un citoyen revêtu de puissance,
 Je blâme hautement le goût de l'indolence;
 Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir,
 Tout devrait l'animer à remplir son devoir;
 S'il est trop négligent, il est un infidele,
 Et la paresse en lui peut être criminelle;
 On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal,
 Etre ardent pour le bien est le point principal.

Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
 Orne la vérité des attrails de la fable,
 Si la naïveté peut être de saison,
 Pour adoucir les traits de l'austere raison,
 Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances
 Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des sentences.

Sur

Sur le sommet d'un mont de rochers hérissé;
 Le temple de la Gloire était jadis placé;
 Elle promet un prix à ceux dont le courage
 Surmontant ces dangers viendrait lui rendre hom-
 mage.

Un jour tous les amans excités par ce prix,
 Tenterent de monter à son sacré pourpris;
 En approchant du mont, les uns pleins de surprise,
 Restaient tout étonnés de leur grande entreprise;
 Plus loin des jeunes gens légers, fous, amoureux,
 Allaient, cueillant des fleurs pour l'objet de leurs
 vœux,
 D'autres d'un pas timide entraient dans la carrière,
 Effrayés du danger retournaient en arrière,
 Et d'autres fatigués, rebutés, abattus
 Se couchaient sans vigueur sur le roc étendus;
 On en voyait plus haut monter avec audace,
 Jaloux de leurs rivaux leur disputer la place,
 Au bord du précipice au point de succomber
 Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.

Un sage sans envie & sans incertitude,
 Par un sentier plus court & même encor plus rude,
 Animé par le prix que la Gloire promet,
 De rochers en rochers vola jusqu'au sommet;
 C'est-là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire
 Et son nom fut écrit au temple de Mémoire,
 Dans ce livre si court où sont les noms fameux
 Des mortels dont le cœur fut ferme & vertueux.

La Déesse approuvant l'effort de son courage,
 Lui dit : „ Soyez heureux, jouissez du partage
 „ De ces esprits actifs, Auteurs, Rois & Guerriers,
 „ Le repos est permis, mais c'est sous les lauriers”.



E P I T R E XIII.

A MA SOEUR DE BAREITH.

Sur l'usage de la Fortune.

DU songe des grandeurs l'image évanouie
 M'a rendu tout entier à la Philosophie,
 Evitant les fâcheux, le tumulte & le bruit,
 Je profite du tems chaque instant qu'il s'enfuit;
 J'achète à peu de frais mille plaisirs champêtres,
 J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
 Je lis la Quintinie, & par son art divin
 Je change un sable aride en fertile jardin;
 Là je me plais à voir pousser, verdier, éclore
 Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
 Mon ami Philémon vient dans ces lieux reclus
 Disserter avec moi du prix qu'ont les vertus,
 Et lorsque son discours échauffe mon génie,
 Je l'enrichis des traits qu'offre la Poésie;
 Une feuille, une fleur & de moindres objets,
 A nos moralités fournissent des sujets;
 La nature à nos yeux est pleine de merveilles,
 Nous admirons souvent le peuple des abeilles;

O quel plaisir, MA SOEUR, de les voir travailler
 Ce doux suc que l'instinct leur apprend à piller!
 De leurs soins mutuels & de leur vigilance
 Résulte pour l'essain la commune abondance,
 L'un travaille pour l'autre & ce miel apprêté
 Appartient sans partage à la communauté.

Pourquoi ne suit-on pas, disais-je, leur exemple ?
 L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
 Cette heureuse union & l'ordre sans égal,
 Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a mieux que nous réglé sa République
 On n'y voit point de mouche altière & magnifique
 Refuser à ses sœurs le fruit de ses travaux;
 L'orgueil & l'intérêt respectent leur repos.

Fière raison humaine, orgueilleuse folie,
 Que de ces animaux l'exemple t'humilie,
 Notre cœur endurci méprise les humains,
 L'homme change de mœurs en changeant de destins,
 Enivré de l'éclat de son bonheur suprême,
 Il fuit son origine, il s'ignore lui-même.

Qui dirait lorsqu'on voit ces Grands si dédaigneux
 Que les pauvres sons faits du même limon qu'eux,
 Que ces gueux en lambeaux courbés sous les misères,
 Marqués des mêmes traits sont en effet leurs frères?
 L'orgueil les a changés, c'est l'ouvrage du sort,
 Du riche au misérable il n'est plus de rapport;

A leur destin commun rien ne les intéresse;
 Ce sont des animaux de différente espèce;
 Ces loups sans s'émouvoir regardent les faulcons
 Du sang de la colombe arroser les vallons.

Que je suis en courroux lorsque certaine Altesse
 Jusqu'aux chevaux, aux chiens prodigue sa tendresse!

On dirait que pour eux le destin l'agrandit,
 De sa folle dépense ils tirent le profit;
 Ces chevaux superflus s'engraissent à la crèche,
 Tandis qu'abandonné le pauvre se dessèche;
 Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
 Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui;
 Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
 Que j'en ai méprisé les Grands & la Fortune.

„ Vous en êtes surpris? repartit Philémon,
 „ Le monde est inhumain, ingrat & sans raison;
 „ Pour moi, depuis long-tems j'appris à le connaître,
 „ Jadis de la fortune on m'a vu le grand Prêtre,
 „ Son temple était rempli de fots adulateurs,
 „ L'Univers y venait demander des honneurs.
 „ Le Courtisan disait, ô puissante Déesse,
 „ Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en oppresse
 „ Un rival odieux qu'on dit de mes amis;
 „ Le Roi lui demandait des esclaves soumis;
 „ Un homme du bel air à mine évaporée,
 „ Voulait un grand état, une maison dorée;

„ Un

„ Un franc dissipateur exigeait un gros bien;
 „ Pour qu'il eût le plaisir de le réduire à rien;
 „ L'Avare lui disait, Déesse salutaire,
 „ Donnez - moi bien de l'or, afin que je l'enterre;
 „ Un Comte en se dressant criait avec fierté,
 „ Quand parviendrai - je au rang que j'ai tant mé-
 rité ?

„ Je n'aurais jamais fait, si de tant de prières
 „ Je voulais rapporter les phrases singulières:
 „ Bref, aucun ne pensait dans ses bizarres vœux,
 „ Au noble & doux plaisir de faire des heureux;
 „ Et ma Déesse aveugle, inégale & quineuse,
 „ Sur l'emploi de ses dons nullement scrupuleuse,
 „ Refusoit par travers & donnait sans raison.

La fortune, lui dis - je, est un cruel poison;
 Lorsqu'elle a pu remplir l'esprit de sa chimere,
 Elle altere le fond du meilleur caractère;
 L'homme dans ses transports s'imagine être un Dieu,
 Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu;
 Ces Grands enorgueillis de leur magnificence,
 Pensent qu'ils sont l'objet pour qui la Providence
 Fit sortir du néant ces êtres si divers,
 Qui rampent sur la terre ou volent dans les airs;
 Ils se placent eux seuls au centre de ce monde,
 Et tout le reste est bien, quand pour eux tout abonde;
 Tendres sur leur sujet, insensibles pour nous,
 Yvres de leurs plaisirs, de leur grandeur jaloux,
 Semblables aux rameaux dont les feuilles stériles

Du tronc qui les nourrit, tirent les suc's utiles,
 Et dans un vain feuillage étalant leur beauté,
 Laisent leurs tendres fruits sécher à leur côté;
 Est-ce donc pour eux seuls que se filtre la sève
 Qui partant des tuyaux jusqu'aux branches s'élève?
 Ah! quelle heureuse main coupera ces rameaux,
 Des présens de Pomone injurieux rivaux?
 Avec trop de chagrin j'en vois grossir le nombre....

Philémon repartit prenant un air plus sombre :
 „ Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfaisans,
 „ Mais ce monde pervers est peuplé de méchans;
 „ Les bienfaits sont payés de noire ingratitude;
 „ Qui fait de la sagesse une profonde étude,
 „ S'il connaît les mortels, ne les servira pas.

Qu'il est beau, Philémon, de faire des ingrats!
 Faut-il lorsqu'aux vertus un doux penchant nous
 guide,
 Que l'austère raison contre le cœur décide?

O vous, sage Minerve, aimable & tendre Sœur,
 O vous qui possédez tous les talens du cœur,
 Vous pensez, je le fais, qu'un noble caractère
 Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire
 Qu'à daigner partager à l'homme son égal
 Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces colonnes dont l'art d'un habile Architecte
 Sait orner noblement sa façade correcte,
 Ces masses ne sont pas de ces vains ornemens
 Que la profusion ajoute aux bâtimens;

Mais

Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient solidement la façade embellie.

Notre grand édifice est la société,
Tout citoyen concourt à son utilité;
L'embellir n'est pas tout, & pour le dire encore,
La bonté la soutient, le faste la décore.

O puissante Nature ! ame de l'Univers !
Souffre que tes secrets éclatent dans mes vers ;
Ménagère ou prodigue on te voit toujours sage,
Ton dessein permanent mene tout à l'usage.

Voyez ces réservoirs qui pour ses grands desseins
Aux entrailles des monts sont creusés par ses mains,
Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur source,
D'un humide cristal ils fournissent la course ;
En fuyant de leur sein, jeunes, faibles ruisseaux
Ils arrosent les prés de leurs fécondes eaux ;
Mais bientôt aggrandis, enflés d'eaux passagères
Ils portent leur tribut à des mers étrangères,
D'où le Soleil après les changeant en vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend sur les hau-
teurs ;
Ce n'est point pour croupir que les monts les amas-
sent,
Par ces mêmes canaux, le sort veut qu'ils repassent.

Et tels sont les devoirs attachés aux honneurs,
Des dons de la fortune heureux dispensateurs,

Les Grands pour les Etats sont la source féconde
Qui porte l'abondance & le bonheur au monde.

Que j'aime ce discours qu'un sage Magistrat (o)
Tint au peuple Romain séparé du Sénat !
Autour du mont sacré triomphait la discorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

„ La République, Amis, leur dit-il, est le corps
„ Dont tous les citoyens sont autant de ressorts,
„ Un seul membre perclus peut troubler l'harmonie
„ Qui maintient la santé, qui prolonge la vie :
„ Supposons que la bouche aimant mieux discourir,
„ Refusât à son corps le foin de le nourrir ;
„ L'animal épuisé dans sa langueur mourante,
„ Serait mis au tombeau par la faim dévorante,
„ Membres féditieux, injustes Plébéiens,
„ Servez votre Sénat & soyez citoyens.

Quel que soit le haut rang qu'on tienne en sa patrie,
De la totalité l'on fait toujours partie ;
Si par vous les humains ne sont pas secourus,
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus.

Modérons nos transports, évitons la satire,
C'est peu de condamner, le grand art est d'instruire ;
Enseignons en ami, sans prêcher en censeur,
Comment l'homme sensé doit user des grandeurs,
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit sur-tout annoncer sa puissance.

„ II

(o) *Menenius Agrippa.*

„ Il n'est rien de plus grand dans ton fort glorieux,
 „ Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
 „ Ni rien de plus divin dans ton beau caractère,
 „ Que cette volonté toujours prête à le faire,
 Osait dire à César ce *Consul Orateur*,
 Qui de Ligarius se rendit protecteur;
 Et c'est à tous les Rois qu'il paraît encor dire,
 „ Pour faire des heureux vous occupez l'Empire,
 „ Astres de l'Univers, votre éclat est pour vous,
 „ Mais de vos doux rayons l'influence est pour
 nous.

Les Grands, ces fils chéris de l'aveugle fortune,
 Sont couverts de mépris si leur ame est commune.
Néron, quoique César fût haï des Romains,
 Rome pour leurs vertus chérit les *Antonins*;
 Bienfaisans *Antonins*, mes Héros, mes exemples,
 Il faut vous invoquer, vous méritez des Temples,
 Si de faibles humains peuvent atteindre aux Dieux,
 Vous êtes immortels, adorables comme eux,
 Je sens à votre nom dans le fond de mon ame,
 Que l'amour des vertus redouble encor sa flamme,
 Ou j'en présume mieux du triste genre humain.

Julien peu connu fut le dernier Romain;
 Que de monstres affreux profanèrent le Trône,
 Et firent éclipser l'éclat de leur Couronne!

Mais faut-il être Roi pour être bienfaisant?
 N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant?

L'occasion peut rendre un pauvre serviable,
 Dans l'état médiocre on sera secourable;
 Si l'on est riche au pauvre on doit son superflu,
 Un Grand doit protéger l'indigente vertu,
 Dans la prospérité l'ame entiere s'étale,
 On la voit ce qu'elle est, avare ou libérale;
 Nos états sont divers, nos devoirs sont communs.

Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums,
 La campagne ses bleds, les arbres leurs ombrages,
 Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
 L'Océan ses poissons & les vents leur fraîcheur;
 Ainsi l'astre du Nord guidé le voyageur;
 Ainsi lorsque la nuit reprend ses voiles sombres,
 La sœur du Dieu du jour vient éclairer les ombres;
 Ainsi le grand flambeau moteur de l'Univers,
 De ses rayons brillans remplit le champ des airs;
 Par lui-même fécond son influence pure
 Ranime & rend la vie à toute la Nature.





ÉPI TRE XIV.

A S C H W E R T S.

Sur les Plaisirs.

DE nos brillans plaisirs aimable Directeur,
 O vous qui gouvernez au gré du spectateur,
 Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie,
 Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie,
 Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos vœux,
 Contribuer le plus à faire des heureux?

Serait-ce, dites-moi, la joie impétueuse,
 Du brillant carnaval fille si dangereuse,
 Si chere à nos galants, si funeste aux époux,
 Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
 Suivre les étendarts du beau Dieu de Cythere,
 Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire,
 Sauter, tourbillonner au son des instrumens,
 Et s'enyvrer enfin de cent plaisirs bruyans?
 L'Aurore en plein Hyver si lente, si tardive,
 Paraît selon leurs vœux trop prompte & trop active,
 Quoique de leur amour le rapide roman
 Souvent dans un quart-d'heure ait dégoûté l'amant,
 Aimeriez-vous plutôt qu'on préférât la scène,
 Où Moliere traça de sa naïve veine,
 De nos bizarres mœurs l'humiliant tableau?

„ Cherchez, me dites-vous, un spectacle nouveau,
 „ Allez à ce palais enchanteur & magique
 „ Où l'Optique, la Danse & l'art de la Musique
 „ De cent plaisirs divers ne forment qu'un plaisir;
 „ Ce spectacle est de tous celui qu'il faut choisir.

„ C'est-là que l'*Astrua* par son gosier agile
 „ Enchante également & la Cour & la Ville;
 „ Et que *Félicino* par des sons plus touchans
 „ Sait émouvoir les cœurs au gré de ses accens;
 „ C'est-là que *Marianne* égale à Terpsichore,
 „ Entend tous ces *bravò* dont le public l'honore;
 „ Ses pas étudiés, ses airs luxurieux,
 „ Tout incite aux desirs nos sens voluptueux.

Je vous entends, sachez que dans le fond de l'ame
 J'aime tous ces plaisirs qu'un faux mystique blâme;
 Ami des sentimens des Epicuriens,
 Je laisse la tristesse aux durs Stoïciens;
 Si comme Thebe, hélas! notre ame avait cent portes,
 J'y laisserais entrer les plaisirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne pense pas ainsi,
 J'ai vu d'outrés chasseurs en haussant le sourcil,
 Bâiller & s'endormir au sein de ces merveilles,
 Nul son ne peut flatter leurs stupides oreilles,
 Leur esprit occupé de cerfs, de sangliers,
 Au lieu de voir Cinna, rêvait aux levriers.

J'ai vu sur vos gradins frémir d'impatience
 Plus d'un vieil Harpagon rêvant à la finance,

Presse

Pressé de visiter ses ferrures, ses huis;
 Et de compter tout seul ses sacs pleins de louis;
 Vous savez qu'au spectacle un certain fils d'Euclide
 S'avisa d'égayer son cerveau trop aride,
 Sans entendre, sans voir & même sans parler,
 Il se mit en rêvant d'abord à calculer
 Les effets de la voix, l'espace de la sale,
 Le théâtre, l'optique & le grand ceintre ovale;
 Cela fait ne trouvant rien de touchant pour lui,
 Et se sentant glacé de dégoût & d'ennui,
 Sans qu'il eût vu finir un acte, est-il croyable?
 Il sortit brusquement donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
 Lorsqu'on nous voit servir nos propres passions?
 Mais nous sommes glacés pour les plaisirs des autres.

Si notre instinct nous force à préférer les nôtres,
 Tolérons de chacun ses propres sentimens,
 Comme les traits de l'homme, ils sont tous différens;
 Oui, bénissons plutôt la sage Providence
 Qui suffisant à tout avec tant d'abondance,
 Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
 Pourvoit en même-tems à les contenter tous;
 Sans quoi ces doux plaisirs, seuls charmes de ce monde,
 Seraient pour les humains une source féconde
 De jalouses fureurs, de démêlés cruels,
 On verrait à la fin les malheureux mortels,
 Pour satisfaire un goût, ensanglanter la terre,
 Et le plaisir serait le sujet de la guerre.

Pensez vous donc qu'il faut aux hommes fainéans
 Des plaisirs merveilleux pour chatouiller leurs sens ?
 Que manquant de spectacle ou de feu d'artifice,
 Ils ont droit d'accuser le destin d'injustice ?

La Nature attentive en tout tems a voulu
 Suffire à nos besoins & même au superflu ;
 Elle transforme au sein des miseres humaines ,
 En desirs les besoins, en volupté les peines ;
 C'est d'elle que nous vient le charme de l'amour ,
 Aussi doux pour Colin que pour l'homme de Cour ;
 C'est d'elle que nous vient le sommeil délectable ,
 Secours voluptueux au corps si favorable ;
 Dans une ardente soif trouvez un clair ruisseau ,
 C'est boire du nectar que d'avalier son eau ;
 Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre ,
 Quel bien de respirer l'air frais dans un bois sombre !
 Sur le duvet des prés couché nonchalamment ,
 De laisser son esprit errer tranquillement !
 Mais enfin , quel spectacle approche de l'aurore ?
 La nuit fuit & bientôt un beau pourpre colore
 Un tiers de l'horison aux bords de l'Orient ,
 On voit pâlir les feux du vaste firmament ,
 Le brouillard se dissipe & du haut des montagnes
 Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes ;
 Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs ,
 Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs ;
 Le monde est renaissant , l'astre de la lumiere
 Remplit de son éclat sa brillante carrière ,
 Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans ,

Paraissent & plus purs & plus étincelans ;
 Dites, par quel prestige ou bien par quel miracle
 L'art pourra-t il jamais atteindre à ce spectacle,
 Et par quelles couleurs peindrez-vous du soleil
 La pompe fastueuse & l'éclat sans pareil ?
Graun n'imitera point, quoiqu'il soit un grand maître,
 Le doux gazouillement si simple, si champêtre
 Du tendre rossignol & des chantres des bois,
 Quand l'aube d'un beau jour semble exciter leur voix.

Une Nymphé à quinze ans de sa beauté parée,
 A vos visages peints doit être préférée,
 Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
 La Nature a le droit de triompher de l'art.

Tels sont les doux plaisirs d'une vie innocente,
 Si leur simplicité vous paraît moins brillante
 Que vos fêtes, vos jeux, où tout est cadencé,
 Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais lassé ;
 Ils sont comme un ruisseau qui voit couler sans peine
 Son onde de cristal sur l'argentine arene,
 Il embellit les prés en les rendant féconds,
 Il ne se vante point de ses superbes ponts,
 Et sans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivières
 De porter des bateaux décorés de bandières,
 Et de laver les murs des plus grands cités
 Où par nos bons Germains leurs flots sont insultés ;
 Sa course moins gênée en est bien plus égale :
 Goûtez de ces plaisirs qu'enseigne ma morale,
 Les remords dévorans ne les suivent jamais,

On en jouit sans trouble, on les prend sans excès,
On y revient toujours lorsqu'on est las des vôtres.

Dans tout âge nos goûts sont succédés par d'autres,
Le Printems nous soumet à l'inconstant amour,
La gloire en notre Eté sur nous regne à son tour,
Dans l'Automne souvent l'intérêt en ordonne,
Et l'Hyver de nos jours se plaint, gronde & raisonne;
Des visages ridés, des cheveux blanchissans
Sont honteux d'arborer tous vos déguisemens;
Dans la décrépitude il s'érigerait bien sans doute
D'endosser sans desirs le masque & la bahoute,
L'amour n'a plus pour eux ni fleches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de loix;
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie,
Ils blasphément les Dieux qu'ils avaient adorés;
Ils ne sont qu'impuissans & non pas modérés,
Sans passions, adieu vos galantes merveilles,
Les sens sont comme sourds au rapport des oreilles;
Les yeux sont-ils frappés des objets les plus beaux?
C'est l'ombre d'un palais qui se peint sur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une course légère
Emporte en s'échappant cette ombre passagere;
Ainsi pour un vieillard passent les voluptés.

Jouissons des plaisirs sans en être entêtés;
SCHWERTS, heureux qui s'en va reprenant sa hou-
lette
Retrouver ses jardins, ses bois & sa retraite,

Après

Après que sur la scène il a vu dans un camp
 Amollir par des pleurs le fier Coriolan,
 Ou sauver au milieu de la Grece assemblée
 La triste Iphigénie au point d'être immolée.

Tout ce brillant fracas à la fin assourdit,
 Et l'homme dissipé lui-même s'étourdit,
 Dans une vie errante & presque vagabonde,
 Suivez le tourbillon de la Cour & du monde,
 Toujours embarrassé d'affaires fainéans
 Profondément remplis de cent riens importants,
 Et sans cesse entraîné par le torrent rapide
 Des plaisirs répétés dont la mode décide,
 De cette oisiveté prompt à vous infecter,
 Sans vivre, sans penser, réduit à végéter;
 Au grand monde, au spectacle empressé de paraître,
 Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connaître.

Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
 Là seul avec lui-même il peut voir ses défauts;
 C'est ainsi de son tems que doit user le sage,
 De l'art de se connaître il fait l'apprentissage,
 Et dans un examen souvent trop odieux,
 Vainqueur des préjugés qui fascinaient ses yeux,
 Il foule sous ses pieds l'artificieux masque
 Qui cachait ses travers ou son humeur fantasque,
 Repousse l'amour propre en son cœur renaissant,
 Qui flatte ses desirs & blesse en caressant.

Je vois que vous pensez que toute Comédie
 Reprend le ridicule & réforme la vie;

Oui,

Oui, mais ce jeu plaissant quelquefois trop bouffon
 Effleure nos défauts sans attaquer le fond,
 On y cherche un bon mot qu'aiguise la Satyre,
 Ce n'est point un sermon, au théâtre on veut rire.

Montrez-moi, s'il se peut, un mortel vicieux
 Que votre Comédie ait rendu vertueux.
 Non, cet auguste emploi ne fut point son partage,
 Qui veut se corriger trouve un pénible ouvrage,
 C'est le combat interne & la réflexion
 Qui nous font approcher de la perfection;
 Oui, notre vrai bonheur & notre récompense,
 C'est d'établir la paix dans notre conscience;
 SCHWERTS, de vos vains plaisirs on ne doit s'occuper,
 Que lorsque du travail il faut se dissiper.





É P I T R E X V.

A ALGAROTTI.

A I M A B L E rejetton de l'antique Ausonie,
 En qui l'on reconnoît tout le brillant génie,
 L'urbanité, le goût de ces esprits ornés
 Que Rome produisit en ses tems fortunés.

D'où vient, ALGAROTTI, que l'homme né
 caustique

Jusques sur ses amis se permet la critique ?
 Qu'à trouver des défauts occupant sa raison,
 Au nectar de l'éloge il mêle du poison ?
 N'est-ce point l'amour-propre, ingénieux Protée,
 Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
 Des mœurs, du ridicule & des défauts d'autrui,
 Eleve un monument qu'il érige pour lui ?
 Ou feroit-ce qu'un Dieu dont nous sommes l'ouvrage
 Eût empreint dans nos cœurs une secrète image,
 Qui nous traçant les traits de la perfection
 Nous fait juger d'autrui par la comparaison ?

Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice,
 Que forma l'amour-propre au sein de la malice ;
 Un Courtisan adroit condamne ses rivaux,
 D'une main complaisante il flatte ses défauts ;
 Il n'est point médisant, il s'en ferait scrupule,
 Mais d'un sot-plaisamment il rend le ridicule ;

Cet

Cet esprit pénétrant dont il se fait honneur,
 Me fait craindre sa langue & soupçonner son cœur,
 S'il était bienfaisant, son éloquence vaine
 Ne déchirerait pas toute l'espece humaine,
 Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
 Par charité souvent il fermerait les yeux.

Mais de ces scurateurs la langue trop hardie
 Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
 Plaçant à tout propos des *si* malins, des *mais*,
 Juges de leurs amis, ils leur font leur procès;
 Même à force de goût & de délicatesse,
 Ils prennent en horreur notre fragile espece,
 Dans ce siècle de fer, dans ces tems corrompus
 Il n'est plus par malheur d'*Achate*, de *Nisus*,
 L'homme plein de bonté passé pour imbécille,
 Et l'amitié s'exprime en stile de *Zoïle*.

„ *Licidas* mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
 „ *Perse* serait charmant s'il n'aimait à railler,
 „ *Chrysispe* est ennuyeux, il est toujours sublime,
 „ Et l'emporté *Damon* à tout propos s'anime,
 „ *Ménélas* est trop fier, *Sulpitius* trop bon,
 „ L'œconome *Lycas* est pis qu'un *Harpagon*,
 „ *Héraclite* hypocondre en lui-même se mine,
 „ Et *Narcisse* en vrai fat chérit sa bonne mine.

Par de pareils propos pleins de malignité
 On renverse l'esprit de la société;
 Ah! si l'homme du moins dans sa folie extrême,
 Faisait sans préjugé un retour sur lui-même;

Il trouverait en lui le nombre des défauts,
 Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux;
 On le verrait bientôt quand son ami le blesse,
 Compenser avec lui faiblesse pour faiblesse,
 Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
 Relever de bon cœur l'éclat de ses vertus;
 Qui trouve tout mauvais est rempli de malice,
 Un œil qui voit tout jaune est atteint de jaunisse;
 Souvent les préjugés & les préventions
 Nous dictent les arrêts de nos décisions.

La Nature en suivant ses maximes constantes,
 Tailla tous les objets à faces différentes,
 Burrhus voit le dessus, Séjan voit le revers,
 De là sur un objet cent jugemens divers;
 J'ai honte qu'un Soldat nourri dans l'ignorance
 Réprouve d'un Lettré l'étude & la science,
 Ou lorsqu'aux Financiers quelque Pédant fourré
 De leur utile emploi fait un portrait outré,
 Ou qu'en argumentant l'homme de loi s'engage
 De prouver qu'un Soldat est un antropophage:
 Extravagans bouffis de vos faibles exploits,
 Don Quichottes zélés de vos divers emplois,
 Ne verrez-vous jamais que l'immense nature
 A bien plus d'une fin a fait la créature?
 Tout être eut ses destins, tout homme eut ses talens
 Et pour le bien du monde ils sont tous différens.

Si chacun s'enrôlait sous Cujas ou Barthole,
 Qui de ses bras nerveux rendant la terre molle,
 Dé-

Déchirerait son sein , cultiverait son champ ,
 Ramasserait les bleds coupés du fer tranchant ?
 Sera - ce l'Avocat qui pourra vous défendre ,
 Si quelque Prince actif prêt à tout entreprendre ,
 Forme sur le Royaume un projet dangereux ,
 Et vient couvrir vos champs de ses soldats nombreux ?

Supprimons le Soldat ou le Jurisconsulte ,
 Même danger alors pour l'Etat en résulte ;
 Ce serait un vaisseau privé de matelots ,
 Voguant au gré d'Eole à la merci des flots ;
 De ces instincts divers l'espece & la nuance
 Fait loin de la blâmer bénir la Providence ;
 Ne condamnons jamais que le vice effronté ,
 Trop funeste ennemi de la société.

On peut vous pardonner l'humeur acariâtre ,
 A vous que la nature a traités en marâtre ,
 Vous , malheureux Therfite , & vous triste Brunel ,
 Oui , vengez - vous sur nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un homme d'esprit se porte à la folie
 D'obscurcir les talens , de ternir le génie ;
 Que par malice enclin à blâmer ses égaux ,
 Taupe sur leurs vertus & lynx sur leurs défauts ,
 Il se fasse un plaisir de nuire & de médire ;
 Non , c'est à quoi mon cœur ne peut jamais souscrire.

Ce sujet me rappelle un conte qu'on me fit ,
 Dans cet âge où la Fable instruisait mon esprit ,

En

En ce tems où le monde était en son enfance,
 Chaque être était, dit - on, doué de connaissance,
 La raison éclairait les sages animaux,
 L'on entendait parler jusques aux végétaux,
 Toute chose en naissant semblait être parfaite,
 Et ni plante ni fleur n'était alors muette,
 Dans un certain jardin en ces tems renommé
 Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
 La rose en s'admirant & méprisant la vigne,
 Lui dit un jour : „ Je plains ta destinée indigne,
 „ Si l'homme ne taillait tes rameaux superflus,
 „ Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,
 „ Entourant tendrement cet ormeau charitable,
 „ Tes sarmens languissans ramperaient sur le sable;
 „ Tes seps disgraciés ne portent point de fleurs,
 „ Tes feuilles sont sans ombre & tes fruits sans odeurs.

„ Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me voit
 éclorre,
 „ Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore,
 „ Cet encens recherché, ces baumes peu communs
 „ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
 „ Nous sommes des festins des compagnes fidelles,
 „ J'orne dans les bouquets la coëffure des belles,
 „ Et Reine des jardins mes charmes ravissans
 „ Assurent mon empire établi sur les sens.

„ Je vau**x** bien plus que toi, dit la vigne à la rose,
 „ Trop peu durable fleur, souvent à peine éclos**e**,
 „ Un

„ Un souffle d'Aquilon vient terminer ton sort,
 „ Le jour qui t'a vu naître est le jour de ta mort;
 „ J'estimerais bien plus tes qualités divines,
 „ Si ta tige hérissée enfantait moins d'épines,
 „ Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
 „ Tu devenais utile ainsi que je le suis.

„ Regarde mes raisins si féconds en délices,
 „ Qui ne préférerait mon vin à tes calices ?
 „ Ces grappes au pressoir réduites en liqueur
 „ Chassent l'ennui chez l'homme & raniment le cœur;
 „ Mes pampres ont orné dans des fêtes galantes,
 „ Le tyrsa de Bacchus, la tête des Bacchantes;
 „ Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.

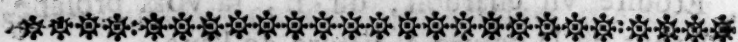
Un gros vilain chardon écoutant leurs discours,
 Occupant un terrain qu'il rendait inutile,
 Leur dit en hérissant son panache stérile,
 „ Je n'ai ni vos parfums ni vos fruits de bon goût,
 „ Mais tout terrain m'est bon, ma plante vient par-
 tout,
 „ Et vos fruits & vos fleurs de quel nom qu'on les
 nomme,
 „ Ne sont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme,
 „ De notre liberté nous connaissons le prix,
 „ Allez, & des chardons n'attendez que mépris.
 Déjà ces végétaux se seraient fait la guerre,
 Ils se seraient battus, mais ils tenaient en terre.

Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
 Entendit leurs brocards planant sur eux en l'air :
 „ Etouf.

„ Etouffe vil chardon, dit-il, ta voix profane;
 „ Rebut de la nature & pâture de l'âne;
 „ Que ma leçon t'apprenne à te moins estimer,
 „ Il faut être parfait quand on veut tout blâmer!
 „ Et s'adressant après à ces diverses plantes,
 „ Réprimez, leur dit-il, vos satyres mordantes,
 „ Et sans vous avilir par vos propos amers,
 „ Applaudissez plutôt à vos talens divers;
 „ Tout est ce qu'il doit être, & les vignes, les roses
 „ Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;
 „ N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux.

Oui, la perfection est l'attribut des Dieux,
 Du bon & du mauvais le bizarre assemblage,
 De ce faible Univers doit être le partage;
 La terre si féconde a d'arides cantons,
 L'Été brûle d'ardeur, l'Hyver a ses glaçons;
 Ce globe raboteux hérissé de montagnes
 A des gouffres, des bois, des mers & des campagnes;
 Le feu dévore tout, l'air est troublé de vents,
 Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui se peint tout en beau dans ces lieux qu'il
 habite,
 Méconnaît la nature & rêve en Sybarite;
 Qui trouve tout mauvais, trahit son intérêt
 Il faut prendre ici bas le monde tel qu'il est.



ÉPITRE XVI.

A F I N C K.

La Vertu préférable à l'Esprit.

LE défaut principal du siècle où nous vivons;
 Digne des habitans des petites maisons,
 C'est que jusqu'au cerveau le plus paralytique,
 Chacun de bel esprit au fond du cœur se pique,
 Cette fureur s'accroît & nous possède tous;
 Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'esprit, il rit de la bêtise,
 L'esprit, l'esprit, dit-on, & nous ferons de mise;
 Du plus sot sur ce point l'aveuglement est clair,
 Et s'il ne fait penser il en affecte l'air;
 Pareil à ces taureaux qui dans un champ aride,
 Paraissent se nourrir & ne mâchent qu'à vuide,
 Le Pédant le plus lourd se croit spirituel,
 Et sur tout dans le monde on veut passer pour tel;
 Ah! que ne fait-on pas pour usurper ce titre?

L'un fléau des Auteurs s'érigeant en arbitre,
 Avec moins de talens que ses rivaux n'en ont,
 Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font;
 Il pense qu'en jouant le rôle de *Zoïle*
 L'Univers abusé l'en croira plus habile.

Un

Un autre plus pervers va jusqu'à la noirceur,
 Aux charmes de l'esprit il immole son cœur,
 Prépare des poisons, s'arme de la satire,
 Comme un chien furieux attaque, mord, déchire,
 De l'encens des humains son esprit altéré
 Ne s'est perdu d'honneur que pour être admiré.

D'autres présomptueux qui s'élèvent aux nues,
 Débitent hardiment leurs visions cornues,
 Du vulgaire ignorant ce sont les précepteurs,
 Il se flattent d'atteindre au rang des grands Auteurs;
 Mais le public ingrat dédaignant leurs hommages,
 Siffle cruellement l'Auteur & ses ouvrages.

J'en ai même connu d'assez écervelés,
 Et du faux bel esprit assez enforcélés,
 Pour oser nier Dieu présent à leur mémoire,
 Lorsque tout l'Univers nous annonce sa gloire;
 Il leur importait peu d'avoir raison ou tort,
 Ils voulaient s'illustrer d'un brevet d'esprit fort,
 Et pour se distinguer du vulgaire orthodoxe,
 Ces raisonneurs abstraits s'armaient du paradoxe.

A ce prix que le Ciel nous prive de l'esprit,
 C'est dans un vase impur un miel doux qui s'aigrit,
 C'est l'esclave du cœur, il en reçoit l'empreinte,
 Chez le tendre il est doux, chez le dur plein d'ab-
 synthe,
 Défenseur obstiné de nos productions,
 Avocat éloquent d'indignes passions,

C'est un Sophiste adroit dont l'argument perfide
Etouffe le flambeau dont la raison nous guide.

L'esprit n'en est pas moins un présent précieux
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux,
Il est un rayon pur de l'Essence divine,
Qui fait penser, agir, dont l'ame s'illumine,
Il voit dans le passé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve & fait définir,
Et d'un principe admis tirant la conséquence,
Il guide à la raison & mene à la prudence;
La nature voulut que ses puissans ressorts,
Fussent & le moteur & l'ame de nos corps.

Mais cet esprit vanté, divin par son essence
N'aura jamais chez moi l'injuste préférence,
Sur un cœur simple & pur, fidele à son devoir;
Ayez de la mémoire, ayez un grand savoir,
Soyez spirituel, plaisant, profond, sublime,
Ce n'en est pas assez, je veux qu'on vous estime;
Mon suffrage en un mot n'est dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout esprit est mal fait & tortu;
Elle fait l'ornement & la base de l'homme,
Sectateur de Geneve ou Sectateur de Rome,
Soyez bon Citoyen, & mon cœur vous chérit,
Charmé de vos vertus plus que de votre esprit,
Vous m'inspirez alors une amitié sincere.

L'esprit n'altère point le fond du caractère,
Cet Auteur tant noté (p) détesté des Français,
Qui contre le Régent décocha tant de traits,

Et

(p) La Grange.

Et couvrit des attraits d'une douce harmonie
 L'affassinat affreux que fit sa calomnie,
 Avec quelques talens avait tant de noirceurs,
 Qu'en tolérant ses vers on abhorre son cœur;
 Avec beaucoup d'esprit on peut être perfide,
 Trompeur, frippon, brigand, scélérat, parricide.

Cromwell qui chez l'Anglais fit respecter ses loix,
 Qui du Thrône sanglant précipita ses Rois,
Cromwell ce fourbe heureux, sans qu'il daignât pa-
 raître,
 Fit sur un échaffaut exécuter son Maître,
 Vainqueur dans les combats il soumit ses égaux;
Cromwell eut quelques traits qui forment les Héros.

Un esprit malfaisant toujours enclin à nuire,
 Séduisant quelquefois ne peut toujours séduire,
 Souvent il éblouit par des dehors brillans,
 Mais lorsqu'on les connaît on hait tous les méchans;
 Leur esprit est pareil aux arides contrées
 Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées,
 Les malheureux efforts de leur fécondité,
 Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le public poussé d'un caprice bizarre
 Admire aveuglément le singulier, le rare,
 Je prétends lui produire en un terme prescrit,
 Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit;
 J'entend ici l'honneur pris dans un sens sévère,
 Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.

Le monde de nos mœurs juge légèrement,
 Il condamne, il approuve, & sans discernement
 Trouve la probité, la bonté, la prudence,
 Où le sage éclairé n'en voit pas l'apparence;
 Le nonchalant Simon passe pour vertueux,
 S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux;
 Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise,
 Ce n'est point sentiment, dans le fond c'est bêtise;
 Le scélérat Damon craint d'être confondu,
 Ses vices sont couverts du fard de la vertu,
 Si vous sondez son cœur ce n'est qu'hypocrisie.

Plein d'un meilleur esprit, l'ame du vrai sagesse,
 Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
 Réprime l'intérêt, étouffe ses desirs,
 Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
 Et sert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
 Telles sont les vertus d'un digne Citoyen,
 Tel doit être tout sage & tout homme de bien;
 Ce caractère heureux, cette vertu si rare,
 C'est le plus beau présent dont la nature avare
 Ait honoré jamais la faible humanité;
 Oui, Mortel généreux, exemple de bonté,
 Oui, mon ame attendrie admirant ta sagesse,
 Pardonne en ta faveur au vice de l'espèce;
 Tandis que tant d'humains sont faibles, chancelans,
 Pareils à ces roseaux agités par les vents,
 Mon Héros tel qu'un chêne affermi dans la terre,
 Résiste à la tempête & brave le tonnerre.

Le crime essaie en vain de fouiller son honneur,
 Et l'envie impuissante en frémit de fureur;
 Il est comme un vaisseau qui triomphe d'Eole,
 Ses voiles sont l'esprit, la gloire est sa bouffole,
 Son jugement le sert comme un pilote heureux,
 Les ouragans qu'il craint sont ses desirs fougueux;
 Le rivage charmant où tend son espérance,
 C'est un port peu connu, la bonne conscience,
 Dans ce port fortuné terme de ses succès,
 Il jouit constamment d'une éternelle paix.

Pourrait-on présumer qu'une vertu si rare
 Sortit souvent des mains de la nature avare?
 Et pour notre malheur n'observons-nous donc pas
 Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats?
 Cette perfection, cette sagesse égale,
 C'est un phénix bien rare en genre de morale;
 Éprouvons au creuset tous vos esprits charmans,
 J'y vois peu de solide & beaucoup d'agrémens,
 C'est un propos léger plein de plaisanterie,
 Un ton de politesse & de galanterie;
 Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les pi-
 quer,
 Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer;
 Il n'est dans leur commerce aucun lien durable,
 Point de pouvoir sacré, point de droit respectable,
 Bienfaiteurs, ennemis à leurs yeux sont égaux,
 Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux,
 Ils vous sacrifieront pour un trait de folie,
 Sans dessein, sans objet, tout sert à leur saillie,

Ils brodent en riant vos plus légers défauts ;
 Ils mourraient s'il fallait ravalier leurs bons mots ;
 S'ils empruntent de vous , c'est pour ne rien vous
 rendre ,

En vain vous les pressez , il n'en faut rien attendre ,
 Et leur ingratitude oubliant vos bienfaits ,
 Jusqu'à la trahison portera leurs forfaits ;
 Dangereux par leur langue ils le sont par leur plume ,
 Je les vois sous leur main amasser un volume ,
 Et de mauvais plaifans devenus plats Auteurs ,
 D'un déluge de vers chargeant leurs Editeurs ,
 Ils deviendront du jour la fable & la nouvelle ,
 Tous leurs livres seront une longue querelle ,
 Ecrits injurieux ou fatras insensés ;
 Tantôt calomnians & tantôt accusés ;
 Le Parnasse infecté de leurs injures sales
 Est surpris de parler le langage des hales.

Voyons un bel esprit d'un coup d'œil différent ;
 Donnons-lui quelque emploi , certain éclat , un rang.

Qu'on le place à la Cour , il en fait l'usage ,
 Il intrigue , il cabale , en secret il outrage
 Un Mécène en faveur qu'il trouve en son chemin.

S'il est Juge , au Barreau voyez cet inhumain ,
 Devant son Tribunal la justice est vénale ,
 Le Droit entre ses mains devient un vrai Dédale ,
 L'innocence opprimée élève en vain sa voix ,
 Le corrupteur l'étouffe & fait taire les loix.

Que

Que fera - ce , grand Dieu ? Quel avenir sinistre ,
 Si le Prince aveuglé le prend pour son Ministre !
 D'abord l'extravagant , Albéroni nouveau ,
 De la guerre en Europe allume le flambeau ,
 Il veut se faire un nom , l'extravagant se flatte
 De l'immortalité dont jouit Erostrate.

L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant ,
 Mais sûr en son commerce , ami sage & prudent ,
 Il est toujours égal , discret en chaque affaire ,
 Simple au sein de la Cour , doux quoique Militaire ,
 Auteur sans arrogance & Juge sans erreur ,
 Il ne s'écarte point des regles de l'honneur.

Dites à votre gré lequel est préférable ,
 Ou cet homme en tout tems modeste , sûr , aimable ,
 Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts
 Comme un feu d'artifice un nombre de petards ;
 Qui produit à la fois la fumée & les flammes ,
 Et qui met sans pudeur l'Europe en Epigrammes ;
 Qui change dans un jour , tantôt blanc tantôt noir ,
 Votre ami le matin , votre ennemi le soir ;
 Qui parle , se repent , affirme , désavoue ,
 Et qui fait vous blâmer de même qu'il vous loue .
 Consultez le bon sens , sourd à vos préjugés ,
 Comparez - les tous doux , pesez - les & jugez .



ÉPITRE XVII.

A C H A Z O T.

Sur la modération de l'amour.

NE pensez point, CHAZOT, vous que l'amour
possède,
Que marchant sur les pas du fougueux Diomede,
En vers injurieux j'ose blesser Vénus;
Pour les Dieux des plaisirs mes respects sont connus,
Si j'attaque l'amour c'est qu'il peut souvent nuire,
Je veux le modérer & non pas le détruire;
Conservez votre vue à travers son bandeau.

Un amant me paraît dépourvu de cerveau,
Quand pieds & poings liés il se livre au caprice
D'un sexe plein d'appas mais rempli de malice,
Qui de nos passions saisissant les travers,
S'en sert adroitement pour nous donner des fers;
Pensez-vous qu'à l'amour comme au seul Dieu suprême,
Il faut immoler tout jusqu'à la vertu même?
Votre raison répugne à de tels sentimens.

L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans,
L'âge des passions est l'heureuse jeunesse,
Un cœur novice est prompt à brûler de tendresse,
La

La nature attisant ses feux séditeux ,
 De la vigueur des sens enfans impétueux ,
 Excite vivement la jeunesse fougueuse
 A courir de l'amour la carrière épineuse ,
 De flatteuses erreurs & des desirs puissans
 Triomphent sans combats de son faible bon sens.

Si l'on nous peint l'amour sous les traits de l'enfance ,
 C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence ,
 Il est le compagnon de l'âge des erreurs ,
 Un sourire , un regard le rend maître des cœurs ,
 Domté par la raison , vainqueur par le délire ,
 Il vit dans la jeunesse , il l'anime , il l'inspire.

Mais quand on a passé cette heureuse saison ,
 Que l'âge à pas tardifs amène la raison ,
 Que le sang refroidi se calme dans nos veines :
 Pourquoi par métaphore en bénissant ses chaînes
 Aller sacrifier aux autels de Vénus ,
 Et rappeler l'amour qui ne vous entend plus ?

Dans nos tems corrompus remarquez , je vous prie ,
 Combien d'originaux de la galanterie
 La Province & la Cour ont en foule produits ,
 Qui pleins de vanité , du faux bel air séduits
 Nous vantent les ardeurs de leurs flammes stériles.

Vieux Guerriers languissans , vous n'êtes plus Achil-
 les ,
 Vos feux se sont éteints , un Dieu vous a quitté ,
 La honte est le seul prix de la témérité.

Ah ! ne regrettez plus votre superbe Maître ;
 Vous avez suivi tous un Dieu sans le connaître ,
 Son Eglise eut le sort des Eglises du tems ,
 L'hérésie à la fin sappa leurs fondemens.

Le bon vieux tems n'est plus , le siècle dégénère ;
 L'amour était jadis tendre , discret , sincere ,
 Il n'est plus à présent que léger & trompeur ,
 La débauche succede aux sentimens du cœur ,
 On se prend sans amour , on se quitte de même ;
 Souvent quand on se hait , on se jure qu'on s'aime ,
 On se brouille , on revient , on change , on se reprend ,
 De nos jours la tendresse & s'achete & se vend.

Cet homme du bel air prodigue de caresses ,
 Voudrait comme Tarquin suborner nos Lucreces ,
 S'il essaye un refus pour venger cet affront ,
 Sa langue sur leurs mœurs distille son poison ;
 S'il est vainqueur , voyez ce galant Coriphée
 D'une indigne victoire ériger un trophée ,
 Amener ses captifs comme un autre César
 Dans un jour de triomphe attachés à son char ,
 Et se vanter tout haut de son bonheur insigne.

Non , de ces procédés la bassesse m'indigne ,
 Il n'est plus de secret , d'honneur , de bonne foi ,
 L'amour est détrôné , l'orgueil donne la loi.

Je ne fais qu'effleurer , mais si je voulais mordre ,
 Je vous exposerais le coupable désordre

Qu'un

Qu'un amant du bel air par sa légèreté;
 Fait & fera toujours à la société;
 Comment dans nos maisons un enfant né du crime
 Usurpe biens & droits sur le fils légitime,
 A l'abri d'un faux nom réunissant sur lui,
 Malgré toutes les Loix, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange;
 Et que le talion avec plaisir le venge;
 Soit, mais l'ordre établi n'en est-il pas troublé,
 Quand un crime produit un crime redoublé ?
 Quel usage du tems ! indignes Sybarites,
 Vos amoureux larcins sont donc tous vos mérites ?

Supposons qu'un galant favorisé du sort,
 Atteignît dans sa course aux ans du vieux Nestor ;
 Examinons tous deux la vie irrégulière
 Qu'on lui verrait mener dans sa longue carrière,

De sa jeunesse ardente il donnera les jours
 Aux charmes inconstans des frivoles amours,
 Mais puni des excès de sa flamme légère,
 De ses fougueux écarts emportant le salaire,
 Il quitte la roture & dans un plus beau champ,
 Des femmes de la Cour il grossit son roman,
 Il intrigue, il tracasse, il entreprend, il tente,
 Il abuse à son gré d'une fille innocente,
 Il remplace l'amour dont il est moins séduit,
 Par l'éclat indécent, le scandale & le bruit,
 Et se prêtant au goût d'une femme quinquaise,
 Ici se ruinant pour plaire à la joueuse,

Bientôt par la coquette adroitement trompé
 Est désigné du doigt par le monde attroupé;
 Enfin par ce désordre usé même avant l'âge,
 N'ayant plus de l'amour que le flatteur langage,
 Et gardant pour le sexe un goût enraciné,
 Il regnait autrefois, je le vois enchaîné,
 Je le vois sous le joug d'une femme insolente,
 Excité par le fiel de sa langue méchante,
 Et par son artifice en cent façons commis,
 Il est forcé de rompre avec tous ses amis.

Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte,
 Vous m'en verriez rougir de dépit & de honte;
 Qu'un galant effronté s'en fasse seul honneur,
 Je méprise sa gloire en plaignant son erreur.

Ah! sans nous avilir, restons ce que nous sommes,

Tous ces efféminés ressemblent-ils aux hommes?
 Livrés à la mollesse & perdus sans retour
 Dans l'ordre le plus bas esclaves de l'amour,
 Ce sont des descendants du lâche Héliogabale.

Mais Hercule, dit-on, fila bien pour Omphale;
 Soit, égalez d'abord son courage inouï,
 Terrassez des Tyrans & filez comme lui;
 Servez votre pays comme il servit la Grece,
 Et méritez le droit d'avoir une faiblesse.
 Diane ornait les nuits avant qu'Endymion
 Fit naître dans son cœur sa folle passion,

Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frere,
 Il avait parcouru l'un & l'autre hémisphère ;
 Pluton dans les enfers tenant l'urne en ses mains,
 Avait jugé long - tems tous les pâles humains,
 Avant que de Cérés il enlevât la fille.

A Virgile ou Voltaire on passe une cheville,
 Aux petits rimailleurs dépourvus de beautés,
 Dont les défauts nombreux ne sont point rachetés,
 On marque des mépris, le sifflet les assomme ;
 Je ne vous passe rien, si vous n'êtes grand homme.
 Tout fait illusion à vos jeunes desirs,
 L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaisirs,
 De ce perfide enfant la cour voluptueuse
 Tranquille en apparence est toujours orageuse ;
 Arrachez tout à - fait le bandeau de vos yeux,
 Appercevez enfin ces pieges dangereux.

A Cythere un beau jour Vénus par fantaisie,
 Des habits de Minerve embellit la folie,
 Et voulut qu'elle ouvrit son école aux amans ;
 La folie affecta le ton des sentimens,
 Et leur fit des sermons sur l'amour platonique ;
 Les sages dédaignant sa parure héroïque,
 Découvrirent d'abord sa marotte à grelots,
 Mais elle demeura la maîtresse des sots ;
 Son Université qui s'accroît & prospère,
 A banni le bon sens en prêchant l'art de plaire ;
 De là nous sont venus tant de fades galans,
 Romanesques esprits, amans extravagans.

Le début de l'amour est doux & plein de charmes,
 A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes,
 Son rapide succès le rend maître de tout,
 Sa fin c'est le regret, le dépit, le dégoût;
 C'est un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide,
 Il est trop dangereux en lui lâchant la bride,
 La sagesse est le mors qui le peut arrêter.

Voyez donc si j'ai tort de ne vous point flatter,
 Examinez ici que de maux dans ce monde
 A causé cet amour que dans mes vers je fronde !

Léandre pour Héro périt dans l'Hellepont,
 Le Maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont;
 Tant qu'Achille amoureux écouta sa colere,
 Hector du sang des Grecs faisait rougir la terre,
 L'adultere Paris alluma ce flambeau,
 Par qui le vieux Priam descendant au tombeau,
 Dans la fatale nuit, la dernière de Troie,
 Vit aux flammes des Grecs sa capitale en proie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
 Les fastes des humains en ont rempli les tems;
 On ne reconnaît plus, tant le sort est injuste,
 Le bras droit de César, le fier rival d'Auguste,
 Sur les murs d'Actium esclave de l'amour,
 Lorsqu'il perd Cléopâtre & sa gloire en un jour;
 Quand l'Anglais dans Paris porta sa violence,
 Agnès à Charles sept fit oublier la France;
 Du grand Turenne enfin imprimez-vous ce trait,
 Envers son Roi l'amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet enfant & ses fleches dorées;
 Gardez - vous de porter ses brillantes livrées;
 Il fait ses plus grands maux même en vous caressant
 Et s'il perdit Didon ce fut en l'embrassant;
 Qui pourrait raconter toutes ses perfidies,
 Et combien ses fureurs ont fait de tragédies ?

Ne vous attendez point que dans mes vers mor-
 dans,

J'ajoute à ces vieux faits des exemples récents,
 Je me suis pour toujours interdit la satire;
 Il est bon de reprendre & cruel de médire.
 Mais par quelle raison décrier les plaisirs ?
 Est-il rien de plus doux que les tendres desirs ?
 Et que peut - on gagner, quand d'une humeur auf-
 tere,
 On va prêchant toujours la Morale sévère,
 Dans des vers chevillés tristement vertueux ?
 Quoi, veut - on repeupler des Couvents de Char-
 treux ?

Veut - on que la raison outrageant la Nature,
 En herbe ose étouffer notre race future ?
 Serions - nous par raison de ces monstres hideux,
 Par un Bacha jaloux réduits à leurs neveux ?
 Je veux être Ixion, je veux être Tantale ,
 Si jamais à ce but a tendu ma morale ;
 La sagesse, CHAZOT, prudente en ses leçons
 Evite les excès où donnaient les Catons ;
 Loin d'ici ce Docteur qui sans cesse nous damne ,
 L'amour est approuvé, l'abus on le condamne ;

Rien

Rien n'est de sa nature absolument mauvais,
Mais le bien & le mal sont voisins d'assez près.

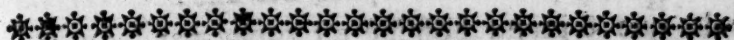
L'amour paraît semblable aux plantes venimeuses,
Mortelles quelquefois & toujours dangereuses,
Mais en les mitigeant de savans Médecins
S'en servent par leur art au salut des humains,
Loin d'être un aliment, ce doit être un remède.

Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand lassés d'un travail long & laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.

Si je vous ai tracé d'une touche légère
Les écueils différens qu'ont les mers de Cythere,
C'est pour vous empêcher d'y périr quelque jour ;
Arrosez cependant les myrthes de l'Amour,
Et suivant les conseils que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve,
Et recueillez toujours sensible à votre nom,
Les suffrages de Mars avec ceux d'Apollon.

Ainsi l'on vit jadis dans Rome florissante,
Lorsque tant de Héros la rendaient triomphante,
Que dans le Panthéon le Sénat vertueux,
Ayant tous les talens adorait tous les Dieux.





ÉPIÔRE XVIII.

AU MARECHAL KEITH.

*Sur les vaines terreurs de la mort & les
frayeurs d'une autre vie.*

IL n'est plus ce Saxon, ce Héros de la France,
Qui du superbe Anglais renversa la balance,
De l'Aigle des Césars abaissa la fierté,
Domta dans ses roseaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux Français leur audace première,

Ah! Mars dans les combats prolongea sa carrière,
Mais le cruel trépas qui dans ces champs fameux
Respecta du Héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les destins de la France,
Dans les bras de la paix qu'on dut à sa vaillance,
Le frappe dans son lit & lui laisse en mourant,
Envier les destins qu'ont eu en combattant,
Le généreux Bellisle & l'illustre Baviere.
Ce Héros triomphant est réduit en poussière;
Tout est anéanti, de l'Achille Saxon
Il ne nous reste rien que son illustre nom,
Des sons articulés, des syllabes stériles
Qui frappent du tympan les membranes subtiles,

Et

Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
Tandis que le grand homme est rongé par les vers.

Nos soupirs, nos regrets, son souvenir, sa gloire,
Ses combats où toujours présida la victoire,
Tout se perd à la fin, l'immensité des tems
Absorbe jusqu'aux noms des plus grands Conquérans.

Si MAURICE n'est plus, dites, qu'a-t-il à craindre ?
Nous qui l'avons perdu c'est à nous de nous plaindre,
C'est un Pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le sage de sang froid doit regarder la mort;
Des maux désespérés son secours nous délivre,
Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre;
Qui connaît le trépas ne le fuit ni le craint.

Ce n'est pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce squelette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille sanglante,
Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'Univers,
Remplit incessamment l'abyme des enfers;
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
Qui passent sans retour dans des demeures sombres,
Dans des lieux de douleurs où ces esprits tremblans
Souffriront sans espoir d'éternels châtimens;
Les fables de l'Egypte & celles de nos peres
Sont un frivole amas de pompeuses chimères,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah! repoussons, cher KEITH, ces indignes ter-
reurs,

La vérité paraît, mes vers sont ses organes;
 Mensonges consacrés, mais en effet profanes;
 Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs
 Dont la secrète horreur révolte la nature;
 Qu'importe que des vers le corps soit la pâture ?
 Ne voyons dans la mort qu'un tranquille sommeil;
 A l'abri des malheurs, sans songe, sans réveil,
 Et quand même après nous une faible étincelle,
 Un atome inconnu qu'on nomme ame immortelle,
 Ranimant du trépas la froide inaction,
 Pourroit braver les loix de la destruction,
 Hélas ! tout est égal pour notre cendre éteinte,
 Il n'est aucun objet ni d'espoir ni de crainte.

Qu'aurais je à redouter au séjour éternel ?
 Quoi, le Dieu que j'adore est un tyran cruel ?
 Serais-je après ma mort l'innocente victime
 De l'Auteur dont je tiens ce souffle qui m'anime,
 Et ces tendres desirs des sens voluptueux ?

Si l'esprit des mortels sortit des mains des Dieux,
 Se peut-il que ces Dieux punissent leur ouvrage
 Des imperfections qui furent son partage ?
 Non, ma raison répugne à de tels sentimens.

Un pere dont le cœur est tendre à ses enfans,
 Serait-il parmi nous assez dur & bizarre,
 Pour accabler son fils d'un châtiment barbare,

Si

Si ce malheureux fruit de sa fécondité
Le choquait en naissant par sa difformité ?

Un fils dénaturé peut irriter son pere ,
Et se voir écrasé du poids de sa colere ;
Mais nous contre les Dieux que peut notre fureur
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance ,
Pourriez-vous offenser l'auguste Providence ?
Signalez, fiers géants, votre rebellion ,
Entassez, s'il se peut, Ossa sur Pélion ,
Armez contre le Ciel votre bras redoutable ,
Vous ne sauriez heurter ce Trône inébranlable :
Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'offenser ?
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer ?
Je connais ses bienfaits, sa bonté, sa clémence ,
Qui le dépeint barbare, est le seul qui l'offense.

Ah ! cette ame, cher KEITH, qu'on ne peut dé-
finir,

Et qu'après notre mort un tyran doit punir ,
Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
Disparaît aux flambeaux que porte la Physique ;
Que le peuple hébété respecte ce roman ,
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton secours, ô divine Uranie !
Accorde à ma raison les ailes du génie ,
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés ,
Heureux qui peut connaître & voir tes vérités !

Déjà

Déjà l'expérience entr'ouvre la barrière,
 Je vois Lucrece & Locke au bout de la carrière;
 Venez, suivons leurs pas & montrons aux humains
 Leur nature, leur être & quels sont leurs destins;
 Examinons l'esprit depuis son origine,
 Pendant tous ses progrès jusqu'à notre ruine;
 Il naît, se développe & croît avec nos sens,
 Il éprouve avec eux différens changemens;
 Ainsi que notre corps débile dans l'enfance,
 Etourdi; plein de feu dans notre adolescence,
 Abattu par les maux & fort dans la santé,
 Il baisse, il s'affaiblit dans la caducité,
 Il périt avec nous, son destin est le même.

Mais l'ame qu'on nous dit de nature suprême,
 Quoi! cet être immortel presque l'égal des Dieux
 Quitterait-il pour nous l'heureux séjour des Cieux?
 Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
 A la matiere ingrate, abjecte & périssable,
 Epier les momens des plaisirs de Vénus,
 Se tenir en vedette, animer le fœtus,
 Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mere,
 Dans un cachot obscur prisonnier volontaire,
 Pour s'exposer après à tous les coups du sort,
 Souffrir le chaud, le froid, la douleur & la mort?

Voilà les visions dont notre orgueil nous flatte,
 Consultons sur ces faits les enfans d'Hyppocrate,
 Voyons la mécanique & les jeux des ressorts
 Qui meuvent nos esprits de même que nos corps.

Lorf-

Lorsque l'astre du jour termine sa carrière,
 Que le discret sommeil ferme votre paupière,
 Que fait alors cette ame ? elle dort avec vous ;
 Quand le sang en fureur agite votre poulx,
 Que par redoublement la fièvre vous dévore,
 Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore ;
 Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts,
 Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs,
 Bientôt le mal n'est plus, votre poumon respire,
 Et l'esprit égaré revient de son délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
 Il bégaye des mots, il ne les comprend plus ;
 Un homme évanoui perd d'abord sa pensée,
 Son ame en ce moment par les maux oppressée
 Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement ;
 Aussi-tôt qu'il revient de ce faiblissement,
 Quand il rouvre les yeux, son ame appesantie,
 Après un court trépas est rendue à la vie ;
 Souvent un peu de sang qui presse le cerveau,
 De la faible raison étouffe le flambeau ;
 L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'il était dégagé de leurs fines membranes,
 Comment pourrait il voir, sentir, toucher, ouïr,
 Sans mémoire penser, craindre ou se réjouir ?
 Cet atome immortel sans matière solide,
 Privé de tous les sens n'est qu'un être stupide.

Il n'est qu'un nom pompeux, un fantôme idéal,
Peut-il se souvenir de notre journal ?

Sait.

Sait-il comment le Ciel l'unit à la matière,
Et quelle était jadis sa nature première?

L'ame que je reçus, cet être clair-voyant
Avait très mal instruit mon esprit en naissant,
Je n'ai pas apporté la plus légère trace
De ce qui se passa dans cet immense espace,
Dans ces tems où mon ame a dû me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non, mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'allarmes, (q)
Quand dans nos champs féconds l'oppresser des
 Germaines

Ravissait les moissons qu'avaient semé nos mains,
Quand de nos ennemis la fureur divisée
Ruïnait tour-à-tour ma patrie épuisée,
Pillait les habitans, saccageait les cités;
Que les Cieux rigoureux contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyèrent la peste
Qui de nos habitans emporta tout le reste;
De son poison mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos Etats un immense désert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'Histoire,
S'il subsistait alors, il était sans mémoire;
De l'avenir, cher KEITH, jugeons par le passé,
Comme avant que je fusse il n'avait point pensé,
De même après ma mort quand toutes mes parties
Par la corruption seront anéanties,
Par un même destin il ne pensera plus;

Non

(q) La Guerre de 30 ans,

Non, rien n'est plus certain, soyons-en convaincus,
Dès que nous finissons notre ame est éclipsee.

Elle est en tout semblable à la flamme élançee
Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre elle baisse & périt.

Oui, tel est notre sort & je vois d'un œil ferme,
Que le tems fugitif m'approche de mon terme;
Craindrais-je le trépas & ses coups imprévus ?
Je fais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etais-je malheureux avant qu'on m'ait vu naître ?
Je me soumets aux loix de la nécessité,
Mes jours sont passagers, mon être est limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure ?

Ah! mortel orgueilleux, écoute la Nature;
C'est peu d'avoir sur toi répandu ses faveurs,
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, dissiper tes chimères,
Enfin t'initier à ses savans mystères:
„ Je t'ai donné la vie & c'est par mon concours
„ Que se forma ton corps, que s'accrurent tes jours;
„ Tes fibres déliés, leur tiffure subtile,
„ Tout a dû t'annoncer que ton être est fragile,
„ A des conditions tu vis quelques momens;
„ Quand je te composai de divers élémens,
„ Je leur promis alors que la mort équitable
„ Acquitterait un jour cet emprunt charitable;

Jouis

„ Jouïs de mes bienfaits , mais garde mon accord ;
 „ Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort ;
 „ Tu veux que mon secours allonge tes années ,
 „ Redoute malheureux, les tristes destinées ,
 „ Je vois fondre sur toi les maux & la douleur ,
 „ Le chagrin dévorant te rongera le cœur ;
 „ Réduit à desirer la fin de ta carrière ,
 „ Ta main à tes parens fermera la paupière ,
 „ A tes plus chers amis , à ta postérité ;
 „ Isolé dans le monde en ta caducité ,
 „ Et perdant chaque jour tes sens & ta pensée ,
 „ De tes derniers neveux tu seras la risée ;
 „ Eugene & Marlborough malgré leurs grands ex-
 „ ploits
 „ Ont senti les effets de ces sévères loix ;
 „ Condé, le grand Condé survécut à lui-même ,
 „ L'Auguste des Français malgré son diadème
 „ Eprouva l'infortune à la fin de ses ans ,
 „ Et vit dans un tombeau porter tous ses enfans .

Voilà ce que dirait notre mere commune ;
 Hélas , trop vain mortel , son discours t'importune ,
 Ton cœur aime le monde , il brille , il éblouit ,
 Mais sa figure passe & tout s'évanouit ;
 Malgré tant de dangers tu desires la vie ,
 Le bien de tes parens , leur amour t'y convie ,
 Ta fin serait pour eux un lamentable deuil ,
 Tes affaires un tems ont besoin de ton œil ;
 Ah ! que de grands projets ta mort viendrait suspendre !
Tu n'as rien achevé , que ne peut-elle attendre ?

KEh !

Eh ! pourquoi malheureux ne t'es-tu point hâté ?
 Croyais-tu donc jouir de l'immortalité ?
 Apprends que nos desirs nous suivent en tout âge,
 Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
 Avant que d'arriver à son terme fatal !

Où plus tôt ou plus tard le trépas est égal,
 Tous les tems écoulés sont effacés de l'être,
 Cent ans passés sont moins que l'instant qui va
 naître ;
 Tout change & c'est, cher KEITH, la loi de l'Uni-
 vers,

Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers,
 On engraisse la terre aride sans culture,
 Lorsque l'air s'épaissit, un zéphyre l'épure ;
 Ces globes enflammés qui parcourent les Cieux,
 De l'astre des saisons renouvellent les feux ;
 La Nature attentive & de son bien avare,
 Fait des pertes toujours & toujours les répare ;
 Depuis les élémens jusques aux végétaux,
 Tout change & reproduit quelques objets nouveaux ;
 La matiere est durable & se métamorphose,
 Mais si l'ordre l'unit, le tems la décompose.

Le Ciel pour peu de tems nous a prêté le jour,
 Mais tout doit s'animer, tout doit avoir son tour ;
 Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle
 Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle ?
 Serait-ce donc à nous à redouter la mort ?

A nous pauvres humains frères jouets du sort,
 Qui

Qui rampons dans la fange & dont l'esprit frivole
 S'il ne possédait point le don de la parole.
 Serait égal en tout à ceux des animaux ?

Ah ! voyons dans la mort la fin de tous nos maux ;
 Ennemis irrités, armez votre vengeance !
 Le trépas me défend contre votre insolence ;
 Grand Dieu ! votre courroux devient même inpuissant,
 Et votre foudre en vain frappe mon monument,
 La mort met à vos coups un éternel obstacle ;
 J'ai vu de l'Univers le merveilleux spectacle,
 J'ai joui de la vie & de ses agrémens,
 Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, César qui soumit sous son bras despotique
 Tout l'Univers connu, Rome, sa République !
 Quoi, Virgile l'auteur des plus sublimes vers !
 Newton qui devina les loix de l'Univers !
 Que dis je ? & vous aussi vertueux Marc Aurele,
 L'exemple des humains, mon Héros, mon modèle,
 Vous avez tous subi les arrêts du trépas,
 Ah ! si le sort cruel ne vous épargna pas,
 Devons-nous murmurer si la Parque lassée
 Vient du fil de nos jours trancher la trame usée ?

Qu'est-ce que nos destins ? L'homme naît pour
 souffrir,
 Il élève, il détruit, il aime, il voit mourir,
 Il pleure, il se console, il meurt enfin lui-même.

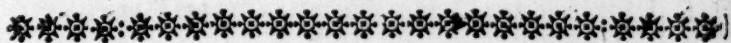
Voilà pauvres humains, votre bonheur suprême;
 Nous ne quittons ici qu'un séjour passager,
 Nous vivons dans le monde ainsi qu'un étranger
 Qui jouit en chemin d'un riant paysage,
 Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher KERTH, suivons les pas de nos prédécesseurs,
 Faisons à notre tour place à nos successeurs;
 Tout le monde a les siens & nous aurons les nôtres,
 Ceux qui nous pleureront seront pleurés par d'autres.

Allez lâches Chrétiens, que les feux éternels
 Empêchent d'assouvir vos desirs criminels,
 Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.

Mais nous qui renonçons à toute récompense,
 Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
 L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens;
 Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
 L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime;
 Oui, imitons sans trouble & mourons sans regrets
 En laissant l'Univers comblé de nos bienfaits,
 Ainsi l'astre du jour au bout de sa carrière
 Répand sur l'horison une douce lumière,
 Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs,
 Sont ses derniers soupirs qu'il donne à l'Univers.





ÉPITRE XIX.

A D A R G E T.

Apologie des Rois.

DE mes productions laborieux copiste,
 Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
 Confesse moi, DARGET, les secrets de ton cœur,
 Dis-moi, que penses-tu d'un Maître si rêveur,
 Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
 Tel qu'est un Algébriste en combinant un nombre?
 Le plaisir vainement veut déridier son front,
 Il paraît absorbé dans un travail profond,
 Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
 Qu'à peine quand tu lis Cicéron le réveille;
 Alors réfléchissant au fond de ton cerveau,
 Sur un Roi si rêveur dans un poste si beau,
 Tu penses en toi-même enviant ma fortune,
 „ Astolphe n'a pas seul son bon sens dans la lune,
 „ Un Roi dans l'Univers n'a rien à souhaiter,
 „ Dans ses différens goûts il peut se contenter,
 „ Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés Princes,
 „ Arbitres souverains de nombreuses Provinces,
 „ Janus ouvre son temple ou le ferme à leur choix,
 „ Les mortels semblent nés pour fléchir sous leurs loix,
 „ Idoles des humains, demi Dieux de ce monde,
 „ Le Ciel qui les chérit les sert & les seconde,

„ S'il plaisait au Destin de couronner DARGET,
 „ Au lieu d'approfondir un pénible projet,
 „ Ses beaux jours couleraient de plaisirs en délices,
 „ A ses vœux les Amours seraient toujours propices,
 „ Buvant, riant, chantant du soir jusqu'au matin,
 „ Les Dieux mêmes les Dieux envieraient son destin.
 „ Qui sous le diadème a l'air mélancolique,
 „ N'est rien qu'un hypocondre, un rêveur lunatique.

— Tout doucement, DARGET, que ton esprit calmé
 Apaise le courroux dont il est animé,
 Ton erreur t'éblouit, & Juge téméraire
 Tu suis les préjugés qu'adopte le vulgaire,
 Ecartons l'appareil, l'illusion, l'éclat,
 Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le fort de ta vie,
 Tes jours sont tous égaux, & ta fortune unie,
 Te plaçant au milieu des deux extrémités,
 Des besoins indigens, des superfluités,
 Ecueils où si souvent le genre-humain échoue,
 De ses biens mesurés en ce monde te doue;
 Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
 C'est être comme il faut, c'est ton fort, sois content.
 Libre des embarras & d'un travail pénible,
 Ton ame peut goûter un sort doux & paisible,
 Jouissant du présent sans prévoir l'avenir,
 Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah! trop heureux DARGET, qui dans ta vie
 obscure,
 Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,
 Que

Que sur les noms connus des Grands & des Héros,
L'envie en frémissant répandit à grands flots.

Pourvu qu'en ta maison ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,
Qu'elle daigne du moins le soir à ton retour,
T'accueillir, t'embrasser, ranimer ton amour,
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuse
Ne porte sur tes yeux son humeur douloureuse,
Pourvu que *Dalichamp* (r) t'assure ta santé,
Que manque t-il alors à ta félicité?

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois, cher DARGET, rempli de méfiance,
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes destins en les peignant en beau.

Eh bien donc j'y consens, il ne faut plus rien taire,
O le fâcheux métier que d'être Secrétaire!
Auprès d'un Maître Auteur soit disant bel esprit,
Qui du matin au soir lit, versifie, écrit,
Et croit la Renommée avec ses cent trompettes,
Occupée à prôner ses frivoles sonnettes.
Tous les jours par cahiers tu mets ses vers au net,
Et quand tu les lui rends Dieu sait le bruit qu'il fait;
D'un sévère examen le pointilleux scrupule
S'étend sur chaque point & sur chaque virgule,
Là sont des E muets qui devraient être ouverts,
Ou c'est un mot de moins qui fait clocher un vers,

K 4

Puis

(r) *Chirurgien.*

Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
 Tu donnes son Auteur au Diable à chaque page;
 Tel est de ton histoire en deux mots le précis,
 Mais viens, apprens de moi quels sont les vrais soucis,
 Qui de nous est lié des plus fortes entraves,
 Des Dargets ou des Rois qui sont les plus esclaves :
 Tu crois par ce début que j'orne mes discours
 Des paradoxes vains la honte de nos jours,
 Qui heurtant le bon sens, aux vérités rebelles,
 Débitent des erreurs sous des formes nouvelles.

Soit paradoxe ou non, c'est une vérité,
 Qu'on sent trop malgré soi, qu'on tait par vanité.

L'emploi d'un Souverain, DARGET, n'est pas
 facile,
 Quand il veut gouverner en Roi vraiment habile,
 Que sans se rebuter d'un pénible travail,
 Il règle en ses Etats jusqu'au moindre détail.

Là Themis redressant sa balance inégale,
 Et réprimant en vain la discorde infernale,
 Aux loix de l'équité conformant ses arrêts,
 Doit dans un tems donné terminer les procès;
 Un hydre renaissant qu'on nomme la chicane,
 En aboyant contr'elle élève un front profane,
 Et lorsque dans les fers on veut le captiver,
 Il s'échappe à l'instant & revient nous braver;
 Cet ouvrage est pareil à ceux de Pénélope;
 Mais qui ne deviendrait à bon droit Misantrope,
 Quand

Quand ayant terminé cent procès fatigans,
 On voit dans les plaideurs autant de mécontents,
 Qui mesurant leurs droits au gré de leurs caprices,
 De propos diffamans accablent la Justice ?
 Il faut taxer le peuple, il subvient aux emplois
 Attachés à la Cour, aux Finances, aux Loix ;
 Ce que donne à l'Etat le fuseau, la charrue ;
 Aux Héros ses vengeurs de droit se distribue ;
 Et c'est à l'équité de régler ces impôts,
 Sur les biens des sujets différens, inégaux ;
 Quand le peuple se plaint qu'on charge les villages,
 Le Courtisan prétend qu'on augmente ses gages,
 Et féconds en projets qui bercent leur espoir,
 Aucun ne veut donner & tous veulent avoir ;
 Qu'heureux serait le Roi qui véritable Adepté,
 Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette ;
 Plus heureux s'il pouvait élevant leur raison,
 Réaliser l'Etat qu'imagina Platon !

Mais voici d'autres soins, il faut qu'un bras sévère
 Retienne en son devoir le fougueux Militaire ;
 Dans son libertinage un farouche soldat,
 Parjure à ses sermens renverserait l'Etat ;
 En ses Prétoriens Rome eut autant de traîtres,
 Ils marchandaient l'Empire & lui donnaient des ma-
 tres ;

Il faut que ces lions pour les combats nourris,
 Par Bellone lâchés, soient domtés par Thémis ;
 Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
 Mais pour donner un frein à leur folle licence,

Il nous faut tour à tour employer la rigueur,
 L'espérance, la crainte & même la douceur;
 Il faut pour que l'Etat ne perde point sa gloire,
 Au milieu de la paix préparer la victoire,
 Afin que tant d'esprits unis par le devoir,
 Ne forment qu'un seul corps, qu'un seul chef fait
 mouvoir.

C'est lui dont la raison pour servir la patrie,
 Guide, excite, modere ou retient leur furie;
 „ Ah! grace au Ciel, dis-tu, prenant un air aisé,
 „ Mon maître en ce discours enfin s'est épuisé.
 Epuisé? Moi? Mais oui, DARGET, cette matiere,
 Pour un homme d'Etat est une ample carriere;
 Je ne t'ai présenté que trois points différens,
 Il en est plus de mille & tous sont importants.

Dans le Gouvernement la sûreté publique,
 Ne peut se soutenir que par la politique;
 En unissant les Rois elle oppose à propos
 Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
 Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
 Elle maintient l'Europe indépendante & libre;
 Tant que la bonne foi parla dans les traités,
 Ces utiles liens ont été respectés;
 Mais bientôt l'intérêt corrompant la droiture,
 Amena l'artifice & même l'imposture;
 La politique alors adopta le soupçon;
 L'envie aux noirs serpens, l'affreuse trahison,
 Préparèrent de loin les jours de la vengeance,
 Et de tant de forfaits on fit une science;

Le monde fut peuplé d'illustres scélérats,
 Peste du genre - humain & fléau des Etats.
 La sagesse elle-même adopta ces maximes;
 Et devint criminelle en combattant les crimes;
 Dans le conseil des Rois on osa les citer,
 Tout pacte eut un sens louche & put s'interpréter;
 Tout traité fut suspect & devint un problème,
 La fraude sur son front posa le diadème;
 Des crimes dont le peuple est puni par les loix,
 Devinrent des vertus appartenant aux Rois.

Depuis que les forfaits parurent légitimes,
 Nous voyons sous nos pas entr'ouvrir les abymes;
 Nous sommes entourés de cent pieges tendus,
 Comme sur ces glacis avec art défendus;
 Où l'assiégeant timide en main tenant la sonde,
 Avance en éventant les mines à la ronde.

Entre les Souverains il n'est que peu d'amis;
 Les plus proches voisins sont les plus ennemis;
 L'un de l'autre en secret ils trament la ruine,
 Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine,
 Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,
 Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Tels sont les soins, DARGET, que la Couronne exige,
 Mais à moins que le Ciel ne fasse un grand prodige,
 Lors même que le Prince est quitte envers l'Etat,
 Le peuple de son Roi juge comme un ingrat.

On veut qu'il sache tout, la guerre, la finance,
 L'art de négocier & la Jurisprudence,

Qu'il soit universel dans ce vaste métier,
 Dont chaque point demande un homme tout entier;
 Celui qui l'offensa le trouve trop sévère,
 L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colere;
 Fait-il la guerre, on dit : „ C'est un Roi furieux;
 „ Le Ciel pour nous punir l'a fait ambitieux.

S'il se maintient en paix : „ Ce Monarque stupide
 „ Redoute les dangers, la gloire l'intimide.
 S'il gouverne lui seul : „ C'est un Prince jaloux,
 „ Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts.
 Commet-il de l'Etat le soin à ses Ministres?
 „ Pourquoi tolere-t-il tous leurs complots sinistres?
 A-t-il des favoris? „ son faible fait pitié.
 N'en a-t-il point? „ ce Prince est sourd à l'amitié,
 L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
 L'économe est vilain, le libéral prodigue,
 Et le galant sur-tout passe pour débauché.

Tel est de notre Etat le portrait ébauché,
 Comment joindre, DARGET, tout grands Rois que
 nous sommes,
 Les vertus qu'ont les Dieux aux faiblesses des hom-
 mes?

L'humanité n'a point tant de perfections,
 Si nous voulons des Rois privés de passions
 Dont la tranquillité ne saurait être émue,
 Allons, qu'Adam (J) travaille & fasse une statue.

Et

(U) Sculpteur.

Et pourquoi se flatter d'appaîser ces Frondeurs?
César eut ses jaloux, Titus eut ses censeurs.

Veux-tu savoir pourquoi la cruelle fatyre
S'acharne sur les Rois & toujours les déchire?
C'est que par son penchant aimant la liberté,
L'homme hait un pouvoir qui n'est pas limité;
Et du maître au sujet la grande différence,
Rabaissant son orgueil, blesse son arrogance,
L'un se dit en secret, „ je condamne le Roi,
„ Il n'a jamais l'esprit de penser comme moi:
Un autre dit tout haut, „ si j'étais dans sa place,
„ Notre Gouvernement aurait une autre face.
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontents
Solliciteurs fâcheux de tous postes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ces jaloux les satyres malignes,
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noircissent nos vertus.
De nouveaux mécontents cette troupe grossie
Epilogue tout haut le cours de notre vie,
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un Roi faible mortel pourrait-il s'en flatter?
Aimer toujours le bien, le suivre par principe,
Mépriser un vain bruit dont l'écho se dissipe,
C'est-là notre parti, laissons donc bourdonner
Cet essain de frélons sans nous en chagriner;
A ces Juges des Rois si nous osions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre;

Ils n'ont vu que de loin ces importans objets,
 Ces censeurs pointilleux sont autant de Dargets;
 La critique est aisée & l'art est difficile,
 Un Citoyen charmant fait un Roi mal-habile,
 Et tous ces Phaétons si savans dans notre art,
 Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne pense point, DARGET, que dangereux Sophiste,
 De cent Rois criminels affreux apologiste,
 Abusant de ma lyre & du charme des vers,
 Je chante des Tyrans l'horreur de l'Univers;
 Ma muse ose blâmer la funeste conduite
 De ces vulgaires Rois sans honneur, sans mérite,
 Endormis sur le Trône ou pleins de vains projets,
 Trop mous vers leurs voisins, trop durs vers leurs
 sujets;

Je vais te crayonner leurs traits d'après nature,
 Un tel.... mais mon discours te lasse outre mesure,
 Tu brûles, cher DARGET, de revoir ta maison,
 Où ta femme t'attend pour plus d'une raison;
 Je crois ouïr gronder ta cuisiniere experte,
 Déjà le rôti sèche & la table est couverte,
 Tes ragoûts délicats vont tous se refroidir,
 Et ton Cocher là-bas fouette à nous étourdir.
 Dix heures vont sonner, lassés de ton absence
 Tes valets excédés grondent d'impatience.

Pars donc, puisqu'il le faut, mais conviens avec moi
 Que les Grands ne sont pas plus fortunés que toi.

E' P I-



É P I T R E . X X .

A M O N E S P R I T .

ÉCOUTEZ, MON ESPRIT, je ne saurais me taire,
 Les contes que sur vous tous les jours j'entends faire,
 Vos défauts, vos travers m'ont mis au désespoir,
 Quoi! vous étudiez du matin jusqu'au soir?
 D'un violent desir suivant l'intempérance,
 Vous faites le savant? Ah! quelle extravagance!
 En feuilletant sans cesse un Auteur vermoulu,
 Qui lassa les *Achards* & qu'aucun Roi n'a lu,
 Vous voulez imitant les Huets, les Saumaïses,
 Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaïses?
 O Ciel! Un Roi savant! Ce mot me fait frémir,
 Jamais dessein plus fou pouvait-il vous venir?
 Qu'un Roi sache arrêter un calcul de finance,
 Parapher un Traité, signer une Ordonnance;
 C'est beaucoup dans le siècle où l'on vit aujourd'hui,
 Peut-on en conscience exiger plus de lui?

Un Roi doit soutenir la majesté du Trône,
 Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
 Fier envers ses voisins & toujours dédaigneux,
 Il doit vivre d'encens, égal en tout aux Dieux;
 Qu'importe le savoir? la science parfaite
 C'est de connaître à fond les loix de l'étiquette.

Cet-

Cette regle des Cours occupe auprès des Grands
Ces oisifs affairés qu'on nomme Courtisans.

Oui, marmotez tout bas au Ministre en silence
Un compliment obscur dans un jour d'audience,
Soyez Chasseur outré, forcez-vous à jouer,
Et sur-tout sans rougir entendez-vous louer,
Empressez-vous au prône & bâillez au spectacle,
Soyez morne au souper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur affectez de l'amour,
Voilà comment un Roi doit ennuyer sa Cour;
Tel était le métier qu'il vous fallait apprendre.

Vos plaisirs, MON ESPRIT, ont droit de me
surprendre,

L'étude qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs & perd la Royauté;
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit possédé de la métromanie;
Oui, vous êtes Poëte en dépit d'Apollon,
Pouvez vous renier ce Poëme bouffon,
Où d'un stile mordant blessant toute la terre,
Vout critiquez les cieux au mépris du tonnerre,
Et sur Homere meme aiguissant vos bons mots,
Vous attirez sur vous l'essain de ses dévots;
Pouvez-vous ignorer que sous différens titres
On voit courir de vous des Odes, des Epitres,
Où comme la *Neuville* échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux sermons?
Du langage François ignorant les finesse,

Vous

Vous mettez Vaugelas & d'Olivet en pièces;
 Ah! si Boileau vivait peut-être un beau matin
 Votre nom dans ses vers remplacerait Cotin;
 Que la rougeur du moins vous en monte au visage,
 Ayez honte du tems qu'absorbe un tel ouvrage,
 Et sans vous dessécher le cerveau vainement,
 Quittez du bel esprit le fol amusement.

Mais vous me répondez,, qu'amant de l'harmonie,
 „ Transporté malgré vous par le Dieu du génie,
 „ Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
 „ Quand le Roi fatigué vous donne du loisir;
 „ Que si pour s'amuser on voit plus d'un grand
 Prince,
 „ Prendre dans ses filets les Daims de sa Pro-
 vince;
 „ Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
 „ Inondant le papier d'un déluge de vers.

Comment! lorsque d'un cerf précipitant la fuite
 Des Princes & des chiens courent à sa poursuite,
 Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
 Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits,
 Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
 Un mot que votre sens exige & qui l'exprime?

Ah! quel étrange esprit le Ciel m'a-t-il donné,
 Si contraire à nos mœurs, si mal moriginé,
 Qui par bizarrerie à sa grandeur rébelle
 Prétend s'ouvrir tout seul une route nouvelle?

Qui,

Oui, vous me soutenez „ que s'il fallait toujours
 „ Vous occuper des riens, grand ouvrage des Cours,
 „ Vous quitteriez plutôt grandeur, sceptre, patrie,
 „ Et des Rois empesés la lourde confrérie,
 Enfin vous ajoutez „ que vos savans écrits
 „ Mériteraient l'estime au lieu de vains mépris,
 „ D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécille
 „ Qui juge en vrai Midas & prononce en Zoïle.

J'en conviens, MON ESPRIT, mais n'allez pas
 choquer

Des usages reçus qu'on risque d'attaquer,
 Je vous rends simplement sans être satyrique,
 Tous les bruits que répand sur vous la voix publique,
 On se moque sur-tout du peu de gravité
 Dont vous assaisonnez l'auguste Royauté;
 Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
 Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille,
 „ N'avons-nous pas, amis, un bien plaisant Consul?
 Mais vous comptez toujours suivant votre calcul,
 „ Ces Censeurs, dites-vous, sont aisés à confondre,
 „ Et voilà de ma part ce qu'on peut leur répondre:
 „ Yvre de mes plaisirs, ai-je comme un ingrat,
 „ Négligé mes devoirs? sacrifié l'Etat?
 „ M'a-t-on vu du public tromper les espérances?
 „ Traîner de longs procès? embrouiller les finances?
 „ Oublier les traités pour penser aux beaux Arts?
 „ M'a-t-on vu des derniers paraître aux champs de
 Mars?

Mais

„ Mais si sur tous ces points j'ai fait briller mon zèle,
 „ Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidele,
 „ Du peuple & du soldat prévenir les desirs,
 „ Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaisirs ?
 „ Je vois couler mes jours au sein de l'innocence,
 „ Enchanté des attraits dont brille l'éloquence,
 „ J'ai su monter ma lyre à différens accords,
 „ Chez Horace & Maron je puise mes trésors,
 „ Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre,
 „ Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me
 plaindre.

„ Eh ! quoi ! dans ma grandeur & dans ma royauté
 „ Je ne jouirai point du peu de liberté
 „ Qu'un Berger conduisant son troupeau pacifique
 „ A de chanter le soir une chanson rustique,
 „ Quand l'ombre ayant chassé les ardeurs du soleil
 „ Le plaisir lui prépare un tranquille sommeil ?
 „ Achille pourra donc dans son jaloux délire,
 „ Appaiser son courroux par les sons de sa lyre,
 „ Et moi je ne pourrai moi seul dans l'Univers
 „ Adoucir mes travaux par le charme des vers ?
 „ Quoi l'on m'interdira les sources du Permesse ?
 „ Du monde prosterné voyant grossir la presse,
 „ Je serai dans ma niche au milieu de ma Cour
 „ Encensé par les fots comme le Saint du jour ?
 „ On me rendra martyr de la cérémonie ?

„ Ah ! secouons le joug de cette tyrannie,
 „ Tant pis, si le bon sens paraît hors de saison,
 „ Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison,
 „ Et

„ Et bravant des censeurs la sotte fantaisie,
 „ Je préfère sur-tout l'auguste Poésie ;
 „ Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois,
 „ Les lauriers d'Apollon & les lauriers des Rois.

„ Nous devons nos transports au seul Dieu du gé-
 nie,

„ Le hazard qui préside au destin de la vie,
 „ Fait au plus grand Héros succéder quelquefois
 „ Un stupide fœtus sur le Trône des Rois.
 „ Qui végete sans vivre & des humains l'arbitre,
 „ N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre;
 „ Mais les fils d'Apollon s'élèvent jusqu'aux Cieux,
 „ Quand nous osons parler le langage des Dieux,
 „ A peine parle-t-il le langage des bêtes ;
 „ Des lauriers toujours verts ont couronné nos têtes,
 „ Plus d'un Roi par nos chants est devenu fameux,
 „ Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux,
 „ En vain de notre sort un Souverain décide,
 „ Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide,
 „ Qu'un Prince sans honneur sur le Trône amolli,
 „ Termine sa carrière, il est mis en oubli,
 „ Son nom dans un bouquin de généalogie,
 „ Pourra servir d'époque à la chronologie,
 „ Ces Rois anéantis restent pour toujours morts,
 „ Mais de nos vers heureux les sublimes accords,
 „ Des siècles destructeurs, perçant la nuit obscure,
 „ Font passer notre nom à la race future,
 „ Nos durables travaux, victorieux des tems
 „ Ont vu des plus grands Rois périr les monumens,

„ De.

- „ De la superbe Troie il n'est trace légère ;
 „ Quand après trois mille ans nous conservons Ho-
 mere ;
 „ Depuis que le trépas redoutable aux humains ,
 „ D'Auguste & de Virgile eut tranché les destins ,
 „ Lassé de ces combats que l'histoire nous vante
 „ Aux exploits du Héros mon ame indifférente
 „ N'y voit que des hauts faits qu'ont produit tous les
 tems ,
 „ Mais Virgile me charme & plaira dans mille ans ,
 „ Il m'émeut , lorsqu'il peint la malheureuse Troie
 „ Au fer des Grecs vengeurs , à leurs flammes en
 proie ,
 „ Il touche par l'amour de la triste Didon ,
 „ Du bucher funéraire allumant le brandon ,
 „ Quel feu , quand sur le Styx il fait voguer Enée !
 „ Il me guide aux enfers , j'y vois la destinée
 „ Des descendans d'Anchise & du peuple Romain ,
 „ J'évoque avec Virgile un nouveau genre humain ,
 „ Du Gange aux bords des mers où le soleil expire ,
 „ Je vois l'heureux Octave étendant son Empire ;
 „ Des enfans d'Apollon , Héros foyez jaloux ,
 „ César fit tout pour lui , Virgile tout pour vous .
 „ Mais du pouvoir des Rois connoissons l'origine ,
 „ Pensez - vous qu'élevés par une main divine ,
 „ Le peuple , leur Etat leur ait été commis ,
 „ Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis ?
 „ Les crimes effrontés , l'artifice des traîtres ,
 „ Forcerent les humains à se donner des maîtres ,
 „ Thé-

„ Thémis arma leur bras de son glaive vengeur,
 „ Pour imprimer au vice une utile frayeur,
 „ D'autres en usurpant un bien illégitime,
 „ Devinrent Souverains en prodiguant le crime,
 „ Et passent pour Héros chez les ambitieux.
 „ Notre origine est pure, elle nous vient des Cieux,
 „ Apollon nous plaça vers le haut du Permesse,
 „ C'est l'immortalité qui fait notre noblesse.

„ Ah! si jamais les Grands n'avaient fait que des
 vers,
 „ Qu'ils auraient épargné de maux à l'Univers!
 „ César moins enyvré du pouvoir despotique,
 „ Aurait par de beaux vers charmé sa République,
 „ On n'aurait point connu ces deux triumvirats,
 „ Sanguinaires liens d'illustres scélérats,
 „ Qui sur les Grands de Rome exerçaient leur ven-
 geance,
 „ Si le Héros du Nord si fier en sa vaillance,
 „ Moins Roi, moins Souverain que Chevalier er-
 rant,
 „ Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le Grand,
 „ Eût choisi pour modele Horace ou bien Pindare,
 „ Il n'eût point imploré le Turc & le Tartare,
 „ Les muses de tout tems ont adouci les mœurs.
 „ Leurs exploits sont des jeux, leurs armes sont des
 fleurs.
 „ Dans les tranquilles bois où ces Nymphes habitent,
 „ Des plaisirs délicats les charmes les excitent,
 „ Les cœurs ne sont touchés que par le sentiment.

Mais

Mais que dis - je ? A quoi sert ce long raisonnement ?

Quel flux impétueux d'éloquence frivole !

Quel inutile abus du don de la parole !

Ce n'est pas contre moi que vous devez plaider,

C'est l'Univers entier qu'il faut persuader.

Il ne se nourrit point d'une vaine fumée ;

Sa critique sur-tout vivement animée

Rit de vos méchans vers .. „ Mais quoi s'ils étaient
bons

„ Et s'ils pouvaient charmer en variant leurs sons,

„ D'Argens, Algarotti ? Si Maupertuis les loue ?

„ Si l'Homere Français lui-même les avoue ?

„ Si la postérité... Quelles sont vos erreurs !

Connaissez, MON ESPRIT, le poison des flatteurs.

Leurs sons plus dangereux que le chant des Syrenes,

Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines,

Mais imitez Ulysse & sourd à leurs accens,

Rejetez pour jamais un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un Roi, quoi qu'il propose,

Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose ?

S'il aime les dangers, les combats, les hazards,

Pour l'élever plus haut on abaissera Mars ;

S'il est fort, aussi-tôt le flatteur sans scrupule

Lui prouve que d'Alcide il est le seul émule ;

Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer ?

C'était pour lui qu'Ovide avait fait l'art d'aimer,

Lorsqu'à de mauvais vers, comme vous il s'amuse,

Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa muse,

Re-

Revenez , MON ESPRIT , de votre aveuglement
 Que l'amour propre enfin le cede au jugement ;
 Rabattons fans orgueil les trois quarts des louanges
 Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès ,
 Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles succès ?
 Qu'avec Horace un jour votre muse barbare ,
 Pour vous apprécier humblement se compare ,
 Alors de vos écrits les défauts dévoilés
 Vous feront convenir du peu que vous valez ,
 Détestant de vos vers l'insipide volume ,
 Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume ,
 Etudiez surtout la docte antiquité ,
 Plus vous approcherez de son urbanité ,
 Plus vous aurez de goût pour ses divins ouvrages ,
 Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages .

C'est là votre modele & ces trésors ouverts
 Orneront vos écrits & plairont dans vos vers ;
 Mais puisque je vous vois toujours inébranlable ,
 Que les vers ont pour vous un charme inconcevable ,
 Que ne pouvant vous taire & marmottant tout bas ,
 Comme cet indiscret confident de Midas ,
 Vous contez aux roseaux mes passé - tems frivoles ,
 Du moins consolez - moi de vos visions folles ,
 Apprenez quelque jour aux Lecteurs indulgens ,
 Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems ,
 Ou si quelque hazard vous amene au grand monde ,
 Quel était cet Auteur dont la muse féconde ,
 Monta sur l'Hélicon sur les pas du plaisir ,
 Et composa des vers pour charmer son loisir .

Di

Dites que mon berceau fut environné d'armes ;
 Que je fus élevé dans le sein des allarmes ,
 Dans le milieu des camps sans faste , sans grandeur ,
 Par un pere sévere & rigide censeur ,
 Que je fus écolier des plus grands Capitaines ,
 Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes ,
 Je fus ami des arts plutôt que vrai Savant ,
 Et que sans écouter un orgueil décevant
 Et simple Courtisan des filles de Mémoire ,
 Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
 D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons ,
 Que sachant me borner & rabaisser mes sons ,
 Je me suis contenté de peindre ma pensée ,
 Et de parler raison en prose cadencée.

Dites que j'ai subi , bravé l'adversité ,
 Mais que parmi les Rois depuis on m'a compté ;

Attestez hardiment que la Philosophie
 A dirigé mes pas & reformé ma vie ,
 Dites qu'en admirant le système des Cieux ,
 J'ai préféré ma lyre aux arts fastidieux ,
 Que sans haïr Zénon j'estimais Epicure ,
 Et pratiquais les loix de la simple Nature ,
 Que je sus distinguer l'homme du Souverain ,
 Que je fus Roi sévere & Citoyen humain ,
 Mais quoi-qu'admirateur de César & d'Alcide ,
 J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide ,
 Lorsque la Parque enfin lassé de ses fuseaux
Terminera mes jours d'un coup de ses ciseaux ,
 L Que

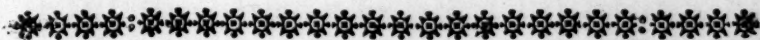
Que sur ma cendre éteinte aboira la satire,
 Dites que méprisant tout ce que pourra dire
 Un esprit irrité, chagrin, mal fait, tortu,
 Trop rigide censeur de ma faible vertu,
 Sans aimer la louange, insensible à tout blâme,
 J'ai toujours conservé le repos de mon ame,
 Et que m'abandonnant à la postérité,
 Elle peut me juger en toute liberté.



L' A R T
D E L A
G U E R R E.



P O E M E.



Undè prius nulli velarunt tempora Musæ.

LUCRET. L. I.

THE
F. A. R. T.
D. E. A.

G U E R R E.

P. O. M. E.

THE
F. A. R. T.
D. E. A.



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT PREMIER.

VOUS qui tiendrez un jour par le droit de
naissance,
Le sceptre de nos Rois, leur glaive, leur
balance,

Vous le sang des Héros, vous l'espoir de l'Etat,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un soldat,
Qui formé dans les camps, nourri dans les allar-
mes,

Vous appelle à la gloire & vous instruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons,
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations;
Apprenez leur usage & par quelles maximes,
Un guerrier peut atteindre à des exploits sublimes;
Que ma muse en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les Héros,

De leurs talens acquis & de leur vigilance,
 De leur valeur active & de leur prévoyance,
 Et par quel art encor un Guerrier éclairé.
 De l'art même franchit le terme resserré.

Mais ne présumez pas que dangereux Poëte
 Entonnant des combats la funeste trompette,
 Ebloui par la gloire, yvre de son erreur,
 J'inspire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modele,
 Je veux un Héros juste, un Tite, un Marc-Aurele,
 Un Trajan, des humains & l'exemple & l'honneur
 Que la vertu couronne ainsi que la valeur;
 Tombent tous les lauriers du front de la victoire,
 Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire.

O bienfaisante paix, & vous génie heureux,
 Qui sur le Prussiens veillez du haut des Cieux,
 Détournez de nos champs, des cités, des frontieres,
 Ces ravages sanglans, ces fureurs meurtrieres,
 Ces illustres fléaux des malheureux humains.
 Si mes vœux sont reçus au temple des destins,
 Consentez qu'à jamais ce florissant Empire
 Goûte sous votre abri le repos qu'il desire,
 Que sous leurs toits heureux les Laboureurs contens
 Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs
 champs,

Que sur son tribunal Thémis en assurance,
 Réprime l'injustice & venge l'innocence,
 Que nos vaisseaux légers fendant le sein des eaux,
 Ne craignent d'ennemis que les vents & les flots,

Que

Que tenant dans ses mains l'olivier & l'égide,
Minerve sur le trône à nos conseils préside.

Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux,
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous & que le Ciel propice
Soutienne votre cause & venge la justice.
C'est à toi Dieu terrible, à toi Dieu des combats,
A m'ouvrir la barrière, à conduire mes pas;
Et vous charmantes sœurs, Déeses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse,
Rendez d'un vieux soldat les champs mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux,
J'entreprends de placer par une heureuse audace,
Le Dieu de la victoire au sommet du Parnasse,
Je veux armer vos fronts de casques menaçants,
Ma main ne peindra point le transport des amans,
Leurs peines, leurs plaisirs, leurs larcins, leurs ca-
resses,

Ni des cœurs des Héros les indignes faiblesses;
Que le chantre du Pont dans ses douces erreurs,
Vante le Dieu charmant qui causa ses malheurs,
Qu'à ses flatteurs accens les graces soient sensibles,
Je ne vous offrirai que des objets terribles;
Vulcain qui sous l'Etna par ses brûlans travaux
Forge à coups redoublés les foudres des Héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les tems le destin des Etats.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle,
 Qu'inventa dans Bayonne une fureur nouvelle,
 Qui du fer & du feu réunissant l'effort,
 Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au sein de la mêlée, au milieu du carnage,
 On verra des Héros le tranquille courage,
 Réparer le désordre & prompt dans ses desseins,
 Disposer, ordonner, enchaîner les destins.

Avant que de traiter ces matieres sublimes,
 Il faut vous arrêter aux premieres maximes ;

Ainsi quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons,
 A diriger leur vol au sein des Aquilons,
 Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
 La mere en s'élevant les porte sur son aile.

O vous jeunes Guerriers, qui brûlant de valeur,
 Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur,
 Vous arrachez aux bras d'une plaintive mere,
 N'allez point vous flatter novices à la guerre,
 Que vous débutez par d'immortels exploits ;
 Commencez sans rougir par les derniers emplois
 Durement exercés dans un travail pénible,
 Du fusil menaçant portez le poids terrible,
 Rendez votre corps souple à tous les mouvemens,
 Que le Dieu des Guerriers enseigne à ses enfans ;
 Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
 L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
 Attentifs à sa voix, s'il commande, agissez,
 En mouvemens égaux à l'instant exercez,

Ap-

Apprenez à charger vos tubes homicides,
 Avancez fièrement à grands pas intrépides,
 Sans flotter, sans ouvrir & sans rompre vos rangs,
 Tirez par petolons en observant vos tems,
 Prompts sans inquiétude & pleins de vigilance,
 Aux postes dont sur vous doit rouler la défense,
 Attendez le signal & marchez sans tarder,
 Qui ne fait obéir ne saura commander.

Tel sous LOUIS DE BADE exerçant son courage
 Finck (1) de l'art des Héros a fait l'apprentissage.

Des troupes qu'on rassemble en formidables corps,
 Les derniers des Soldats composent les ressorts,
 Ces ressorts agissans, ces membres de l'armée
 D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi pour fournir aux superbes jets d'eaux
 Que Versailles renferme en ses vastes enclos,
 Qu'à Marly s'éleva cette immense machine
 Qui rend la Seine esclave & sur les airs domine,
 Cent pompes, cent ressorts à la fois agissans
 Pressent dans des canaux les flots obéissans,
 Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée,
 Qu'une soupape cede ou faible ou détraquée ;
 La machine s'arrête & tout l'ordre est détruit.

Ainsi dans ces grands corps que la gloire conduit,
 Que tout soit animé d'un courage docile,
 La valeur qui s'égare est souvent inutile,

Des

(1) Le Maréchal Finck mort en 1736.

Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains.

Font tomber les lauriers qu'avoient cueilli vos mains.

Aimez donc ces détails, ils ne sont pas sans gloire,
C'est-là le premier pas qui mène à la victoire,
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas,
Soldat, vous apprendrez à régir des Soldats,
Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,
Vous verrez sous vos loix un bataillon nombreux;
Présidez à sa marche & gouvernez ses feux,
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge & s'arrête ou s'élance.

Les Prussiens nerveux, tous robustes & grands,
Vainquent leurs ennemis combattans sur trois rangs,
Sur plus de profondeur leurs rivaux pleins d'audace,
Résistant un moment leurs ont cédé la place;
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point son tonnerre infernal,
Que son front hérissé pointant la bayonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveler vos combattans altiers,
La mort au champ de Mars moissonne les Guerriers;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes augustes,
Choisissez avec soin des hommes forts, robustes,
Mars veut que sans quitter leurs rangs & leurs drapeaux,

Ils portent en marchant les plus pesans fardeaux;

Des

Des corps moins vigoureux vaincus de lassitude,
 N'atteindraient pas la fin d'une campagne rude.
 Tels au milieu des bois les chênes fourcilleux
 Affrontent les assauts des vents impétueux,
 Tandis qu'à leurs côtés le souffle de Borée
 Renverse des sapins la tige resserrée.

Tels sont ces hommes forts, ces robustes lions,
 Dont il faut repeupler nos braves bataillons;
 Si voulant acquérir une gloire certaine;
 Vous aspirez au nom de fameux Capitaine;
 Des armes connaissez les emplois différens,
 A les bien manier exercez vos talens;
 Au combat du Lapithe il faut savoir encore
 Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure;
 Apprenez à domter la fougue des chevaux,
 Qu'un second *Phuvinel* vous montre leurs défauts,
 Qu'ils sautent les fossés au gré de votre audace.

Accoutumez vos reins au poids de la cuirasse,
 Que votre front pressé ne se plaigne jamais,
 Lorsque sur lui le casque a sillonné ses traits;
 La valeur sans adresse est tôt ou tard trompée,
 Exercez votre bras à manier l'épée;
 Cette arme redoutable & prompte en ses effets,
 Epouvante & détruit les ennemis défauts;
 Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataille
 Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
 N'employez point le feu combattant à cheval,
 Son vain bruit se dissipe & ne fait point de mal;

Parez quand il le faut vos coursiers sur la croupe;
 Apprenez dans les champs à ranger votre troupe;
 Serrez vos Cuirassiers & que votre escadron,
 Des autres peu distant garde le même front,
 Faites - vous enseigner par un Guerrier habile,
 Comme en ces mouvemens ce corps devient agile;
 Comment en un clin d'œil par ses conversions,
 Il prend, quitte, reprend d'autres positions,
 Se transporte soudain, se forme avec vitesse,
 Dans des terrains divers manœuvre avec souplesse;
 A l'ordre de ses Chefs attentif & soumis,
 Sur les ailes des vents fond sur ses ennemis,
 Et de son choc ferré les pousse & les renverse,
 Les poursuit dans les champs, les force & les dis-
 perse.

La Grece la premiere a planté nos lauriers,
 Sparte fut le berceau, l'école des Guerriers,
 Là naquirent jadis l'ordre & la discipline,
 La phalange aux Thébains a dû son origine;
 MILTIADÉ, CIMON, sage EPAMINONDAS;
 Vous fites des Héros de vos moindres soldats;
 L'art suppléait au nombre & l'audace aguerrie,
 De l'orgueil des Persans vengea votre Patrie.
 O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
 C'est vous qui de la Grece éternisez le nom;
 Regardez ce Héros, ce Roi de Macédoine,
 Il donne à ses amis ses biens, son patrimoine,
 Mais riche en espérance & fier de ses vertus,
 Il fond sur les Persans, il défait Darius;

Il subjugué l'Asie, & sa forte phalange
Asservit le Granique & l'Euphrate & le Gange.

Des bords de l'Orient le formidable Mars
Dans le Sénat Romain porta ses étendards ;
Ce peuple de Guerriers , amoureux des allarmes ,
Apprit de ce Dieu même à manier les armes ;
Il combattit long - tems ses belliqueux voisins ,
A le favoriser il força les destins ;
Hetrusques & Sabins vaincus par sa vaillance ,
Gouvernés par ses loix , accurent sa puissance ,
Fiere de ses exploits l'Aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions ;
Rome de ses rivaux imitatrice heureuse ,
Tournant contre eux leurs traits en fut victorieuse ;
Ses camps furent changés en d'invincibles forts ,
Le Danube les vit & trembla pour ses bords ;
Rome ainsi triompha du Germain , de l'Ibere ,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre ,
De tous les arts des Grecs , des fins Carthaginois ,
Des défenseurs du Pont, des grands corps des Gaulois ,
Et de tous les Etats qui composaient le monde.

Mais cette discipline en victoires féconde ,
Qui les fit arriver au point de la grandeur ,
Sous les derniers Césars n'était plus en vigueur ;
Alors les Goths , les Huns , les vagabonds Gépides ,
Moins guerriers que brigands & de pillage avides ,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs ,
Vainement le Romain chercha des défenseurs ,

Et ce puissant Etat touchant à sa ruine,
Regretta mais trop tard l'antique discipline.

Cet art qui se perdit après un long déclin
Sortit de son tombeau sous le grand CHARLES - QUINT,
Sous ce Guerrier fameux la Castille aguerrie,
Fit craindre aux nations sa brave Infanterie,
L'ordre l'avait soumise à sa sévère loi,
Mais sa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors d'un joug honteux rejetant l'insolence,
Exercé par MAURICE à venger son offense,
Apprenant à combattre, apprenant à servir,
Le Batave fut libre en sachant obéir,
Et l'exemple imposant de ce grand Capitaine
Développa bientôt les talens de TURENNE;
Il apprit aux Français le grand art des Héros,
Louis ce sage Roi seconda ses travaux;
Le Militaire alors eut ses loix & sa regle,
Mais Louis dans sa cour méconnut un jeune Aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone & de Mars,
EUGENE le soutien du Trône des Césars.

Sous ce savant Guerrier DESSAU dans son jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur apprentissage,
Et les Dieux protecteurs des camps Autrichiens,
Devinrent avec lui les Dieux des Prussiens.

Voilà comme en tout tems l'art que je vous enseigne
A soutenu les Rois, a maintenu leur regne,

Et

Et si la discipline en est le fondement,
 Si sa force soutient ce vaste bâtiment,
 Jugez de sa grandeur & de son importance,
 On ne peut l'acquérir que par l'expérience;
 Malheur aux apprentifs dont les sens égarés
 Veulent sans s'appliquer franchir tous les degrés!

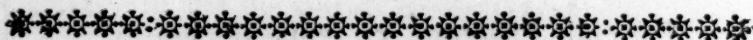
Tel était Phaéton, ce jeune téméraire,
 A lui prêter son char il contraignit son pere,
 Sans qu'il fût gouverner des coursiers si fougueux,
 Sans savoir le chemin qu'ils tenaient dans les Cieux;
 Du char de la lumiere il prit en main les rênes,
 Parcourant égaré des routes incertaines,
 La foudre le frappa, du vaste champ des airs
 Son corps précipité s'abyma dans les mers.

Téméraires, craignez le sort qui vous menace,
 Phaéton périt seul par sa funeste audace,
 Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
 Songez que tout l'Etat doit courir vos hasards.





L'ART DE LA GUERRE.



CHANT SECOND.

QUAND sur cet Univers la discorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ses cris furieux excitent ses serpens,
Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorans,
Et sur les toits des Rois répand leurs étincelles,
Alors envenimant leurs finestes querelles,
La vanité, l'envie & l'animosité
Chassent de leurs Conseils la paix & l'équité;
La vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce,
Et tous leurs démelés se vident par la force.

Par ses premiers succès le monstre encouragé,
Avide encor de sang dont il est regorgé,
Invoque par ses cris le démon de la guerre
Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent par-tout les magasins de Mars,
Les tonnerres d'airain garnissent les remparts,
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de souffre & de bitume,

Ces

Ces immenses Cités où les heureux sujets
 Jouissaient des plaisirs, des arts & de la paix,
 Sont pleines de soldats, de machines & d'armes,
 Ces Guerriers rassemblés respirent les allarmes,
 La trompette guerriere éclate dans les airs,
 On n'attend pour agir que la fin des hyvers.

La saison des plaisirs où le Dieu de Cythere
 Fait respirer l'amour à la nature entiere,
 Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
 N'offre que des dangers aux cœurs audacieux,
 Mais la gloire a caché ces périls à leur vue;
 Dès que l'air s'endurcit, que la neige fondue
 Tombe en flots argentés de la cime des monts,
 Et serpente en ruisseaux à travers les vallons,
 Que les prés émaillés par des fleurs différentes
 Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes,
 Que les bleds verdoyans embellissent nos champs,
 Dès que Flore aux humains annonce le Printems;
 Ces Guerriers préparés contre des coups sinistres,
 Des vengeance des Rois redoutables Ministres,
 Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur,
 Et tous pleins du desir de marquer leur valeur,
 Quittent l'abri du toit pour la toile légère,
 Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre,
 Et de leurs Laboureurs ces champs abandonnés,
 Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné cette troupe guerriere,
 S'assemble pour camper sur un front de handiere.

Si.

Si-tôt qu'on a choisi les lieux des campemens,
 On voit tracer, bâtir & croître en peu de tems,
 Places, maisons, palais de cette ville immense,
 L'élite de l'Etat y tient sa résidence,
 Le travail y préside, il élève ces toits
 Sans l'aide du ciment, des pierres ni du bois,
 Tout soldat est Maçon, cet Architecte habile,
 Fait, transporte & refait cette Cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit, de l'art & des talens,
 Pour choisir son terrain & pour prendre ses camps,
 Cette utile science est sur-tout estimée.

Voulez-vous par vos soins assurer votre armée?
 Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains,
 Faites un bon emploi des différens terrains;
 Ici vous rencontrez des hauteurs escarpées,
 Là des vallons, des champs ou des terres coupées,
 Dans des occasions ou des tems différens,
 Ils vous serviront tous à soutenir vos camps,
 D'eux dépend votre sort quand le combat s'apprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête,
 Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
 Agir quand il repose & veiller lorsqu'il dort;
 En vous tous ces Guerriers placent leur confiance,
 Leurs destins sont commis à votre prévoyance,
 Répondez à leurs vœux par votre habileté,
 Le Soldat de vous seul attend sa sûreté.
 Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
 Avide des combats campez-vous dans la plaine,

Rien

Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens ;
 Placez pour sûreté des corps sur vos devans ,
 N'éloignez pas les camps des bois & des rivières ,
 Couvrez de son abri les Villes nourricieres ;
 Il faut que votre corps sur deux lignes rangé
 Occupe son terrain avec art ménagé ;
 L'infanterie au centre , & sur-tout sur les ailes
 Placez de vos Dragons les cohortes nouvelles ;
 Ceux qui par pelotons élancent le trépas ,
 Font le corps de bataille & vos courriers ses bras ;
 Des deux côtés sans gêne ils doivent les étendre ;
 Attentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre ,
 Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps ,
 Dans un terrain contraire ils perdent leurs efforts.

Ces centaures vaillans dont la course légère
 Fait sous leurs pieds adroits disparaître la terre ,
 Et souleve dans l'air des nuages poudreux ,
 Ne sauraient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terrains sont égaux pour votre Infanterie ,
 Montagnes, défilés, bois, collines, prairie ,
 Elle franchit la plaine à grands pas menaçans ,
 Escalade les monts & les retranchemens ,
 Elle attaque ou défend avec même avantage
 Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le Printems un nuage orageux ,
 Gronde & vomit soudain de ses flancs ténébreux
 Les éclairs menaçans & la grêle & la foudre ,
 Renverse les épis & les réduit en poudre.

Tels

Tels ces braves Guerriers par des gerbes de feu
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée,
Vous saurez appuyer les flancs de votre armée,
Un bois, une riviere, un village, un marais,
Par leurs difficultés en défendent l'accès,
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes,
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux,
Fièrement attentifs à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arene, il s'élance, il s'arrête,
Il refuse les flancs & présente sa tête;
Gravez dans votre esprit ce principe important:
Qui cache sa faiblesse est un Guerrier prudent,
Le Héros d'Ilion illustré par la fable,
Achille au talon près était invulnérable,
Vous l'êtes sans vos flancs, donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez par eux succomber comme lui.

Le fort peut relever vos faibles adversaires,
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,
Quittez des champs ouverts les postes dangereux,
Vous suppléerez au nombre, & par votre science
Vous choisirez des camps propres pour la défense,
Dans d'épaisses forêts sur le sommets des monts
Ou derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout; qu'une route inconnue
Pour sortir de ce poste ouvre une libre issue,

Alors

Alors maître absolu de tous vos mouvemens,
 Vous enchaînez le fort & les événemens,
 L'ennemi que votre art a su rendre immobile
 Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut dans ses camps,
 Selon les loix de Mars ranger les combattans,
 Soutenez par le feu la ligne de défense,
 Et de vos bataillons remplissez la distance
 Par vos foudres d'airain dont les coups menaçans
 Impriment l'épouvante au cœur des assaillans.

Derrière ces volcans d'où part la flamme ardente
 Placez des cuirassiers la cohorte brillante,
 Si vos rivaux de gloire animés par l'honneur,
 Percent par votre ligne & forcent sa valeur,
 Ebranlez vos coursiers, que la tranchante épée
 Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi par l'art du chef le docile terrain,
 Contre un danger pressant prête un secours certain,
 Ainsi l'habileté corrige la fortune,
 Mais la prudence est rare & l'audace est commune,
 VARRON fut un Soldat, FABIVS un Héros.

Tel s'élevant aux Cieux le sommet de l'Athos,
 Voit le fougueux Borée assembler les nuages,
 Il entend à ses pieds éclater les orages,
 Son front toujours serein où se brisent les vents,
 Méprise le tonnerre & ses bruits impuissans.

Tel du haut de son camp bravant le fort contraire,
 Un Héros de sang froid voit son fier adversaire,
 Epuîser contre lui sa frivole fureur,

Si le Dieu des combats vous marque sa faveur,
 Si du génie en vous brillent les étincelles,
 Vous trouverez par-tout des forts, des citadelles,
 Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
 Postes que la nature a seule ainsi taillés;
 L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connaître,
 Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi dans un lieu fort le fier Léonidas
 Se défendit long-tems avec peu de Soldats,
 Un monde de Persans aussi fiers qu'inhabiles,
 Se virent arrêtés au pas des Thermopyles,
 La Grece par son art fut confondre Xercès
 Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi se disputant la victoire & l'Empire
 Transportant les hazards d'Aufonie en Epire,
 Le Héros du Sénat, l'idole des Romains
 Du fils d'Anchise un tems balança les destins.

Monts de Dyrrachium où Rome était campée;
 Vous forçates César à respecter Pompée!
 Sans risquer de combat, maître de la hauteur
 Le Sénat triomphait, Pompée était vainqueur;
 Mais trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente
 Lasse de ses travaux, valeureuse, imprudente,
 A peine quitta-t il son poste avantageux,
 Que Mars lui fit sentir des destins rigoureux
 Dans ce jour décisif, dans ce combat unique,
 Où César soumit Rome au pouvoir despotique.

Vous

Vous MONTECUCULI, l'égal de ce Romain,
 Vous, sage défenseur de l'Empire & du Rhin,
 Qui tintes par vos camps en savant Capitaine,
 La fortune en suspens entre vous & TURENNE,
 Mes vers oublieront-ils vos immortels exploits ?
 Ah ! Mars pour les chanter ranimerait ma voix,
 Venez, jeunes Guerriers, admirez sa campagne,
 Où ses marches, ses camps sauverent l'Allema-
 gne,
 Où se montrant toujours dans des postes nouveaux,
 Il contint les Français & brava leurs travaux ;
 Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile,
 Quoiqu'un camp vous paraisse une superbe ville,
 La Guerre veut souvent d'autres positions,
 Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
 Le prévenir par-tout, occuper un passage,
 Marcher rapidement, saisir son avantage,
 Se retirer sans perte, avancer à propos,
 Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand par ordre du chef le vieux camp s'aban-
 donne,
 Tous les corps séparés se mettant en colonne,
 Forment en s'avancant quatre corps différens,
 L'infanterie au centre & les coursiers aux flancs,
 Sous leurs pieds dans les airs s'élève la poussière,
 L'ennemi qui de loin voit leur troupe guerrière,
 En replis tortueux couvrir les vastes champs,
 Comme aux bords Africains ces énormes serpens
 Tous armés & couverts d'une écaille brillante,

A cet aspect terrible il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre & prêt pour les
combats,
Afin qu'avec plaisir Bellone vous regarde,
Poussez devant l'armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonnez pas, sachez la soutenir,
Ou l'ennemi trop prompt pourrait vous en punir.

Semblable à ce fanal qui précéda Moïse,
Ce corps vous garantit contre toute surprise.
Il est plus d'un moyen pour transporter les camps,
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le besoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallele.

Le sort peut quelquefois abaisser les vainqueurs,
CONDE' s'est vu battu, TURENNE eut des mal-
heurs,

Alors il faut céder à ce destin contraire,
On peut en reculant tromper son adversaire,
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer,
Si sans confusion il fait se retirer.
Son bagage escorté part & prévient sa perte,
Par un corps qui la suit son armée est couverte,
Et tandis qu'il garnit le fier sommet des monts,
Ses guerriers rassurés traversent les vallons,
Ce Héros gagne ainsi sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En

En passant les forêts & les monts des Germains,
 VARUS négligea trop le soin de ses Romains,
 Il oublia de l'art les regles salutaires,
 Ses camps étaient peu surs, ses marches téméraires,
 Il guida ses soldats en d'affreux défilés,
 Où par ARMINIUS ils furent accablés.
 Frappé de leur destin le pacifique Auguste
 S'écria dans l'effort d'une douleur si juste,
 O Varus! ô Varus! rends-moi mes légions;
 S'il eût vu les Romains dans leurs positions,
 Il aurait plutôt dit, „Général incapable,
 „Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable.”

Voilà quels sont de l'art les principes certains

De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
 Un poste avantageux, une belle retraite,
 Décide du destin des Rois & des Etats.
 Vous illustres Guerriers guides de nos soldats,
 Apprenez par mes vers les loix de la Tactique
 Et par leur théorie allez à la pratique,
 Si vous voulez passer sous un arc triomphal
 Campe en FABIVS, marchez comme ANNIBAL.





L'ART DE LA GUERRE.



CHANT TROISIEME.

Vous avez parcouru les arcenaux de Mars ,
C'est peu d'être enrôlé sous ses fiers étendarts ,
C'est peu que d'un soldat le courage s'estime ,
Si maître de son art il ne tend au sublime ,

Suivez moi dans son temple, observez, pénétrez
Ses mysteres divins de la foule ignorés ;
Loin des sentiers battus où rampe le vulgaire ,
D'un pas sage & hardi marchez au sanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, resserrés,
Teints du sang des Héros, d'abymes entourés ?
Sur ce rocher sanglant, voyez-vous dans la nue
De ce Palais sacré la superbe étendue ?
Son faite est dans l'Olympe au-delà du soleil ,
Où des Dieux immortels s'assemble le conseil ,
Ses fondemens d'airain touchent au noir tartare.

Aleſton, la discorde avec la mort barbare ,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans ,
Lançant en vain sur vous des regards foudroyans ,

La gloire vous rassure & sa voix vous appelle,
 La gloire ouvre le temple, avancez avec elle,
 Je vois les chastes sœurs dans ces parvis sacrés,
 Leurs utiles travaux n'y sont point ignorés;
 Un compas à la main j'apperçois *Uranie*,
 Qui mesurant la terre & sa forme aplatie,
 Nous dépeind en petit par ses crayons diferts,
 Les différens Etats que contient l'Univers,
 Chaque point sur la terre a son ordre & sa place.
 D'un hémisphere à l'autre elle a marqué la trace,
 SANS ON avec VAUBAN ses dignes favoris,
 Des novices guerriers cultivent les esprits,
 Elle leur montre à tous dans des cartes guerrieres,
 Les pays, les cités, les monts & les rivières,
 Les forts que l'on doit prendre & ceux qu'on doit
 laisser,
 Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin c'est *Calliope*, en caressant la gloire,
 Des Rois & des Héros elle conte l'histoire,
 Ses jeunes Auditeurs attentifs à sa voix,
 S'échauffent au récit de leurs nobles exploits,
 Et la Muse en traitant des matieres si hautes,
 Leur montre à profiter des succès & des fautes.

Voyez-vous la morale à l'air majestueux,
 Qui chasse du parvis les cœurs présomptueux?
 Elle enseigne aux Guerriers d'un ton de voix sévère,
 Les devoirs de l'honneur & d'un mérite austère,
 Condamne l'intérêt & la férocité,
 Dans le sein des horreurs prêche l'humanité,

Etouffe dans ses mains les serpens de l'envie,
Et veut pour l'Etat seul qu'on prodigue sa vie.

Approchons-nous, Bellonne un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout Guerrier vulgaire
Les secrets que le Dieu renferme au Sanctuaire,
Connus des favoris qu'il place à son côté.

Dans le fond de ce temple entouré de clarté,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du génie,
Paraît le Dieu terrible en toute sa splendeur,
On voit auprès de lui l'intrépide valeur,
Le tranquille sang froid qui sans crainte s'expose,
Le vigilant travail qui jamais ne repose,
La ruse à l'œil malin qui féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours,
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échape & reparaît comme un autre Protée:
L'imagination aux yeux étincellans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets que Pallas examine.
Plus loin les yeux baissés & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidele secret,
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche,
Ce confident de Mars fait tout ce qui le touche.
Le trône est entouré de lauriers éternels
Qu'il présente lui-même aux demi-Dieux mortels,

A ses vrais favoris qui dignes de leur gloire,
 Aux efforts du génie ont soumis la victoire.
 Couronnes des Héros, c'est vous dont les appas,
 Entraînent les Guerriers dans l'horreur des combats,
 Les autres passions sont pour vous étouffées.
 Dans ce temple brillant décoré de trophées,
 Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
 Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
 On peut des fils du Dieu distinguer les statues,
 Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là sont ces deux Héros tant de fois comparés,
 Montés au premier rang par différens degrés.
 Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée,
 La terre de leur nom est encore occupée,
 Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
 PAUL EMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION,
 Plus loin, le grand HENRI, CONDE', VILLARS,
 TURENNE,
 Là MONTECUCULLI, DE BADE, ANHALT, EUGENE,
 L'heureux GUSTAVE ADOLPHE & le GRAND-ELEC-
 TEUR.

Là sortant fraîchement de la main du sculpteur,
 On voit une statue élégante & nouvelle,
 Son front est ombragé d'une palme immortelle,
 C'est ce fameux SAXON, le Héros des Français,
 Que la mort dans son lit abbattit de ses traits.

Venez jeunes Guerriers, voici l'expérience,
 Par d'immenses travaux elle acquit la science,

Son front est ombragé de cheveux blanchissans,
 Ses membres recourbés sentent le poids des ans,
 Son corps cicatrisé tout couvert de blessures,
 Du tems qui nous détruit affronte les injures;
 Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
 Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle vous fera voir dans la guerre Punique,
 Par quel coup Scipion sauva Rome en Afrique,
 A Carthage effrayée attirant Annibal,
 Le força de combattre en son pays natal;
 Un Général vulgaire, un moins vaste génie
 Satisfait d'accourir aux champs de l'Aufonie,
 Peut-être eût défendu son pays ravagé,
 Il eût sauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.

La discorde en troublant la maîtresse du monde,
 Dans les divers partis en Héros fut féconde;
 Voyez SERTORIUS qu'on ne peut accabler,
 Avancer à propos, quelquefois reculer,
 Assuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
 Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
 Tant un génie heureux qui possède son art
 Du destin de la guerre écarte le hazard!
 Un Guerrier plus ardent, moins sage & moins ha-
 bile,
 De l'âpreté des monts quittant le sûr afile,
 Eût cherché ses rivaux qui dans leur camp nom-
 breux,
 Amenaient la fortune & POMPE'E avec eux.

Ici

Ici le grand CONDE' fils chéri de Bellonne,
De la France étonnée assure la couronne,
Il falloit arrêter par des coups éclatans,
D'un heureux ennemi les succès trop constans.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne & la France,
L'audace du Héros fit plus que la prudence,
Un chef plus circonspect & moins entreprenant
N'aurait point hasardé ce combat important;
L'Espagnol enhardi par le Français timide,
Vers Paris eût poussé sa fortune rapide.

Voyez du fond du Nord où regnent les hivers,
Cette flotte étrangère avancer sur nos mers,
Elle porte GUSTAVE & le fort de l'Empire,
Des Germains divisés la discorde l'attire,
La prudence le guide & Mars est avec lui,
De ce peuple opprimé trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tyrannie,
Dont Vienne menaçait la libre Germanie,
GUSTAVE s'établit sur les bords de la mer,
Où Stralsund lui présente un port toujours ouvert,
Ià soit que le destin protege son audace,
Ou que du sort jaloux il sente la disgrâce,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs,
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il domte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent Princes outragés,
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire,

Si la Parque fatale au sein de la victoire,
 N'eût arrêté sa course & tranché son destin,
 L'Empire aurait nourri deux maîtres dans son sein.
 Là, regardez EUGENE & sa marche hardie,
 Quand l'Empire des Lys tenait la Lombardie,
 Les Alpes au Héros préparent le chemin,
 Il les franchit, il vole, il délivre Turin;
 MARSIN, qui défendait une trop vaste enceinte,
 Vit par-tout son armée à la fuite contrainte,
 Et par ce seul exploit le rapide vainqueur,
 Rend la triste Italie à son faible Empereur.

Suivez ce grand EUGENE aux champs de la Hongrie,
 Du Danube en sa marche il longe la prairie,
 Il assiege Belgrade & voit les Musulmans
 A leur tour l'assiéger dans ses retranchemens,
 Il pousse ses travaux, il resserre la place,
 Du Visir téméraire il méprise l'audace,
 Il le laisse avancer par un travail nouveau,
 Et lui laisse le tems de passer un ruisseau,
 Alors sans balancer ce fils de Mars s'élance,
 Sur eux ses Cuirassiers fondent en assurance,
 Tout fuit devant ses pas, le Turc plein de frayeur
 Cede le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Elisée, ombre illustre & chérie,
 Quittez pour nous des Cieux l'immortelle patrie,
 D'un regard paternel voyez vos descendans,
 De l'art qui vous fit vaincre, instruisez vos enfans,
 En.

Enfant de ce Héros, je vous donne pour maîtres,
Non des Guerriers obscurs, mais vos propres Ancêtres.

ELECTEUR généreux, est-ce vous que je vois ?
Vos peuples sont encor tous pleins de vos exploits,
C'est à leurs cris touchans, c'est à leur voix plaintive,
Que du Rhin tout sanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit soudain voler à leur secours.

L'Etat était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfans des Goths ravageaient nos contrées,
Ils brûlaient nos cités au pillage livrées,
WRANGEL fier d'un succès qui n'avait rien coûté,
S'endort dans son triomphe avec sécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un Dieu vengeur paraît, un Dieu pour nous propice,
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour,
Le Suédois consterné par ce subit retour,
Surpris dans ses quartiers par ce nouvel Alcide,
Veut en vain s'opposer à sa course rapide.
O champs de Fehrbelin témoins de ses hauts faits,
Vous vites les Suédois attaqués & défaits.

Tel jadis du Très-haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ses camps punissant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frappa les Philistins.

Tel & plus grand encore en ses heureux destins
GUILLAUME dans ce jour au-dessus de la gloire,
Exerce la clémence au sein de la victoire,

Il pardonne à Hombourg dont l'imprudente ardeur
 Engagea le combat séduit par la valeur ;
 Il fait grace aux captifs, à ces bandes altières,
 De l'Etat désolé cruels incendiaires ;
 Mais s'il fait pardonner à ceux qu'il peut punir,
 Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir,
 Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
 Vers les flots de la mer qui l'avaient apportée.

Ses exploits sont suivis par des exploits nouveaux,
 La Prusse à son secours appelle ce Héros,
 Les rigueurs de l'Hiver, les flots couverts de glace,
 Au lieu de l'arrêter secondent son audace,
 Et Thétis étonnée au bruit de ces récits
 Voit transporter des champs sur ses flots endurcis ;
 Il vient & son nom seul qui répand l'épouvante,
 Confond des ennemis la fureur insolente,
 Il vient, il est vainqueur, tout fuit devant ses pas
 Et sans même combattre il venge ses Etats,

Ce Héros qui jouit d'une gloire immortelle,
 Doit, Nourrison de Mars, vous servir de modèle,
 Sans cesse étudiez comme cet ELECTEUR,
 Les différens pays où vous guide l'honneur,
 Digérez vos projets c'est remplir votre attente,
 L'imagination souvent est imprudente,
 Ne comptez jamais seul & sachez supposer
 Tout ce que l'ennemi pourra vous opposer,
 Vos desseins sont manqués, si par votre prudence
 Vous n'avez point pourvu pour votre subsistance.

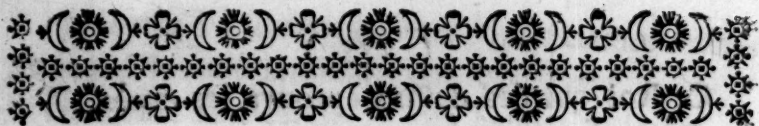
Ce

Ce Roi qui des destins éprouva les excès,
 N'eût point perdu le fruit de neuf ans de succès
 Si dans des champs déserts conduisant son armée
 Le Czar ne l'eût battue, affaiblie, affammée.

Que le foudre en secret enfermé dans les airs,
 Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs;
 Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais témé-
 raire,
 Croyez que rien n'est fait, tant qu'il vous reste à faire,
 Et ne soyez content de vos plus beaux succès,
 Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi lorsque de DIEU la sagesse profonde
 Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
 Il trouva l'Univers par son souffle animé,
 Conforme au grand dessein qu'il en avoit formé.





L'ART DE LA GUERRE.



CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU siècle de fer, siècle où naquit le
vice,

L'audace du plus fort tenait lieu de justice,
Contre de fiers voisins au pillage excités,
On entoura de murs les naissantes Cités,
Bientôt pour asservir des Citoyens rebelles,
L'autorité des Rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts & des remparts nouveaux,
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.

Tel que du double rang de ses dents carnassieres,
Le lion rugissant présente avec fierté,
Le terrible appareil au Maure épouventé;
Tel d'un puissant Etat la frontiere assurée
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Ralentit leur ardeur par ses puissans remparts.

La Guerre en tous les tems fut le premier des
arts,

Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance,
 La Grece & l'Ausonie assurant leur puissance,
 N'avaient imaginé de plus puissans secours,
 Que l'épaisseur des murs & la hauteur des tours.
 De ces lieux élevés ils défendaient les breches,
 En employant la fronde ou décochant des flèches,
 Des pierres écrasaient les Soldats assaillans.
 Lorsqu'on ferait de près ces défenseurs vaillans,
 Lorsqu'on battait un mur par des bellers terribles,
 De bitume & de poix les masses combustibles
 Tombaient sur la machine & des traits meurtriers,
 Perçaient les assaillans malgré leurs boucliers;
 Souvent les Généraux lassés d'efforts stériles,
 Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siège fameux,
 Qui fit périr Priam & ses fils malheureux,
 J'honore d'Illion la poétique cendre,
 Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre,
 Mais ce sujet si beau par Virgile chanté,
 Oterait à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
 Et METELLE employer la valeur & la ruse,
 Pour emporter ces murs à force de travaux;
 Là, voyez ARCHIMEDE éluder les assauts,
 De la ville & des tours réparer les ruïnes,
 Arrêter les Romains & brûler leurs machines.

Marseille de ses forts jusqu'alors indomtés,
 Repoussa de César les assauts répétés;

Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
César foumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les sieges des Romains tous longs & meurtriers
Suspendaient les destins des plus fameux Guerriers.

Long-tems après César, le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre,
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux,
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui s'élevant aux Cieux par une courbe immense,
Redoublent en tombant de poids, de véhémence,
Abyment les Cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel élancent le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux & d'un effor rapide,
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une masse de fer;
Dans les murs des Cités le boulet formidable,
Rend à coups redoublés la breche praticable.

Ces miracles de l'art à nos jours réservés,
Par le Dieu des combats aux sieges approuvés,
Se font par le charbon, le souffre & le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connaître,
L'industrie inventive abondante en secours,
Défendit les Cités sans élever des tours,
Par des difficultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres affreuses.

Vous célèbre VAUBAN, favori du Dieu Mars,
Vous le sublime auteur des modernes remparts,
Que

Que votre ombre apparaisse à nos Guerriers novices,
 Montrez-leur par quels soins & par quels artifices
 Vous avez assuré les places des Français,
 Contre les bras Germains & les canons Anglais,
 Comment votre savoir par des routes nouvelles,
 A su multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rasans, enterrés, protégés,
 Ne sont des feux lointains jamais endommagés,
 Munis de contre-forts à certaines distances,
 Ils sont environnés par des fossés immenses,
 Les bastions voisins flanquent les bastions,
 Ils tournent vers leur gorge en forme d'oreillons,
 Au milieu des fossés & devant les courtines,
 Je vois des ravelins chargés de coulevrines,
 Ces ouvrages coupés par la savante main,
 Par un nouveau rempart disputent le terrain,
 Autour de ces travaux dans un plus vaste espace,
 L'enveloppe s'élève, elle couvre la place,
 Devant sont des fossés, là le chemin couvert,
 La palissade enfin qui monte un front altier,
 Et ce glacié sanglant que défend le courage,
 Théâtre des combats, théâtre du carnage.
 Que d'utiles travaux, de secours étonnans,
 L'homme a tiré des arts soumis à ses talens!
 Qui ne dirait à voir les remparts de la France,
 Que tout est épuisé dans l'art de la défense?

Non, ne le pensez pas, voyez ces souterrains,
 Tout l'enfer s'associe aux fureurs des humains,

Ces

Ces glaci's sous vos pas contiennent des abymes,
 Le salpêtre & la flamme attendent leurs victimes,
 Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
 D'armes, de sang, de morts, & de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
 Les places de nos jours ne sont point imprenables,
 Cet art ingénieux, soutien des défenseurs,
 Par des secours égaux arme les agresseurs,
 L'attaque a sa méthode, un chef expert & sage,
 A travers les périls s'ouvre un libre passage,
 Il entoure les forts par ses Guerriers nombreux;
 S'il craint des ennemis les projets hazardés,
 S'il craint qu'un Général entreprenant, habile,
 Ose forcer son camp & secourir la ville,
 La terre se remue & tous ses combattans,
 En creusant des fossés font leurs retranchemens;
 Ceux que Mars a doués de qualités insignes,
 Dans un terrain étroit ont resserré leurs lignes,
 Un fossé sans soldats ne défend pas ses bords,
 Il faut aux ennemis opposer des efforts
 Et ménager de plus une forte réserve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
 Munissez-vous toujours de vivres abondans,
 Et méprisez alors l'effort des assaillans.

Etudiez le faible & le fort de la place,
 Et contr'elle tournez vos soins & votre audace,
 Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
 A la main le niveau, la règle & le compas,

Approchez par détours aux pieds des citadelles,
 Et creusez dans les champs de longues paralleles,
 L'airain vomit alors son redoutable foudre,
 Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre,
 Le tonnerre des forts qui s'élançait sur vous,
 Est réduit au silence & respecte vos coups,
 Dans son chemin couvert, l'ennemi sans asyle
 Cede aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile;
 Mais vous voilà placé sur ce glacis trompeur,
 Dont les volcans cachés impriment la terreur,
 Dans ces perfides lieux servez-vous de la sonde
 Découvrez, éventez les mines à la ronde,
 Craignez d'un sang trop vif le transport imprudent,
 Ménagez vos soldats, hâtez-vous lentement.
 Terminez avant tout la guerre souterraine,
 Que le mineur caché fouille & perce avec peine,
 Que la sappe en avant par des chemins précis,
 Vous mene en sûreté sur le pied du glacis,
 Pour ne point hazarder l'honneur d'une brigade,
 Commandez vos assauts près de la palissade,
 Alors maître absolu de ce sanglant terrain,
 Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain,
 Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent,
 A l'aide du sappeur les boulevarts s'écroulent,
 On comble les fossés à force de travaux,
 Et les assauts cruels succèdent aux assauts.

Souvent dans ces combats les Guerriers pleins
 d'audace,
 Poursuivant les fuyards ont emporté la place.

Ain.

Ainsi par un effort avec art dirigé,
 L'impétueux Français au combat engagé,
 Au pouvoir de Louis fit tomber Valenciennes.

Observez le soldat, il faut qu'on le retienne,
 Les tigres, les lions sont plus humains que lui,
 Quand il fuit furieux le soldat qui l'a fui,
 Si vous ne gouvernez sa cruauté mutine,
 Avide de pillage, ardent sans discipline,
 Porté par ses fureurs au comble des excès,
 Vous le verrez souillé de meurtres, de forfaits.

Tout Général cruel qui pille, qui ravage,
 Qui permet les excès, qui souffre le carnage,
 Eût-il même conquis les plus vastes terrains,
 Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains,
 La voix de l'Univers contre lui réunie,
 Oubliant ses exploits maudit sa tyrannie.

TILLI qui combattit pour l'aigle des Césars,
 De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars,
 Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire,
 Son nom fut effacé du temple de Mémoire,
 De Magdebourg sanglant les lamentables voix
 Eternisent sa honte & non pas ses exploits.

Guerriers, retracez-vous cette effroyable image,
 Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
 C'est pour vous inspirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix,
 Leur foi par cet espoir fut promptement séduite,

Sous

Sous le trompeur appas d'une treve hypocrite,
 TILLI les endormit dans les bras du repos,
 Morphée avait sur eux répandu ses pavots,
 Sur ce puissant rempart qui l'avait défendue,
 La garde mollement sur l'herbe est étendue,
 D'autres pour leurs maisons abandonnent leurs forts,
 Un fantôme éclatant sorti des sombres bords,
 De l'olive de paix leur présente la tige,
 On l'embrasse, on accourt, enfin tout se néglige.

Tout dort, mais TILLI veille, il dispose ses corps,
 Il précède l'aurore, il s'approche des forts,
 Sur ces puissans remparts privés de leur défense,
 L'Autrichien cruel monte sans résistance;
 Ah! peuple malheureux qu'un fantôme éblouit,
 La trahison approche, elle vient, la paix fuit,
 La mort, l'affreuse mort, paraît dans ces ténèbres
 Et couvre la cité de ses ailes funèbres,
 La rage ensanglantée & ses sombres fureurs,
 Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs,
 La nature en frémit & le Ciel en colere
 Fait en vain dans les airs éclater son tonnerre.

Rien n'arrête TILLI, les soldats effrénés,
 A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
 Ardents, impétueux, frappent, pillent, égorgent,
 Du sang des citoyens ces tristes murs regorgent.

TILLI tranquille & fier de ses affreux succès,
 Conduit leur cruauté, préside à leurs forfaits,
 Ils forcent les maisons, ils enfoncent les temples,

Le

Le moins féroce même imite ces exemples ;
 Celui qui leur résiste & celui qui les fuit ,
 Ne sauraient éviter le fer qui les poursuit ;
 Près de sa mere en pleurs , l'enfant à la mammelle ,
 Egorgé sur son sein tombe & meurt avec elle ,
 En défendant son fils le pere infortuné
 Expire fans venger ce fils assassiné ,
 On ne voit en tous lieux que des objets horribles ,
 Ces monstres furieux aux plaintes inflexibles ,
 Dans un asyle saint inutile en ces tems ,
 Massacrent fans remords trois cent vieillards trem-
 blans ,

On dit, pour échapper au fer de ces impies ,
 Que de jeunes beautés par la honte enhardies ,
 Cherchant dans le trépas un barbare secours ,
 Dans l'Elbe ensanglanté terminèrent leurs jours.

Mais quel spectacle affreux vient s'offrir à ma vue ?
 Où courez-vous cruels ? Quelle rage inconnue ?
 Monstres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux ?
 Vous êtes des démons & non pas des Héros.

Déjà sur les palais la flamme se déploie ,
 Malheureuse Cité, tu pérís comme Troie.
 L'embrasement s'accroît, il gagne en peu de tems ,
 Il s'élève en tous lieux d'horribles hurlemens
 De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore ;
 O crimes ! ô fureurs, que la nature abhorre !

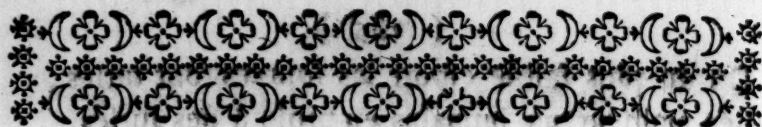
Tels qu'on peint de l'enfer les tourmens & les feux ,
 Ce théâtre d'horreur, ces gouffre ténébreux ,
 Où

Où du plus faible espoir les sources sont taries,
 Les malheureux humains en proie à des furies,
 Aux supplices divers à jamais condamnés,
 De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés,
 Tels & plus effrayans dans ces momens funestes,
 Parurent, Magdebourg, tes déplorables restes,
 Plus d'habitans, de murs, de temples ni d'abris,
 La flamme dans les airs éclairait tes débris,

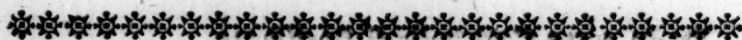
Et de cette Cité jadis si florissante,
 Que les arts & la paix rendirent si brillante,
 Après l'affreux malheur en cette nuit souffert,
 De cette ville immense il restait un désert,
 Où le soldat cruel fatigué du carnage,
 S'applaudissait encor du meurtre & du pillage,
 Et l'Elbe en s'enfuyant de ces lieux détestés
 Couvrait de corps sanglans ses bords épouvantés.

TILLI fut-il heureux en prenant cette ville ?
 La flamme le priva d'une conquête utile ;
 Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'hor-
 reur,
 Qui mettantau grand jour l'excès de sa fureur,
 En lui représentant tant d'images funestes,
 Semblait le menacer des vengeances célestes.





L'ART DE LA GUERRE.



CHANT CINQUIEME.

PALLAS qui vous appelle au champ de la victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des Héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vers ses prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers à la fin des allarmes,
Vous sachiez conserver tout l'honneur de vos armes.

Lorsque le froid hiver aux cheveux blanchissans,
Des cavernes d'Eole a déchainé les vents,
Que le fougueux Borée ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient usurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les appas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles;

Lors enfin que les camps étendus sur les monts,
Ressemblent les rigueurs des rudes aquilons,

Les guerriers sont contraits d'abandonner leurs tentes,
 Ils suspendent un tems leurs courses triomphantes;
 Malgré toute l'ardeur dont ils sont animés,
 Les chefs des deux partis par l'hiver défarmés,
 De l'abri des maisons recherchent les asyles,
 Et leurs corps séparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le soldat aux travaux consacré,
 Goûte pendant l'hiver un repos assuré,
 La fatigue à la fin l'affaiblit & l'épuise,
 L'art peut le garantir contre toute surprise.

Il faut que de gros corps tout prêts à s'ébranler
 Contiennent l'ennemi qui voudrait vous troubler,
 Que des postes divers la garde vigilante,
 Couvre tout votre front d'une chaîne puissante,
 Passages, défilés, bois, chemins importants,
 Se garnissent d'abord par des détachemens,
 Sous les ordres d'un chef, un prudent Capitaine
 Garde cette frontière & préside à la chaîne.
 Les agiles Dragons, les rapides Hussards
 Observent l'ennemi, préviennent les hazards;
 L'inquiètent sans cesse & leur avis fidele
 De sa moindre démarche apporte la nouvelle;
 Par leurs soins répétés ses desseins reconnus,
 Sont soudain découverts & soudain prévenus.

Quand sur tous les détails qu'exige la défense,
 Vous aurez consulté les loix de la prudence,
 Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
 Vous en verrez bientôt naître de nouveaux;

Que

Que du froid Orion l'influence sévère,
 Procure aux combattans une paix passagère,
 Leur chef judicieux loin de rester oisif,
 Dans les bras du repos peut se montrer actif.

C'est peu dans vos quartiers d'affurer votre armée ;
 De la tenir en ordre, à la gloire animée ;
 Il vous faut remplacer ces soldats généreux
 Que là mort a ravis à vos drapeaux heureux ;
 La victoire a coûté, ces ombres immortelles
 Veulent des successeurs & des cœurs dignes d'elles,
 Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt secours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ses jours,
 Ainsi que le poisson de nourriture avide
 Est pris par le Pêcheur à l'hameçon perfide,
 De même par l'appas d'un métal suborneur,
 On tire de son champ l'indigent Laboureur,
 Du Roi qu'il va servir, il ignore l'outrage,
 Mais bientôt de la troupe où son destin l'engage,
 La fière discipline & le courage altier
 Font un brave soldat d'un payfan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seul décide,
 Votre force peut rendre un ennemi timide,
 Rassemblez avec soin de rapides coursiers,
 Il faut qu'ils soient choisis ainsi que vos Guerriers,
 Dans la fleur de leurs ans vigoureux & dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles
 Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter,
 L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Son

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidelle,
 Par une maladie à la longue mortelle,
 Se sent deux fois par jour vivement assaillir,
 S'il manque de secours, on le voit défailir,
 Les fils de Galien y perdraient leur science,
 Il faut pour les guérir maintenir l'abondance,
 Où si vous négligez ces devoirs importants,
 Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
 Du fond de ses rochers & de son antre aride,
 Ce monstre décharné, la faim pâle & livide,
 Il amene avec lui les maux contagieux,
 Le découragement, les cris séditieux,
 La faiblesse, la peur, la misere effroyable,
 Le sombre désespoir, la mort inexorable,
 Et dans ce camp désert peuplé par des mourans,
 Combattrez-vous tout seul des ennemis puissans ?

Prévenez ce malheur, préparez-vous d'avance,
 Dans vos camps par vos soins amenez l'abondance,
 Et préparez ainsi dans les bras du repos,
 Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que s'arrangeant pour la naissante armée
 Le chef par ses travaux regle sa destinée,
 L'Officier généreux tranquille en ses quartiers,
 Dans le sein de la paix joint le myrthe aux lauriers,
 Sa fidele moitié pleine d'impatience,
 Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence,
 O jours ! ô doux momens par la crainte achetés,
 Après tant de soupirs que l'amour a coûtés,

N

Quel

Quel plaisir de revoir à l'abri des allarmes,
 L'époux qui fit couler & qui tarit ces larmes,
 D'entendre ses exploits, de désarmer ses bras,
 Les vengeurs de leur Roi, la gloire des combats,
 D'attendrir ce grand cœur aux dangers insensible,
 De baiser tendrement cette bouche terrible,
 Qui hâta des Soldats le redoutable effort,
 Qui par ses fiers accens précipitait la mort !

Tandis que sur le sein de sa fidele amante,
 Se penche du Héros la tête triomphante,
 Bénissant ses exploits, joyeux de son retour,
 On voit autour de lui les fruits de son amour,
 L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
 Et brûle de remplir ces routes épineuses
 Où les sages Guerriers se rendent immortels,
 L'autre serre en ses bras les genoux paternels,
 De ces faibles enfans les naïves caresses
 A ce pere chéri prodiguent leurs tendresses,
 Ils tiennent en jouant dans leurs débiles mains,
 Ce fer trempé de sang, ce fer craint des humains
 Son casque menaçant, sa terrible cuirasse,
 Bientôt des pas du pere ils vont suivre la trace.

Le Dieu du tendre hymen donne à ces vrais amans
 Ces biens purs & parfaits, ces doux ravissémans
 Qui naissent de l'estime où le cœur participe,
 Dont l'amour réciproque est le constant principe,
 Agrémens inconnus dans la fleur de leurs jours,
 A tous les partisans des frivoles amours,

De

De ces chastes liens écartant la mollesse,
 Ce généreux amant est tendre sans faiblesse,
 Son cœur ne connaît point la molle volupté,
 Et quand le devoir parle il est seul écouté.

Dans ces chastes plaisirs, dans cette jouissance,
 Compagne du devoir & de la tempérance,
 Son corps robuste & sain n'est jamais abattu,
 Son amour innocent anime sa vertu,
 On le verra bientôt plein d'une ardeur nouvelle,
 Accourir dans ces champs où la gloire l'appelle.

Avant que les hivers finissent leurs rigueurs,
 Avant le doux retour de la saison des fleurs,
 Aux postes avancés les Généraux s'empresrent,
 Ils forment leurs projets, leurs camps se reconnaissent,
 Les élèves d'Euclide arpentent les terrains,
 Pour rassembler les corps désignent les chemins.
 Le chef toujours actif veille sur leur ouvrage,
 Il en donne le plan, il en fait l'avantage,
 S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
 A pourvoir aux besoins qu'exige le présent,
 La mere des succès la sage méfiance,
 Dans ses travaux divers soutient sa vigilance,
 Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
 A ses sens fatigués donne un nouvel effort,
 Souvent elle lui dit, „ Craignez votre adversaire,
 „ Pesez tout ce qu'il fait & tout ce qu'il peut faire,
 „ Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux,
 „ Autour du Général, des oreilles, des yeux,

„ Qui l'observent par-tout, qui percent ses mystères,
 „ Qui sachent ses desseins, ses projets militaires,
 „ Et n'épargnez jamais pour des avis certains,
 „ Ce métal corrompateur qui séduit les humains;
 „ Jugez en étranger de vos plans, de vous même,
 „ A vos arrangemens donnez un soin extrême;
 „ Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté?
 „ Sur ces monts fondez-vous votre sécurité?
 „ Croyez vous que le corps qui tient cette rivière,
 „ Qui défendant son bord garde votre frontière,
 „ N'est point dans le péril de se voir insulter?
 „ Sur vos positions n'allez point vous flatter;
 „ Ces monts audacieux dont la terrible chaîne,
 „ Servait de boulevard à la fierté Romaine,
 „ Ces monts dont on craignait le passage fatal,
 „ Ne purent arrêter les progrès d'Annibal,
 „ Soldat laborieux, il vainquit ces obstacles,
 „ L'audace des Héros opere des miracles,
 „ Il arrive, il descend par de nouveaux chemins,
 „ Etonne, attaque & bat les Généraux Romains.

VENDOME s'assurait sur l'appui des montagnes,
 Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
 Quand suivant des chemins inconnus jusqu'alors,
 EUGENE de l'Adige osa franchir les bords,
 Et non moins vigilant que hardi Capitaine,
 Brisa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine;
 Remarquez ces torrens dans ces tristes saisons,
 Le froid les a changés en des ponts de glaçons,
 L'ennemi quelque jour plein d'une noble audace,

Pour forcer vos quartiers en franchira l'espace ;
 Alors surpris, confus, séparé, consterné,
 Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
 Un seul moment fatal à vous, à votre armée,
 Ravira vos succès & votre Renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé ;
 Ce n'est point pour le mal qui vous est arrivé,
 Mais votre troupe alors interdite & rebelle,
 Perd son respect pour vous, sa confiance en elle ;
 L'abattement succede au desir des combats,
 Tout est découragé le Chef & les Soldats,
 Cet échec après soi traîne de longues suites,
 Et l'ennemi vous perd s'il hâte ses poursuites.

BOURNONVILLE battu, mais fier de ses renforts,
 Du Rhin majestueux passa les larges bords,
 Devant lui les Français sous les loix de TURENNE,
 Craignaient en reculant les monts de la Lorraine,
 Sans consulter son art, sans craindre des revers,
 Le Germain se sépare avant les froids hivers,
 Il divise son corps, il cantonne en Alsace,
 Il hâte par ses mains le sort qui le menace ;
 Tandis qu'il est flatté par la sécurité,
 Que l'aigle des Césars s'endort en sûreté,
 TURENNE se rassemble au revers des montagnes,
 Il les passe, il paraît, il fond dans les campagnes,
 Tombe sur BOURNONVILLE, enlève ses quartiers,
 De ses Soldats épars, il fait des prisonniers,

Et force le Germain par cette rude épreuve,
A passer en courant vers l'autre bord du fleuve.

L'Hiver peut procurer de rapides succès,
La saison du repos peut hâter vos progrès;
Qu'assemblé par l'audace & par la vigilance,
Vers des corps séparés un corps nombreux s'avance,
Dès qu'il les a surpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux sans avoir combattu;
Que la rapidité se joigne à la conduite,
Dissipez l'ennemi, précipitez sa fuite,
Nos fastes vous diront qu'en tous lieux, en tout tems
Le dessein seconda les chefs entreprenans.

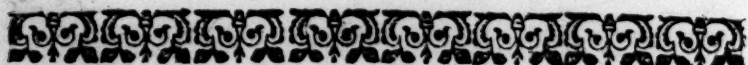
Tel parut aux Saxons le Conquérant rapide,
Qui couvrait STANISLAS de sa puissante égide,
Lorsque s'abandonnant à ses tendres desirs,
AUGUSTE de Vénus partageait les plaisirs
Avec le tendre cœur de sa jeune maîtresse,
Se couronnait de pampre & rempli d'allégresse,
Oubliait son devoir, la Pologne & son camp, (u)
L'Alexandre du Nord l'assaillit à l'instant,
Des fêtes de Bacchus il trouble les mystères,
Les Bacchantes, l'amour, les Guerriers mercénaires,
Tout fuit devant ses pas, & le Saxon chassé
Consent qu'Abdalomine au trône soit placé.

Telle

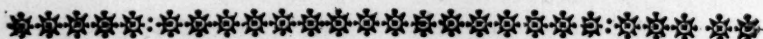
(u) *Affaire de Pinitchhoff.*

Telle des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans son vol apperçoit sur la terre
Des montagnes, des bois, les jeunes habitans
Sans crainte des dangers dans la campagne errans,
Elle tombe sur eux, jette des cris de joie,
Et dans son nid sanglant elle emporte sa proie.





L'ART DE LA GUERRE.



CHANT SIXIEME.

LE DIEU de la victoire a daigné par ma voix,
Enseigner de son art les rigoureuses loix,
Du métier des Héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la discipline,
Comment un Chef habile assure ses quartiers,
Et brise les remparts sous ses coups meurtriers;
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage,
Des batailles traçons la redoutable image;
Montrons sur cette mer si prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter;
Je vous guide au combat, troupe illustre & guerrière,

Voilà ce champ fameux, voilà cette carrière,
Où tant de Généraux ont trop tôt succombé,
Où GUILLAUME bronchait, où MARSIN est tombé,
Où d'autres essoufflés sans force & sans ressource
N'atteignirent jamais le terme de leur course,

Là s'abattit POMPE'E, ici finit PYRRHUS,
La périt ANNIBAL, MITHRIDATE, CRASSUS,

Des

Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs courant avec plus
d'art,

On a vu triompher ALEXANDRE, CE'SAR,
L'impétueux CONDE', le sublime TURENNE,
GUSTAVE, LUXEMBOURG, VILLARS, MAURICE,
EUGENE.

O vous jeunes Guerriers touchés de leurs hauts
faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets;
Dans le nombre d'amans qui courtisent la gloire,
Très-peu sont couronnés des mains de la victoire;
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troïe,
Contre cent Rois ligués sa valeur se déploie,
Diomedé est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés,
Patrocle excite en vain son courage inutile,
Hector à ce Héros prend les armes d'Achille;
Mais le Troyen succombe après tant de bon-
heur,

Dans le fils de Pélée il trouve son vainqueur;
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'aussi grands Héros dans les combats experts
 Ont terni leurs exploits par de honteux revers,
 S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
 Qu'osez-vous espérer dans l'art de Mars novices,
 Dans nos camps par Bellone à peine encor fevrés,
 Sur les devoirs d'un Chef faiblement éclairés?

Mais malgré mes conseils, dans votre ardeur
 première,
 Comme un coursier fougueux lâché dans la carrière,
 Vous brûlez de courir & de vous signaler,
 Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler,
 Craignez votre amour propre & ses douces amorces,
 Eprouvez avant tout vos talens & vos forces,
 Et ne prenez jamais des vœux ambitieux,
 Pour l'effort du génie en vous victorieux.

En vain possédez vous la force d'un Athlete,
 Qui dans Londres combat au bruit de la trompette;
 Admiré par le peuple, applaudi par les fots,
 Et de ses bras nerveux terrasse ses rivaux;
 Quand vous ressembleriez à ces fils de la terre,
 A ces rivaux des Dieux qui leur firent la guerre,
 Qui pour braver l'Olympe en leur rébellion,
 Souleverent l'Ossa sur le mont Pélion;
 Quand du Dieu des combats vous auriez le courage,
 Ne vous attendez point à gagner mon suffrage;
 Taille, force, valeur, tout est insuffisant,
 Minerve exige plus d'un Général prudent.

Il faut que son esprit guidé par la sagesse,
 Soit vif sans s'égarer, & prudent sans faiblesse,
 Qu'il agisse à propos, que maître des soldats,
 Il les fasse mouvoir dans l'horreur des combats,
 Au désordre à l'instant qu'il porte un prompt remède
 Et ranime le corps qui s'épuise ou qui cede;
 Qu'en Guerrier prévoyant il prépare de loin
 Tous les secours divers dont l'armée a besoin;
 Qu'en ressources fécond, toujours infatigable,
 Par sa faute jamais le destin ne l'accable.

Formez-vous donc l'esprit, sur-tout le jugement,
 Attendez tout de vous, rien de l'événement,
 Soyez lent au Conseil, c'est-là qu'on délibere,
 Mais lorsqu'il faut agir paraîsez téméraire,
 Et n'engagez jamais sans de fortes raisons
 Ces combats où la mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'Etat sont en votre puissance,
 Des soldats généreux vous guidez la vaillance;
 Prompts pour exécuter l'ordre du Général,
 Ils volent aux dangers dès le premier signal;
 Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
 Fond sur vos ennemis, comme un tigre en furie
 Tombe sur un lion, lui déchire le flanc,
 Le terrasse, l'abbat, s'abreuve de son sang.

Le lendemain, grand Dieu! sur ces champs de
 batailles,
 Regardez ces mourans, ces tristes funérailles,

Et parmi ces ruisseaux du sang des ennemis,
 Voyez couler le sang de vos meilleurs amis.
 Voyez dans le tombeau ces Guerriers magnanimes,
 De votre ambition malheureuses victimes,
 Leurs parens éplorés, leurs épouses en deuil,
 Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
 Ah ! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes,
 Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
 Périront à jamais les cruels monumens,
 Moins surs à vos exploits qu'à vos égaremens,
 Qui voudrait à ce prix gagner la renommée ?

En pere bienfaisant conduisez votre armée,
 Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfans,
 Ils aiment leurs pasteurs & non pas leurs tyrans;
 Leurs jours sont à l'Etat, leur bonheur est le nôtre,
 Averse de leur sang sacrifiez le vôtre.
 Tant que Mars le permet, il faut les ménager,
 Quand le bien de l'Etat les appelle au danger,
 Lorsqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adversaire
 Il faut savoir fixer le destin de la guerre,
 Alors sans balancer, sans chercher de détours,
 Disposez, attaquez & prodiguez leurs jours;
 C'est-là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuse,
 Et qu'ils sauront périr d'une mort généreuse.

Un sage Général dont Bellone est l'appui,
 Combat quand il le faut & jamais malgré lui,
 Rempli de prévoyance & sûr de sa cohorte,
 Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;

S'il pense en Général, il s'expose en soldat,
Loin de le recevoir, il donne le combat,
Le sort des assaillans est toujours favorable.

L'effort du fier béliet par son choc redoutable,
S'ouvre un libre passage & renverse les tours
D'où l'assiégé tremblant croit défendre ses jours;
Le mur long-tems battu cede au poids qui l'enfonce.

Attaquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des destins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos Guerriers seront les assaillans.
Si malgré tous vos soins la fortune légère
Passe de vos drapeaux à ceux de l'adversaire,
Opposez aux revers un front toujours serein,
Par votre habileté corrigez le destin;
Des Guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez - vous ferme & grand tant que dure l'o-
rage;

Comme une sombre nuit par son obscurité,
Des feux du firmament relève la clarté,
De même vos malheurs autant que la victoire,
Par votre fermeté vous conviendront de gloire;
Ne désespérez point sûr des secours de l'art,
La sagesse toujours triomphe du hazard.

Si VILLARS fut forcé de se battre en retraite,
Depain de Malplaquet effaça la défaite;
Souvent un seul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'il était VILLARS devint vainqueur.

On gagne les combats de diverses manieres,
Ceux connus sous le nom d'affaires régulières,
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés, des hauteurs, des ruisseaux,
D'affaires de détail sont les sanglans théâtres,
Le terrain bien choisi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avan-
cer

Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer ?
Leur front qui s'élargit, s'étend & se déploie,
L'un dans l'instant formé va fondre sur sa proie ;
Ces escadrons ferrés d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux,
Dans d'épais tourbillons de foudre & de poussière,
On voit briller de loin la lame meurtrière,
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés,
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici l'Infanterie ayant perdu ses ailes,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles,
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas,
Les corps victorieux s'avancent à grands pas ;
Sur leur front menaçant brille la bayonette,
L'ennemi consterné médite sa retraite,
Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc,
Il craint, il cede, il fuit, la terre boit son sang,
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée,
Élancent le trépas sur la troupe alarmée,

Qui

Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
 Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendards,
 Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire,
 Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire,
 Le parti triomphant saisit l'occasion,
 Il poursuit chaudement le gain de l'action,
 Il veut en ce jour même achever son ouvrage;
 Ainsi le grand EUGENE à ce fameux village (x)
 Où TALLARD & MARSIN s'étaient très-mal postés,
 D'un effort général donna de tous côtés,
 Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
 Blenheim vit des Français l'audace désarmée,
 Quel nombre de captifs sur ce sanglant terrain !
 L'ennemi des Césars suit jusqu'au bord du Rhin.

Ainsi près d'Almansa quand les lys triomphèrent,
 Que les lions Bretons à leurs efforts céderent,
 Au trône de Castille, au trône d'Arragon,
 BARWICK par ses exploits plaça l'heureux BOUR-
 BON.

Voici d'autres combats, là sur cette colline,
 Dont le sommet au loin sur la plaine domine,
 Voyez-vous étendus ces bataillons altiers ?
 La poussière de loin s'élève dans les airs,
 L'ennemi marche, il vient, il se forme, il se
 range,
 Il place sur un front sa puissante phalange,

Son

(x) Hochstet.

Son terrain se refuse aux efforts des coursiers,
 Derrière sa bataille il met ses cuirassiers,
 Le chef s'avance seul, il doit tout reconnaître,
 Il peut vaincre en un jour par un coup d'œil de maître,

S'il fait des lieux, des tems un choix prémédité,
 S'il prend son ennemi par son faible côté;
 De sa droite s'avance un corps d'infanterie,
 Elle franchit les monts malgré l'artillerie,
 Dans son poste attaqué, renversé, confondu,
 L'ennemi se débande & s'enfuit éperdu,
 Le désordre est par-tout, le vainqueur en profite,
 Les cuirassiers oisifs volent à la poursuite.

Ainsi le grand CONDE' fut vainqueur à Fribourg,
 Ainsi devant son Roi dans un aussi grand jour,
 On vit près de Laufelt le valeureux MAURICE
 En offrant à Pluton le sanglant sacrifice,
 Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
 Sur le haut de leurs monts placer ses étendards.

Tel est de nos combats, l'ingénieux système,
 Tous les camps retranchés sont attaqués de même,
 Souvent leurs boulevarts sans prudence tracés,
 Ont de faibles appuis ou de mauvais fossés,
 La moitié des Soldats tient des lieux inutiles,
 Cloués à leurs terrains ils restent immobiles,
 Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ses corps,
 Et peut en liberté diriger ses efforts.

Rien

Rien n'arrête un Héros quand Bellone le guide,
 Si dans un camp choisi son ennemi timide,
 Des maux qu'il a souffert encore épouvanté,
 Craint l'effort dangereux du bras qui l'a domté,
 Et se fait du terrain un invincible asyle,
 Ce Héros le contraint par sa manœuvre habile,
 A donner ces combats qu'il avait évités,
 Il marche avec dessein vers les grandes Cités,
 Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie,
 Il se prépare, il feint, il tourne, il se replie,
 Il paraît menacer trois villes à la fois,
 Elles sont dans l'attente & craignent toutes trois;
 Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée,
 De son triste adversaire il affame l'armée,
 Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les secours,
 Et le force au combat pour prolonger ses jours;
 Il faut vaincre ou périr, il n'est plus de retraite.

Le faon ne quitte point la biche qui l'allaité,
 Un Chef risquera tout plutôt qu'abandonner
 Ses dépôts abondans qu'il voit environner.

Lorsque pour se soustraire à votre diligence,
 Votre ennemi d'un fleuve implore l'assistance,
 Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
 Imitiez d'Annibal le plan & les travaux;
 Du Rhône les Romains occupaient le rivage,
 Il feint, marche plus bas & se fraye un passage,
 Il fait joindre la ruse avec l'activité,
 Et trompe le Consul qui le croit arrêté.

Sou-

Soutien de mes Rivaux, digne appui de ta Reine,
 CHARLES, d'un ennemi sourd aux cris de la haine,
 Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
 Je le dois à ton nom comme à la vérité.

Ces flots majestueux, cette rivière immense
 Qui sépare à jamais l'Empire de la France,
 Ces ennemis nombreux qui défendaient ses bords,
 S'opposèrent en vain à tes nobles efforts;
 Qu'attendez-vous Guerriers, d'un sage Capitaine?
 Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête LORRAINE,
 CHARLES en quatre corps sépare ses Soldats,
 A l'endroit où Coigny ne s'y préparait pas;
 Son pont construit soudain seconde son audace,
 Il surprend les Français, il pénètre en Alsace.

Oublierai-je, Louis, le grand jour de Tholus,
 Ces Bataves postés, attaqués & vaincus,
 Tes Guerriers dans le Rhin sous tes yeux à la nage,
 Gagner en combattant l'autre bord du rivage?

C'est à de tels exploits que Mars daigne applaudir,
 Un noble enthousiasme y peut seul réussir.

Si votre cœur aspire à la suprême gloire,
 Sachez vaincre & sur-tout user de la victoire;
 Le plus grand des Romains par ses succès divers,
 Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'Univers,
 Sau

gaulva ses ennemis dans les champs de Pharsale.

Voyez à Fontenoy Louis dont l'ame égale,
Douce dans ses succès soulage les vaincus,
C'est un Dieu bienfaisant dont ils sont secourus;
Ils baissent en pleurant la main qui les désarme,
Sa valeur les soumit, sa clémence les charme;
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre est d'un Héros, pardonner est d'un Dieu.

Suivez jeunes Guerriers, ces illustres modèles,
Alors la renommée en étendant ses ailes,
Mêlant à ces récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit la vertu du haut de l'Empirée,
Retrouvant des Héros dignes du tems d'Astree,
Retrouvant des Guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré bâti par l'innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense,
Là sont tous les esprits dont les savans travaux
Enrichirent l'Etat trouvant des arts nouveaux;
Là sont tous les bons Rois les Magistrats augustes,
Très-peu de Conquérans, mais tous les Guerriers
justes.

Si vous prenez un jour un vol si généreux ;
 Si vous vous élevez jusqu'au faite des Cieux,
 Souvenez-vous au moins qu'une Muse guerrière
 Vous ouvrant des Héros la fameuse barrière,
 Excitant vos travaux du geste & de la voix,
 Par l'appas des vertus a hâté vos exploits.



20 JY 66



T A B L E.

P R E' F A C E.

pag. 5

O' D E S.

ODE I. A 'GRESSET.	7.
ODE II. <i>La Fermeté.</i>	10.
ODE III. <i>La Flatterie.</i>	15.
ODE IV. <i>Le rétablissement de l'Académie.</i>	20.
ODE V. <i>La Guerre.</i>	24.
ODE VI. <i>Les troubles du Nord.</i>	27.
ODE VII. AUX PRUSSIENS.	32.
ODE VIII. A MAUPERTUIS.	
<i>La vie est un songe.</i>	35.
ODE IX. AU COMTE DE BRUHL.	
<i>Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.</i>	40.
ODE X. A VOLTAIRE.	
<i>Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse & de la mort.</i>	43.

E' P I T R E S.

E'PITRE I. A MON FRERE DE PRUSSE.	47.
E'PITRE II. A HERMOTHIME.	
<i>Sur l'avantage des Lettres.</i>	54.
E'PITRE III. <i>Sur la Gloire & sur l'Intérêt.</i>	66.
E'PITRE IV. A ROTTEMBOURG.	
<i>Sur les Voyages.</i>	78.
E'PITRE V. A D'ARGENS.	
<i>Sur la faiblesse de l'esprit humain.</i>	88.
E'PITRE VI. AU COMTE GOTTER.	
<i>Combien de travaux il faut pour satisfaire des Epicuriens.</i>	100.
E'PI.	

T A B L E.

E'PITRE VII. A MAUPERTUIS.

*La Providence ne s'intéresse point à l'individu ;
mais à l'espece.* pag. 112.

E'PITRE VIII. A MON FRERE FERDINAND.

Sur les vœux des Humains. 122.

E'PITRE IX. A STIL.

*Sur l'emploi du courage & sur le vrai point
d'honneur.* 132.

E'PITRE X. AU GE'NE'RAL BREDOW.

Sur la Réputation. 142.

E'PITRE XI. A MA SOEUR DE SUEDE.

152.

E'PITRE XII. A PODEWILS.

*Sur ce que l'on ne fait pas tout ce que l'on pour-
rait faire.* 160.

E'PITRE XIII. A MA SOEUR DE BAREITH.

Sur l'usage de la Fortune. 168.

E'PITRE XIV. A SCHWERTS.

Sur les plaisirs. 177.

E'PITRE XV. A ALGAROTTI.

185.

E'PITRE XVI. A FINCK.

La Vertu préférable à l'Esprit. 192.

E'PITRE XVII. A CHAZOT.

Sur la modération dans l'amour. 200.

E'PITRE XVIII. AU MARE'CHAL KEITH.

*Sur les vaines terreurs de la mort & les frayeurs
d'une autre vie.* 209.

E'PITRE XIX. A DARGET.

Apologie des Rois. 221.

E'PITRE XX. A MON ESPRIT.

231.

L'ART DE LA GUERRE.

Poëme en six Chants.

243. & suiv.

